

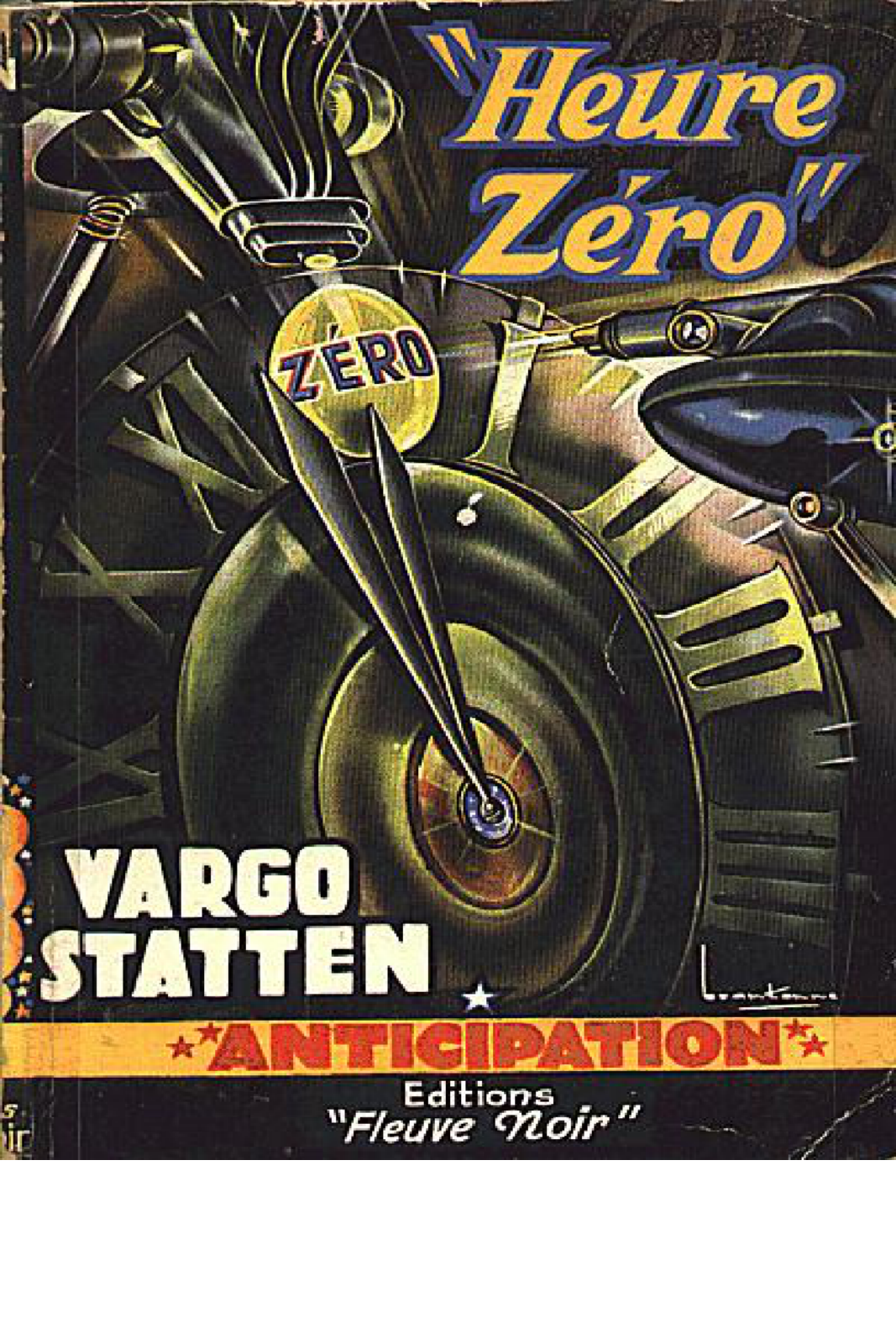
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

# 'heure Zéro'

Vargo STATTEN

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



# "Heure Zéro"

**VARGO  
STATTEN**

★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions  
"Fleuve Noir"

**VARGO STATTON**

***HEURE ZERO***  
***(ZERO HOUR)***

Adapté de l'anglais par  
A. AUDIBERTI

COLLECTION  
« ANTICIPATION »

**EDITIONS « FLEUVE NOIR »**  
**52, rue Vercingétorix, Paris XIV<sup>e</sup>**

Copyright by « Editions Scion », Londres,  
et « Editions Fleuve Noir », Paris.  
Tous droits réservés pour tous pays  
y compris l'U.R.S.S. et les Pays Scandinaves.  
Reproduction et traduction même partielles interdites.

# CHAPITRE PREMIER

Au printemps de l'année 1963, par une tiède matinée, Gordon Fryer lut l'annonce suivante :

*« On demande un volontaire – masculin – âgé de vingt à trente ans – Intelligent – Pour expérience scientifique – Absolument sans danger – Rémunération – Demander le Dr. Boden Royd, « Les Mélèzes », Nether Bolling, Berks. »*

Gordon Fryer se trouvait à bout de ressources. Et comme aucun préjugé ne l'empêchait d'essayer n'importe quel métier, il décida d'aller tenter sa chance chez ce docteur, dans la petite ville de Nether Bolling.

Le domaine des « Mélèzes » était un de ces manoirs anciens dont les jardins avaient été dessinés jadis par de véritables artistes. Gordon Fryer resta un moment en admiration devant le beau décor ; enfin, il appuya sur le bouton de sonnette de cuivre, à la porte principale, et attendit. Le portail de chêne ciré s'ouvrit en silence et un homme de haute taille, la figure en lame de couteau, apparut.

— Vous désirez, Monsieur ? demanda-t-il.

— Je suis Gordon Fryer. Le Docteur Royd demande un cobaye ?

— Un... quoi ?...

Un éclair de compréhension illumina le visage du maître d'hôtel lorsqu'il vit le journal que tenait Gordon.

— Ah ! Oui, je vois... Voulez-vous entrer, s'il vous plaît ?

Gordon obéit et pénétra dans un immense hall qu'encombraient un mobilier massif, des armures, des antiquités de valeur. Il se demanda quelle pouvait bien être la profession de ce Dr Royd qui faisait un tel étalage de sa richesse.

Le maître d'hôtel revint.

— Voulez-vous passer par ici, monsieur ?

Gordon le suivit et se trouva dans une bibliothèque dont la porte se referma sans bruit. Il s'attendait à voir un homme dans la cinquantaine, visage grave, stature importante, et fumant un long cigare. Cette idée disparut sur-le-champ, car il avait devant lui un homme d'allure tranquille, d'âge moyen, aux cheveux gris en désordre et aux vêtements froissés. De ses yeux gris clair, il regardait le visiteur par-dessus le bord de ses lunettes démodées, à monture d'acier. Il était assis à son bureau et il travaillait ; mais à l'arrivée de Gordon, il se leva pour lui tendre la main.

— Bonsoir, Monsieur Fryer, dit-il. Asseyez-vous... Ainsi, vous êtes disposé à me servir de cobaye, vraiment ?

— Je n'ai pas le choix, monsieur. Je suis à sec, complètement sur le sable...

— Ah, oui ?

Le docteur alla se rasseoir devant son bureau.

— Dites-moi, reprit-il, quelle est votre profession ?

— Je n'en ai pas pour l'instant. En temps normal, je suis ingénieur mécanicien.

— Parfait !...

Le docteur étudia d'un œil rêveur la charpente bien découpée de Gordon, ses cheveux noirs, ses yeux bleus. C'était un vigoureux jeune homme ; et, d'après son apparence, on s'étonnait de lui connaître des difficultés financières. Il est vrai que ce sont des choses qui arrivent même aux mieux doués.

— En ce qui concerne l'annonce... commença Gordon.

Mais Royd l'interrompit.

— Je suis un savant, Monsieur Fryer. Je ne suis pas docteur en médecine, mais en sciences physiques.

— Je comprends. En ce qui concerne l'annonce, je suis tout à fait prêt à...

— Oui, oui, j'en suis persuadé, coupa le docteur. Excusez mon manque de précision, jeune homme, mais il y a des mois que je n'ai parlé à personne, en dehors de mes serviteurs. J'ai été complètement absorbé par mon travail... C'est d'ailleurs ainsi qu'on devient quand on ne voit plus que l'avenir...

— Oui, évidemment, acquiesça Gordon en ouvrant de grands yeux étonnés.

Le docteur Royd eut un gloussement.

— Quoi qu'il en soit, je pense qu'au physique comme au moral vous remplissez les conditions nécessaires. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-cinq ans.

— Tout à fait satisfaisant. Jamais eu de maladie grave ?

— Jamais. Je crois que je suis assez intelligent, efficace et de bonne volonté... Mon seul ennui, c'est le manque d'argent.

— Si vous aviez de l'argent, vous ne seriez pas ici ? demanda Royd. C'est cela que vous voulez dire ?... Vous n'êtes pas ici pour le seul attrait d'une expérience scientifique ?

— Dans un sens, cela m'intéresse... oui. Vu ma qualité d'ingénieur, c'est normal. Je... heu... Ecoutez, monsieur, qu'est-ce que j'aurai à faire, exactement ?

— Je vais vous l'expliquer, dit Royd en se laissant aller à la renverse contre le dossier de son fauteuil. Je suis inventeur... Et j'ai la chance de posséder suffisamment d'argent pour me consacrer uniquement à mes recherches... Ce n'est pas de l'argent que j'ai gagné ; je l'ai hérité de mon père pour qui la science était une invention diabolique. Peu importe. Bref, j'ai découvert le moyen de voir l'avenir... Mais ce moyen a-t-il une valeur universelle, ou ne

s'applique-t-il qu'à mon état de conscience ? Je n'en sais rien. Je n'ai personne qui veuille m'aider à résoudre cette question. Pas même Blessington, mon indispensable maître d'hôtel qui, dans son for intérieur, pense que je suis fou.

« Ce qui fait que nous sommes deux de cet avis » se dit Gordon qui examinait son interlocuteur avec intérêt.

— Le problème du Temps est un mystère effroyable !... continua Royd.

Il se pencha brusquement en avant, ce qui l'amena à cogner son genou osseux contre le bord du bureau.

— Le Temps n'est pas une chose qui se déroule au fur et à mesure que nous avançons dans la vie, c'est en réalité un élément au sein duquel nous nous développons dans le cycle sans fin de l'évolution.

— Vraiment ? fit Gordon qui sentait qu'il devait dire quelques mots mais n'en trouvait pas.

Royd lui jeta un regard par-dessus ses lunettes.

— Vous ne comprenez absolument rien à ce que je raconte, n'est-ce pas ? dit-il posément. Je vais m'y prendre d'une autre manière.

Gordon se contenta de faire un geste d'assentiment. Il se demandait lequel, du Dr Royd ou de lui, avait besoin d'un examen mental.

— En vérité, dit Royd, le Temps n'est pas un élément qui se déroule comme un ruban. Passé, présent et futur sont ici, simultanément, en cet instant même. Mais, à chaque instant, nos cerveaux se débarrassent de tissus morts, ce qui nous permet de voir ce que nous croyons être l'instant suivant. En réalité, tous les instants sont toujours présents : *mais nous ne les voyons pas* !... Le processus est apparenté, en quelque sorte, à la détérioration des cellules qui amène la vieillesse... Mais nous ne nous occuperons pas de cette question pour le moment. Notre corps, en fait, se dépouille sans arrêt de telle ou telle chose qui se renouvelle ou pas : nos cheveux et nos ongles poussent, notre peau s'use, etc... Pourquoi le cerveau n'en ferait-il pas autant ?

Une faible lueur éclaira, chez Gordon, les profondeurs de son incompréhension. Il s'y agrippa.

— Vous voulez dire, Monsieur, que tout est emmagasiné dans nos cerveaux, l'avenir, le passé et le présent, et que le processus d'élimination et de renouvellement des cellules nous en révèle simplement une plus grande étendue ? Ou plutôt, qu'il permet à différents plans du réel d'accéder à notre conscience, de telle sorte que nous les croyons récents ?

Le visage du docteur Royd rayonna.



— Mon garçon, nous allons, vous et moi, nous entendre à merveille ! dit-il. Vous avez fort bien saisi la question. Oui, c'est exactement cela. D'ici demain, l'usure et l'élimination de certaines cellules corticales de nos cerveaux se seront un peu plus étendues et une plus grande surface de réalité nous deviendra apparente. Nous dirons alors que le temps a passé, ce qui est tout à fait erroné. En outre, l'extension de la destruction fait reculer, bien entendu, les premières impressions. C'est pourquoi le souvenir pâlit avec le temps.

La théorie surprenante frappait Gordon par son côté logique, plausible.

— Jusqu'à quelle distance peut-on voir l'avenir ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Pour chacun, jusqu'à la fin de sa vie seulement. C'est normal. Un cerveau ne peut guère contenir des impressions d'une époque où l'action de ce cerveau sera elle-même éteinte.

— Dans ce cas, chacun pourrait connaître la date de sa mort ?

— Oui ! Du reste, je sais exactement à quelle date je disparaîtrai, comment je mourrai et en quel lieu. Ce sera dans mon laboratoire, à sept heures du soir, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, un 16 mai.

Gordon eut un léger sourire.

— Vous le dites bien joyeusement !

— Pourquoi pas ? Connaître la date de sa mort, c'est éliminer toute crainte de maladie immédiate. Il me reste encore trente-trois ans de vie. Je peux donc me permettre d'être optimiste.

— Et... en ce qui me concerne, qu'est-ce que vous désirez exactement que je fasse ?

— Je désire savoir s'il est possible de vous... désocculter rapidement le cerveau comme je l'ai fait pour le mien afin de mettre à jour les scènes futures de votre vie. Ces scènes sont là, comprenez-vous ? Il suffit seulement de les dévoiler en vous, de dégager l'écran qui vous empêche de voir... Le processus est indolore et électrique. Je peux me l'appliquer à moi-même, je le sais. Mais, comme je vous l'ai expliqué, je ne puis faire un exposé de cette invention à l'Institut des Sciences avant d'être certain que tout le monde peut en profiter. Si elle ne s'applique qu'à moi seul, alors... inutile. Ce serait une sorte de phénomène particulier et...

Il acheva sa phrase d'un geste de ses mains ouvertes.

— Et il n'y a aucun danger ? demanda Gordon, inquiet.

— Je vous donne ma parole que non. A tel point que je ne vous demanderai même pas de signer une déclaration qui me dégage de toute responsabilité au cas où vous seriez victime d'un accident. Il ne peut rien vous arriver. Ce n'est qu'une simple accélération d'un processus tout à fait naturel, vous l'avez compris je pense ?

— Je... oui, je... j'ai compris.

Gordon ne pouvant empêcher sa voix d'exprimer le doute qu'il ressentait. Sur quoi le docteur Royd se leva.

— Venez, Monsieur Fryer, je vais vous montrer ce que je veux dire...

Le savant, précédant son hôte, quitta la bibliothèque, traversa le hall et s'arrêta finalement devant une porte qu'il ouvrit. Devant eux s'étendait un vaste laboratoire brillamment éclairé par de hauts plafonniers. Il y avait un étalage abondant d'instruments étincelants qui, pour la plupart, étaient inconnus de Gordon, bien que celui-ci fût ingénieur.

Royd s'arrêta devant un appareil qui ressemblait exactement à une gigantesque chambre d'agrandissement de caméra et se trouvait disposé au-dessus d'un fauteuil vissé au sol.

— Voilà, dit-il. Cet appareil, je l'appelle le Scruteur du cerveau. Quand on est assis dans le fauteuil, les vibrations spéciales émises par cet instrument plongent dans le cerveau. Selon la longueur d'onde des vibrations utilisées, celles-ci pénètrent les parties supérieures ou profondes de la couche que forment les cellules accumulées. Je vous ai dit que, dans le processus normal de la vie humaine, ces cellules se détruisaient d'elles-mêmes, et c'est la vérité. Mais, dans le cas qui nous intéresse, elles ne sont pas détruites car il s'ensuivrait une blessure permanente ; vous ne seriez plus capable de concevoir autre chose que la période particulière qui aurait été découverte. Ainsi, les vibrations frappent et traversent les couches de cellules supérieures et photographient l'image qui se trouve dans les couches inférieures.

— Photographient ? répéta Gordon, étonné.

— Exactement. Vous ne vous émerveillez pas lorsque des rayons X photographient l'intérieur d'un corps humain sans endommager l'extérieur de ce corps, n'est-ce pas ? Pourquoi les vibrations ne pourraient-elles traverser les couches supérieures pour photographier les scènes inscrites dans les couches profondes ?

— La merveille, pour moi, monsieur, c'est qu'un appareil puisse photographier ce qui, en réalité n'est qu'une pure abstraction !... Je ne puis pas croire que vous puissiez obtenir l'image d'une scène de l'avenir, ni même d'aucune scène, en photographiant un agglomérat de cellules cérébrales.

— Non, certes non, répondit Royd d'un air contrit. Excusez-moi, jeune homme, mais j'ai pris la fâcheuse habitude d'envisager les choses sans expliquer ce qui les amène. La vérité est que les cellules cérébrales émettent des vibrations qui, interprétées par le système nerveux, se résolvent en images, sensations, visions, auditions, etc... Est-ce exact ?

— Je puis admettre cela, oui.

— il n'y a donc pas lieu de désespérer, soupira le docteur. Eh

bien, si vous possédiez un appareil analogue au système utilisé par le corps humain pour interpréter les sensations du cerveau, qu'obtiendriez-vous ?

— Un effet semblable à celui qu'obtient l'organisme de l'homme, je suppose ?

— Exactement. Et voilà l'appareil principal.

Royd traversa la pièce et s'approcha d'une machine en forme de rotonde, aux organes compliqués. Les lignes extérieures de cet appareil parurent même, aux yeux émerveillés de Gordon, rappeler vaguement les formes humaines. Royd continua :

— Une des réalisations les plus simples de la science est d'imiter, à l'aide de moyens mécaniques, les fonctions du corps humain. C'est ce que j'ai fait, en y ajoutant des inventions de mon cru. Bref, lorsque les vibrations pénètrent dans le cerveau, elles captent un état des cellules examinées et cet état est transmis à cette machine. Celle-ci interprète les vibrations cellulaires tout comme l'aurait fait le corps humain, et produit le même résultat. Toutefois, nous obtenons, au lieu d'une image mentale, une image visible, grâce à des transformateurs spécialement conçus. Ainsi, ce que devrait normalement voir l'œil est photographié comme dans une caméra.

— Et vous obtenez une espèce d'instantané de la scène étudiée ?

— Oui. En voici d'ailleurs un exemple.

Royd se dirigea vers un classeur, déplaça un instant une série de chemises cartonnées et revint avec une demi-douzaine d'épreuves sur papier mat, de grand format. Gordon les prit, les examina et se demanda ce qu'il devait en penser. Elles montraient Royd dans des postures diverses, au milieu de décors différents ; mais rien, certainement, ne permettait de penser que ces photos n'avaient pas été tirées suivant les méthodes habituelles. Elles étaient d'une netteté remarquable et rappelaient beaucoup les natures mortes prises en studio.

— Vous me croyez fou, hein ? Vous pensez que ces épreuves sont truquées ?

Le docteur eut un sourire pincé.

— Je puis vous certifier, continua-t-il, qu'elles sont absolument authentiques et qu'elles ont été prises directement dans mon cerveau. J'apparais sur chaque image parce que je ne puis empêcher ma pensée de contenir ma personnalité. Aucun être humain, sous peine de disparaître, ne le pourrait.

— He... eu... bégaya bêtement Gordon en rendant les épreuves ;

— Ces photos, ajouta Royd, sont des scènes de ma vie future. A une époque ou à une autre, je me trouverai dans ces circonstances-là, j'agirai exactement comme le décrivent les images. Bien-entendu, vous n'êtes pas obligé de me croire ; mais vous pourrez avoir la preuve de

ce que j'avance en me permettant de prendre un tableau de votre vie future. Si le résultat est satisfaisant, n'importe quel habitant de cette planète pourra voir son avenir... s'il le désire, cela, va de soi !...

Un long silence suivit, qui continua à planer dans la pièce même après que Royd eut replacé les photographies dans leurs chemises. Gordon allait ça et là dans le laboratoire, examinait l'appareil suivi par le regard à demi amusé des yeux gris du savant.

— Quelle rémunération offrez-vous pour cette expérience ? demanda enfin Gordon.

— Sur combien avez-vous compté ? Dites votre chiffre...

— C'est difficile... il faut tenir compte de la tension d'esprit et de la dépense nerveuse... Et comme je suis incapable de me débarrasser de la peur de la mort, je pense que cela vaut bien... cinq cents livres ?...

— J'arrondis à mille, payables tout de suite, et ceci pour vous prouver que je ne vous raconte pas de sornettes !...

Gordon ouvrit la bouche et la referma. Une minute plus tard, le docteur lui mettait un chèque dans la main.

— Merci, dit-il avec un geste d'acquiescement. Maintenant, dois-je ou non me dévêtir ?

— Grand Dieu, non ! Asseyez-vous simplement dans ce fauteuil. Je n'ai même pas besoin de faire l'obscurité dans la pièce.

Gordon s'assit lentement. Le fauteuil n'était pas plus inconfortable que celui qu'on trouve chez un coiffeur. Gordon éprouvait cependant une certaine angoisse en attendant que Royd eût fini de se démener avec son appareil.

— Vous avez dit vingt-cinq ans ? S'enquit le savant. Bon, cela indique une perspective de... disons cinquante ans d'existence. Nous allons jeter un coup d'œil à cinquante ans d'ici et voir ce qui s'y trouve.

Les générateurs bourdonnèrent, les commutateurs grésillèrent et claquèrent, puis Gordon se trouva aveuglé par une lumière dorée, éblouissante et brève. Il sentit d'étranges fourmillements sur son crâne, puis des démangeaisons, à croire que des poux glissaient dans ses cheveux.

— Heureusement, dit Royd en fermant le commutateur, j'ai fabriqué un système de développement et d'impression instantanés... Nous n'aurons donc pas à attendre...

Gordon lui jeta un coup d'œil et demanda :

— Il n'y a rien d'autre à faire ?

— Rien d'autre. Je vous ai dit que c'était absolument sans danger.

Gordon s'appuya au dossier du fauteuil avec satisfaction. Un millier de livres en poche et un traitement splendide aux rayons

solaires. C'était vraiment de l'argent gagné dans un fauteuil !

— Hmm, marmonna soudain le docteur, méditatif, vous serez certainement mort à soixante-quinze ans.

Gordon se redressa avec un sursaut.

— Hein ? S'exclama-t-il.

Le savant s'approcha, une épreuve humide à la main. Elle était absolument noire.

— Cette épreuve nulle indique que votre cerveau n'enregistre plus rien à l'âge de soixante-quinze ans, expliqua-t-il.

Et cela signifie, c'est indubitable, qu'il ne reçoit aucune impression. A soixante-quinze ans, vous serez mort.

Gordon haussa les épaules.

— Oh ! Peu importe. Il reste encore cinquante ans, je n'ai donc pas à m'inquiéter. Essayez une autre date.

— Oui... Voyons... Nous allons essayez soixante-cinq ans.

De nouveau la lumière dorée, le développement rapide, une épreuve entièrement noire.

— Je regrette, soupira Royd. Vous serez mort à soixante-cinq ans aussi.

Gordon, mal à l'aise, murmura :

— Ce n'est pas réjouissant pour moi. Vous êtes sûr que l'appareil marche ?

— Absolument. Essayons dix ans plus tôt.

Ainsi fut fait. Mais cinquante-cinq ans et quarante-cinq ans donnaient des épreuves également nulles.

Cette fois, Gordon transpirait abondamment.

— Etes-vous sûr que je sois encore vivant en ce moment ? Ricana-t-il, énervé.

— Quoi ? dit Royd qui le regarda par-dessus ses lunettes. Oh ! Certes, vous êtes bien vivant ! Mais vous ne le serez pas dans vingt ans. Je regrette, jeune homme, mais cette machine est tout à fait impitoyable. Peut-être en avons-nous assez fait ?

Gordon riposta vertement :

— Assez ? Je n'ai encore rien fait ! Je suis resté assis dans votre satané fauteuil et tout ce que j'ai vu, ce sont des épreuves noires ! Essayez quelque chose d'autre !

— Je pourrais essayer *demain*, dit Royd, hésitant.

— Très bien. Si l'épreuve est encore noire, cela signifiera que je vais me suicider, ou que l'appareil fonctionne sur votre cerveau, mais pas sur le mien.

— C'est ce que je veux tirer au clair. Très bien, nous y sommes.

Gordon, déjà familiarisé avec le processus, ne cligna même pas des yeux... Mais il ne peut s'empêcher de tressaillir lorsqu'il vit la photographie que lui tendait Royd. C'était lui, en blouse blanche, qui

s'activait devant un établi, dans le laboratoire même où il se trouvait présentement.

— Oui, c'est moi ! dit-il, vaguement abasourdi. Voilà qui est mystérieux ! Qu'est-ce que je ferai ici demain ? Je serai rentré à Londres.

Royd hocha la tête.

— Vous serez ici, puisque l'appareil le dit. On ne change pas les lois du Temps. Le Temps est une constante inviolable...

— Je... je vois.

— Jeune homme, voulez-vous me permettre d'essayer plus loin ? Je voudrais savoir exactement à quel moment s'arrête votre continuité. En d'autres termes, j'aimerais connaître la date de votre mort. Si vous ne désirez pas connaître cette date, je vous la cacherai. L'image par elle-même ne vous révélera aucune indication précise. Mais, pour ma propre gouverne, je voudrais avoir la certitude que ces photographies de tout à l'heure étaient le produit d'une oblitération naturelle, et non d'une faute technique.

— Très bien, Doc. Vous m'avez payé pour ça. Faites vos expériences, mais ne me donnez pas la réponse.

Royd poussa le commutateur. Il utilisait cette fois dans l'appareil un autre type de lentille, sans doute pour trouver, sans avoir à tâtonner, l'endroit exact où la continuité atteignait sa limite. Au bout de cinq minutes, il coupa le courant et attendit que l'épreuve fût éjectée. Lorsqu'elle arriva, il l'examina et fronça les sourcils.

Gordon se leva lentement du fauteuil et s'approcha pour voir lui-même la photographie. Il eut alors un sursaut. Elle représentait l'intérieur d'un compartiment de wagon de chemin de fer, de première classe apparemment. On y voyait deux fenêtres et de la fumée à l'extérieur ; une des fenêtres portait une affiche où se lisait : YBGUR, ce que Gordon, en pensée, inversa rapidement pour lire le mot correct : « RUGBY ».

Lui-même – car il reconnut ses propres traits, bien qu'ils fussent Empâtés et parussent témoigner d'une certaine prospérité – avait à moitié dégringolé du siège et son bras gauche était ballant. Il portait au poignet une montre brillante, d'un travail curieux, qui indiquait onze heures trois. Son pardessus était tombé et on voyait qu'il était vêtu d'un habit de soirée.

— Je veux bien être pendu ! Proféra-t-il nettement. C'est la scène de ma mort !

— Oui, reconnut Royd, calme.

— Ainsi, je passerai l'arme à gauche dans un train à destination de Rugby ? C'est cela ?

— A onze heures trois, d'après cette montre, et le soir, si j'en juge par l'obscurité extérieure. La fumée, visible dans la brillante

lumière de la voiture, paraît indiquer que celle-ci est éclairée par un train qui flambe...

Gordon eut un léger frisson.

— Du moins, il me semble que j'ai la chance de mourir avant d'avoir été consumé ou brûlé. Il faut, je suppose, se montrer reconnaissant des petites grâces.

— Je le pense, oui.

Un long silence suivit. Royd, plongé dans ses pensées, considérait l'épreuve. Gordon dit alors lentement :

— Docteur, je ne suis qu'un être humain, après tout... Je ne me sens pas le courage moral de voir une scène comme celle-ci sans vous demander la date à laquelle l'événement se produira. Il faut que je sache, autrement je serai obligé de fuir tous les trains jusqu'à la fin de mon existence. Sur ce cliché, c'est évident, je suis beaucoup plus âgé que je ne le suis maintenant. Ainsi... Quand cette scène aura-t-elle lieu ?

Le savant le regarda en face.

— Vous vous rendez compte de ce que vous demandez, jeune homme ?

— Parfaitement. Il faut que je sache.

— Très bien. Elle aura lieu le 19 octobre 1976.

Gordon réfléchit un moment, puis il sursauta.

— Mais ce sera dans treize ans seulement ! Je n'aurai que trente-huit ans !

— Oui. Je regrette que vous m'ayez questionné, mais le fait est là et on ne peut rien y changer.

— En quoi vous vous trompez, Doc ! affirma Gordon avec conviction, le visage soudain assombri. Maintenant que je connais la date de ma mort, j'ai la ferme intention de passer à côté ! Ce jour-là, je m'enfermerai dans une prison, je descendrai dans une mine ou je m'envolerai en direction du pôle, peu importe ! Mais cette scène n'aura pas lieu, je vous le garantis !...

— Je vous répète qu'il est impossible de modifier le contenu du temps, mon garçon. J'en suis désolé, remarquez. Mais...

— Je crois le pouvoir, moi ! rétorqua Gordon. Si les gens se jettent aveuglément dans la mort, c'est pour une seule raison : parce qu'ils ignorent à quel moment elle doit venir. S'ils le savaient, ils prendraient des mesures pour l'éviter. Si on vous disait qu'un certain autobus va vous renverser, vous prendriez une autre rue, n'est-ce pas ?

— Je ne le pourrais pas. L'avenir est établi, fixé ; il existe dès à présent dans sa forme définitive, et aucune force humaine ne peut altérer cette forme. Le 19 octobre 1976, à onze heures trois, vous vous trouverez dans ce train... et vous y aurez, trouvé la mort !

— Vous avez vos idées sur la question, mais moi j'ai les miennes,

dit Gordon après un moment de silence.

Royd introduisit la photographie dans une chemise cartonnée, qu'il rangea dans le classeur.

Il se retourna, pensif, vers Gordon.

— Merci, jeune homme, pour votre collaboration. Est-ce que cela vous intéresserait de voir des scènes intermédiaires de votre vie future ? Je veux dire, des événements qui auront lieu avant la date fatale.

— Après ce que j'ai vu, docteur, je préfère laisser entièrement de côté toute cette histoire, du moins pour l'instant. Vous avez suffisamment de preuves maintenant pour l'Institut des Sciences, n'est-ce pas ? Je crois que je ferais mieux de m'en aller.

Néanmoins, sans savoir exactement pourquoi, Gordon hésitait. Il se rendait compte qu'il éprouvait malgré tout une grande sympathie pour ce paisible savant qui maniait avec tant de modestie sa surprenante Camera-Temps et son étrange Scruteur, comme il disait.

— Vous hésitez, Monsieur Fryer, fit remarquer le docteur Royd. Vous êtes inquiet au sujet du chèque, peut-être ? Je puis vous certifier qu'il est tout à fait valable.

— Je n'ai aucun doute à ce sujet, Monsieur. Je suis seulement en train de peser les choses... Ces mille livres me remettent sur pied très agréablement et bien entendu, je peux me permettre à présent d'attendre qu'une occupation intéressante se présente pour moi. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais il y a quelque chose dans cette maison, et particulièrement dans votre invention, qui m'attire. En ma qualité d'ingénieur, je suis à même d'apprécier votre génie.

— Je ne suis pas un génie, mon garçon. Tout juste un chercheur scientifique.

Royd regarda par-dessus ses lunettes dans une attitude qui lui était familière et continua :

— Vous avez renouvelé pour moi un plaisir que j'avais oublié depuis longtemps, et je vous en suis très reconnaissant. J'ai mijoté si longtemps seul dans mes problèmes scientifiques que j'avais presque oublié ce que pouvait être la présence d'un compagnon, surtout quand celui-ci est un jeune homme ayant certains dons scientifiques...

Gordon se mit à tourner çà et là en examinant les appareils.

— J'ai toujours eu l'idée, docteur, que je pourrais devenir une sorte d'inventeur si on me fournissait du matériel et un local adéquat où m'établir. Je vais vous dire quelque chose. C'est une proposition. Supposez que je vous rende les mille livres et que je vous demande, en compensation, de me prendre comme assistant ? Peut-être pourriez-vous vous accommoder de ma présence ?

— M'accommoder !

Royd éclata d'un rire juvénile.



— Il y a des mois que je fais passer des annonces pour trouver un assistant ! Mais vous avez sans doute remarqué ces annonces ? En fait, vous représentez pour moi l'assistant idéal. Vous m'avez prouvé votre courage, vos penchants scientifiques et vous êtes ingénieur. Que pourrais-je demander de plus ? La question est de savoir si vous pourrez supporter longtemps un piqué dans mon genre !...

— Un piqué n'aurait pu inventer un appareil comme *Ce Scruteur*. Par ailleurs, je désire en savoir plus long à ce sujet, je veux dire, en ce qui concerne le reste de ma vie. Je veux aussi rester auprès de vous pour être la preuve vivante de votre théorie quand vous exposerez celle-ci devant les savants.

— C'est donc entendu, répondit Royd en se frottant les mains d'un air satisfait... Bien entendu, les mille livres vous appartiennent. C'est le prix d'un travail que vous avez mené à bien. Pour vous garder près de moi, je vous donnerai dix livres par semaine, et toutes les découvertes que vous mènerez personnellement à bien vous appartiendront.

— Que pourrais-je trouver de plus avantageux ? dit Gordon avec un large sourire.

# CHAPITRE II

Vers le soir, l'installation de Gordon était terminée, il avait sa chambre à lui et son studio particulier dans la demeure du docteur. Autant qu'il put en juger, durant le déjeuner calme et sans cérémonie qu'il prit avec son nouveau patron, celui-ci n'avait aucun parent. Royd ne s'était jamais marié ; il avait consacré toute sa vie à creuser les problèmes encore obscurs de la science et ses efforts lui avaient valu un nombre impressionnant de diplômes qui ne l'intéressaient pas le moins du monde.

Gordon lui demanda :

— Puisque vous êtes satisfait du fonctionnement du Scruteur, qu'allez-vous faire ? Une démonstration à l'Académie des Sciences ?

— J'y avais pensé, reconnut Royd. Mais je crois que j'ai changé d'idée, figurez-vous !... Je commence à me rendre compte qu'un appareil comme le Scruteur, qui offre de telles possibilités, serait pour l'espèce humaine une malédiction plutôt qu'un bienfait. Pour parler franc, ce sont vos réactions qui m'ont fait réfléchir, mon garçon... Si des gens trop impressionnables apprenaient tout à coup en quel lieu ils doivent mourir, Dieu sait jusqu'où leur affolement pourrait les conduire ! J'ai pesé les avantages d'un côté, de l'autre les inconvénients d'un tel appareil, et je ne me sens plus tellement enclin à diffuser mon invention dans le public...

Gordon eut un soupir mélancolique.

— Dans un sens, c'est un peu dommage, monsieur...

— Peut-être, mais je crois que j'ai raison. De toute façon, je vais encore y réfléchir. En ce qui vous concerne, Gordon, je désire qu'à vos heures perdues – il y en aura pas mal durant lesquelles je n'aurai pas besoin de votre assistance – vous cultiviez vos talents d'ingénieur. Vous avez au laboratoire tout ce dont vous pouvez avoir besoin. Tirez-en donc parti.

— Je le ferai, bien sûr, et je vous en remercie. En ce qui concerne le Scruteur, voyez-vous un empêchement quelconque à ce que je jette de temps à autre un coup d'œil à cette scène qui se rapporte à ma mort ?

— Pas du tout. Elle se trouve dans le second classeur à droite. Le 19 octobre 1976, c'est une date que vous n'oublierez pas, j'imagine. Pourtant, vous ne retirerez aucun profit à étudier constamment cette photo. Vous ne pourrez pas modifier ce qui doit arriver.

— On ne sait jamais, dit Gordon avec un demi-sourire. J'aimerais voir aussi, maintenant que j'ai surmonté le premier choc, les époques intermédiaires de ma vie.

— Comme vous voudrez. Nous pourrions les prendre peu à peu,

puisque vous êtes ici en permanence... Pour changer de sujet, vous m'avez dit, Gordon, que vous aviez toujours eu un certain attrait pour les recherches techniques... Rien de précis ?

— A vrai dire, il y a une question qui m'intéresse en particulier. J'ai, il y a longtemps, esquissé un projet. Il s'agit d'une montre.

Royd parut un peu surpris.

— Il n'y a là rien de bien nouveau, dit-il. Nous avons des montres qui sont des merveilles de mécanique.

— C'est une montre, expliqua Gordon, qui est actionnée par la personne qui la porte. Elle est conçue de telle sorte que la force énergétique de celui qui l'a au bras la remonte constamment. Une chute soudaine d'énergie, une maladie, en arrêtent la marche. Pensez au bénéfice qu'en retirera le monde médical ! On saura le moment exact où le patient aura commencé à flancher...

— Heu... Très ingénieux. Et vous croyez pouvoir la fabriquer ?

— Dans la situation que j'occupe actuellement, avec du temps, de l'argent et un laboratoire, j'en suis sûr. Si j'y arrive et que cela marche, je voudrais que vous soyez mon associé.

— Je serai votre commanditaire si vous le désirez, Gordon. Financièrement, j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faudra jamais. Je vais vous dire ce que vous allez faire. Il n'est que huit heures et demie et vous pouvez aller au labo afin de préciser ce dont vous avez besoin pour cette montre. Vous vous habituerez ainsi à la disposition des lieux et, demain, vous pourrez vous mettre au travail avec ardeur. Je ne vous dérangerai pas. Je resterai dans la bibliothèque où j'ai un traité à revoir, un traité sur les diatomées. Ce problème me chiffonne depuis très longtemps...

— D'accord, dit Gordon en se levant.

Il quitta la pièce, traversa le hall et entra dans le laboratoire. Il se sentait plein de courage et bien résolu à dresser la liste complète des instruments dont il aurait besoin pour son nouveau travail... Mais son esprit ne cessait de s'évader vers le premier tiroir du second classeur. A la fin, incapable de résister à la tentation, il alla retirer du tiroir la chemise cartonnée et l'ouvrit pour examiner la photo qui s'y trouvait.

Jamais de sa vie il n'avait contemplé quoi que ce soit avec tant de curiosité. Cette image de sa propre mort le fascinait. Il en absorbait tous les détails et, plus il regardait, plus il était convaincu que le Dr Royd avait eu raison de dire que le cliché représentait un accident de chemin de fer. Des vitres ternies, des nuages de vapeur, des flammes d'un éclat inhabituel...

— Il faudra que je me souvienne de ne jamais porter un habit de soirée, murmura Gordon. Ni une montre, ni un pardessus sombre de style raglan comme celui-là.

Un coup frappé à la porte le fit sursauter. Il avait à peine rangé la photo que Blessington, le maître d'hôtel, entra.

— Je vous demande pardon, monsieur...

— Vous désirez ? demanda Gordon en fermant le classeur.

— Puis-je savoir si vous serez occupé très tard au laboratoire ?

— Cela a-t-il une importance ? demanda Gordon, surpris.

— Je m'informe seulement, monsieur, pour savoir à quel moment je pourrai me retirer.

Retirez-vous quand vous le voudrez, Blessington. En ce qui me concerne, je ne prends jamais de souper et je ne vous dérangerai certainement pas.

— Merci, monsieur.

Blessington se retira avec une expression bizarre sur son visage maigre. Gordon fronça les sourcils puis, avec un haussement d'épaules, commença à dessiner sur un grand feuillet de papier blanc les détails de sa montre. Deux heures plus tard, le Dr. Royd apparut, souhaita une bonne nuit à Gordon et se retira. Complètement absorbé, Gordon continua à travailler jusqu'à ce qu'il s'aperçût, à sa grande surprise, qu'il était une heure du matin.

Il éteignit en bâillant et quitta le laboratoire. Mais, en arrivant dans sa chambre, il s'aperçut qu'il avait oublié ses cigarettes. Il avait l'habitude, avant de se coucher, de fumer une dernière cigarette. Il se dépêcha donc de redescendre. Devant la porte du laboratoire, il s'arrêta net ; elle était légèrement entrouverte et de la lumière filtrait par l'entrebâillement.

Sans doute le Dr. Royd était-il revenu au laboratoire pour une raison quelconque. Mais, comme Gordon poussait doucement le battant, il eut un sursaut de surprise. C'était Blessington qui travaillait, installé au fond de la pièce, dans l'attitude de quelqu'un qui se croit tout à fait en sécurité. Il portait une petite musette qui se balançait sur son épaule. Il la prit, en retira ce qui paraissait être une douzaine de billes de verre qu'il déposa sur l'établi, puis, ôtant sa veste, il roula les manches de sa chemise et se mit à l'œuvre. Il se servait de la délicate et coûteuse machine destinée au meulage et au polissage des pièces de précision. Il manipulait l'une après l'autre ses billes de verre.

Gordon s'avança en silence.

— Qu'est-ce qui vous prend, Blessington ? demanda-t-il brusquement.

— Je ne suis pas de service en ce moment, Monsieur Fryer, vous n'avez donc pas à me faire d'observations, répliqua froidement le domestique.

— Vous ne répondez pas à ma question, fit remarquer Gordon, très sec lui aussi. Je reviens chercher mes cigarettes et je vous trouve en train de faire Dieu sait quoi ! Votre maître est-il au courant de vos

agissements ?

— Je ne lui ai rien demandé. J'ai jugé que ce ne serait pas prudent.

— Prudent ? Le Dr Royd me paraît être un homme sensé.

— Dans un certain sens, oui, admit Blessington, le visage durci. Mais comme c'est avant tout un savant, il foncerait sur mon idée comme un boulet de canon, du moins s'il la connaissait. C'est pourquoi je travaille en secret.

— Avec ses instruments ?

— Et que diable vous importe ! Maugréa Blessington. Est-ce que vous ne vous servez pas, vous aussi, de ses appareils ? Vous n'êtes qu'un serviteur à gages, tout comme moi.

Gordon alluma sa cigarette en réfléchissant, puis murmura enfin :

— Je suppose que lorsque vous êtes venu au début de la soirée, c'était pour savoir à quelle heure je vous laisserais la place ?

— Je n'ai pas à vous rendre compte de mes actes. Je n'abîme pas ces outils, je les emprunte seulement.

Le regard de Gordon se porta sur les billes de verre que le maître d'hôtel recouvrit promptement de sa main, mais sans arriver à les cacher tout à fait. Il y en avait trop.

— Des yeux de verre ! s'écria Gordon. Et fabriqués à la perfection, il me semble !...

— Merci, dit le maître d'hôtel avec un sourire aigre. Oui, ce sont des yeux de verre. Et qu'ils soient bien taillés n'a rien de surprenant, car mon père était le plus habile fabricant d'yeux du pays. Il m'a transmis la plus grande partie de son savoir... Hélas, notre usine a brûlé de fond en comble, et, par un surcroît de malheur, une interprétation erronée de notre assurance nous a empêchés d'obtenir une compensation. J'ai donc décidé de chercher un emploi où je pourrais amasser suffisamment d'argent pour remettre l'affaire sur pied. J'ai trouvé ici la situation rêvée !

— Vous croyez que vous arriverez à remonter votre affaire ?

— Je l'espère. Pour l'instant, je pose des jalons et j'économise pas mal d'argent.

— Ne vous faites tout de même pas trop d'illusions ! Il y a dans le pays plusieurs fabricants d'yeux de verre qui disposent de toutes les facilités et qui ont une bonne clientèle. Comment pourrez-vous lutter contre eux ?

— J'ai mon idée là-dessus. Cet œil de verre que je fabrique est différent de ceux qu'on trouve ailleurs. J'y ajoute quelque chose que mon père lui-même n'avait pu réaliser. Je suis parvenu, avec l'équipement qui se trouve ici, à fabriquer des yeux qui bougent comme des yeux réels. Finie, la fixité du regard ! L'œil de verre suit le

mouvement de son voisin, l'œil sain.

— Toute autre considération mise à part, félicitations ! s'écria Gordon. Mais je ne vois toujours pas pourquoi, dans la maison d'un grand savant, vous n'avez pas demandé la permission de poursuivre vos travaux en dehors de vos heures de service. Je suis sûr que le Dr. Royd vous l'aurait accordée.

— Sans doute... Mais je suis sûr, moi, qu'il n'aurait cessé de mettre le nez où il ne faut pas et de me questionner. J'aurais été obligé, en qualité de domestique, de lui répondre. Je ne veux pas courir ce risque. Ce secret m'appartient.

— Comme vous voudrez, dit Gordon. Seulement, je vous préviens : ou bien vous demanderez la permission du docteur, ou bien vous vous en irez. Comme assistant du docteur, il est de mon devoir de veiller sur le laboratoire. Que vous soyez maître-d'hôtel ou fabricant d'yeux de verre, vous ne pouvez pas continuer à travailler en secret.

Blessington hésita un instant puis, d'un geste furieux, il rafla les yeux de verre qu'il remit dans son havresac, remplaça celui-ci sur son épaule et ramassa sa veste.

— J'ai l'avais bien pensé que ça n'irait pas ! Dès que je vous ai vu entrer ici, j'ai compris. Et j'avais bien raison. Demain, je parlerai moi-même au patron.

Sur quoi il se retira, en ayant soin de fermer doucement la porte, malgré sa colère. Gordon hocha la tête, ennuyé, convaincu néanmoins d'avoir agi comme il le devait. Pour l'instant, il n'y avait rien d'autre à faire que se mettre au lit et attendre le lendemain. Il hésita cependant, car son regard avait été accroché par un objet brillant qui se trouvait sous le socle surélevé du tour assujetti à l'établi. En raclant sous l'appareil avec son crayon, il ramena un œil de verre. L'objet avait sans doute roulé là pendant que Blessington travaillait.

Gordon ramassa l'œil, l'examina attentivement pour essayer de trouver le mécanisme qui le rendait mobile dans l'orbite. Mais peut-être la bille n'était-elle pas terminée ? Gordon ne put en tout cas découvrir aucun indice particulier. Une autre idée s'éveilla cependant dans son esprit tandis qu'il cherchait, une idée tout à fait révolutionnaire, une de ces conceptions qui montent des profondeurs de l'inconscient et ne prennent forme que dans le cerveau de ceux qui sont des inventeurs-nés.

« Cela pourrait donner quelque chose » pensa-t-il. « Je vais garder cet objet comme spécimen et je travaillerai dessus ».

Il éteignit et quitta le laboratoire sans cesser de peser la valeur de l'idée qui lui bourdonnait dans la tête. Il réfléchissait encore profondément lorsque le sommeil le surprit, et le lendemain, au déjeuner, il apprit par le Dr Royd que Blessington avait déjà donné

son congé.

— C'est bien dommage, soupira Royd. C'était un homme agréable.

Gordon s'agitait, assez mal à l'aise.

— Gordon est parti à cause de moi, Monsieur. Je l'ai surpris cette nuit en train de fouiner au laboratoire.

— Vraiment ? dit Royd, étonné. Qu'est-ce qu'il faisait au laboratoire, lui ?...

— Il fabriquait des yeux de verre, figurez-vous !...

Et Gordon raconta en détail ce qui s'était passé entre lui et Blessington.

— C'est évidemment un homme extrêmement méfiant, fit remarquer le Dr Royd. Je lui aurais accordé toutes les facilités dont il avait besoin. Néanmoins, vous avez bien fait. Inutile d'avoir un serviteur qui manque à ce point de franchise...

— Je crois, dit lentement Gordon, qu'il m'a suggéré une bonne idée. Si je peux la développer, ce sera un très grand progrès dans le domaine de l'optique.

Il tira de sa poche l'œil de verre que Blessington avait oublié sur l'établi par inadvertance.

— Regardez, Docteur... Notez ce qui différencie cet objet des yeux de verre qu'on trouve couramment dans le commerce, et voyez si une extraordinaire possibilité ne se présente pas à votre esprit.

Royd prit la bille et l'examina avec attention pendant un long moment, puis il la rendit à Gordon.

— Pour moi, ce n'est qu'un œil de verre d'une facture un peu spéciale, rien de plus. Je n'y perçois aucune possibilité extraordinaire.

— Moi si, dit Gordon, souriant. Si cela marche, je vous en parlerai plus tard, car je ne veux pas vous donner l'occasion de vous moquer de moi.

Sur quoi ils changèrent de sujet.

Après le déjeuner, tandis que Royd retournait travailler dans la bibliothèque, Gordon se rendit au laboratoire pour continuer à dessiner les pièces de sa montre-merveille.

Il était en plein travail, et penché sur sa besogne, lorsqu'une pensée se présenta soudain à lui : *il se trouvait exactement dans la position qui avait été photographiée la Veille !* Il eut un frisson singulier, une sorte de choc, quand il prit conscience de la manière dont la scène, captée par le scrutateur, s'était réalisée. Et ceci l'amena à penser à une autre date encore lointaine, celle du 19 octobre 1976.

— J'ai tout le temps de trouver le moyen d'y échapper, grommela-t-il.

Néanmoins, il alla chercher dans le classeur la photo du jour actuel qui avait été tirée par Royd. Il eut alors une autre surprise. Les

deux photographies, celle du jour présent et celle du 19 octobre 1976, avaient disparu.

Gordon pensa qu'elles avaient peut-être glissé dans le tiroir et il entreprit une recherche systématique, mais sans résultat. Troublé, il se rendit auprès de Royd qu'il trouva dans la bibliothèque, assis derrière le grand bureau encombré de piles de livres.

— Je n'ai pas touché à ces photographies, dit le savant quand il apprit ce qui se passait. Je ne vois qu'une seule personne qui ait pu les emporter, c'est Blessington.

— J'y ai pensé... Mais pourquoi les aurait-il emportées ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Royd en réfléchissant. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. Je puis toujours prendre d'autres photos si vous le désirez.

Gordon garda le silence. Il essayait d'approfondir les motifs qu'avait pu avoir Blessington.

— Oui, répondit-il enfin. J'aimerais, je crois, posséder un autre exemplaire de ce jour présumé fatal. Je pense en effet qu'il y a quelque part une erreur. Qu'est-ce qui nous assure que c'était le jour de ma mort ? Peut-être étais-je seulement évanoui, inconscient ?

— Non, c'était un état de mort. Votre cerveau ne donnait aucune indication au delà de cette date. Je regrette de vous dire ces choses avec tant de franchise, Gordon, mais il est inutile que je vous trompe, n'est-ce pas ?

Le docteur repoussa ses livres et continua :

— J'ai achevé ce que j'avais à faire ici pour le moment. Si vous voulez, je vais procéder à une nouvelle lecture de votre cerveau.

Quand ils arrivèrent au laboratoire, Gordon demanda encore :

— Ecoutez, docteur, pouvez-vous déplacer légèrement les points de visée de votre appareil, de manière à prendre d'autres scènes du jour fatal, des scènes qui précéderaient immédiatement le... l'accident en question ? Je voudrais déceler ce qui est supposé m'y conduire, de façon à pouvoir l'éviter. Je désirerais aussi, si c'est possible, en avoir quelques autres qui seraient prises au hasard de ces treize années.

— Certes, dit Royd avec son habituel sourire aimable. Je vais commencer par une photo de la semaine prochaine, puis j'en prendrai une de l'année prochaine, etc... Ensuite, j'en prendrai une précédant de peu la scène finale. Allons-y, voulez-vous ?...

Gordon s'installa dans le fauteuil placé sous l'appareil. Il demeura près d'une heure dans cette position et le Dr Royd prit une demi-douzaine de photos. Lorsque la dernière émergea, humide, de la mystérieuse chambre de développement, Gordon se leva et se dirigea vers l'établi où les épreuves avaient été placées dans des cadres de séchage. Il les étudia avec un profond intérêt.

Royd avait noté une date sur chacune d'elles ; il y en avait une



de la semaine suivante, et Gordon s'y reconnut parfaitement. Il apportait à la fenêtre du laboratoire une montre à moitié terminée.

— J'irai donc jusque-là, fit-il remarquer. Bonne affaire !

La photo suivante était du 27 mars 1964, une année plus tard. Elle montrait Gordon habillé d'un vêtement bien coupé, dans un bureau somptueux. Devant une table se trouvait un homme aux cheveux gris, au visage mince, qui paraissait furieux. Gordon négligea ces détails pour examiner la jeune femme à qui il parlait. Elle était petite, gracieuse, blonde, et avait exactement le genre de beauté qui le séduisait. Elle avait la main posée sur le bras de son interlocuteur, comme pour le retenir.

— Je me demande qui cela peut bien être ? dit Gordon.

Royd, souriant, répondit :

— Vous le saurez certainement dans un an. En attendant, jetez un coup d'œil. C'est, me semble-t-il, la même jeune femme.

La troisième photo était du 10 juin 1967, trois années plus tard encore que la précédente. La même femme, mais visiblement plus âgée, était assise sur une pelouse devant une élégante maison moderne. Gordon se reconnut près d'elle. Il paraissait avoir pas mal engraisé. La main à demi levée il s'apprêtait joyeusement à recevoir la balle qu'une petite fille roulait sur l'herbe. L'enfant, très jeune, ne se tenait pas encore très bien en équilibre sur ses jambes.

— Voilà qui saute aux yeux, fit remarquer Royd. C'est certainement votre future femme, Gordon.

— Heu... Et celle-ci, qu'est-ce que c'est ? demanda Gordon en prenant la quatrième photo.

Elle était datée du 6 septembre 1970, soit sept ans plus tard. Gordon se vit, l'air plus prospère que jamais, debout sur une estrade d'où il s'adressait à une nombreuse assemblée d'hommes et de femmes. D'autres personnages l'entouraient et le regardaient avec un profond intérêt. Un panneau apparaissait vaguement à l'arrière-plan ; on y lisait les lettres : A.O.B.

— Qu'est-ce que je pourrais avoir à faire avec l'Aviation transocéanique Britannique ? marmonna Gordon, intrigué,

— Essayez plutôt l'Association d'Optique Britannique, suggéra le docteur. Ce sont les mêmes lettres.

— Cela prouve une chose, dit Gordon en faisant claquer ses doigts. L'idée qui m'est venue au sujet de l'œil de verre paraît devoir aboutir.

Il se saisit de la cinquième photo et sa brève satisfaction fit place à une humeur sombre. Elle était du 19 octobre 1976, c'est-à-dire, du jour fatal, et elle retraçait une scène qui précédait de quelques heures le moment de sa mort. Mais ce n'était pas une scène agréable. Dans une très obscure lumière, devant un paysage de murs croulants et de

lampadaires lointains, il luttait, frénétique, contre un individu dont son propre corps cachait le visage. Un couteau était brandi très haut et Gordon eut un frisson glacé lorsqu'il s'aperçut que c'était lui qui le serrait dans sa main. Il était vêtu, semblait-il, d'un pardessus noir et d'un chapeau de feutre, ce qui était en complète contradiction avec le pardessus raglan décrit dans la sixième photo, celle de sa mort.

— Très intéressant ! dit-il enfin. Je me demande contre qui je me bats dans ces quelques heures qui précèdent ma fin,

— Je n'en sais pas plus que vous, là-dessus, mon ami,

Royd remplaça les photos dans les cadres du séchoir.

— Voilà donc ce que vous vouliez savoir, conclut-il. Où en êtes-vous avec cette montre à laquelle vous avez travaillé ? Si vous voulez continuer, ne vous occupez pas de moi. J'ai encore deux jours de travail sur les diatomées... Gordon sortit de ses réflexions mélancoliques.

— Puisqu'il en est ainsi, je vais continuer. Et merci pour l'occasion que vous m'offrez...

\*

\* \*

Comme les jours se succédaient et que Royd n'exigeait aucun travail de lui, Gordon finit par comprendre que le paisible savant n'avait nullement besoin d'aide. Ce qu'il lui fallait c'était un compagnon. Gordon se trouva donc libre de travailler à sa guise, avec en plus l'avantage d'avoir à portée de la main, quand il se heurtait à un gros obstacle, un savant d'une grande expérience.

Il lui fallut encore un certain temps pour achever le plan de la montre, après quoi il put commencer la fabrication réelle d'un échantillon. Vers la fin de ce mois-là, le modèle était presque achevé ; le docteur Royd put voir, pour la première fois, l'objet qui prenait forme.

— C'est très compliqué, mon ami, fit-il remarquer après avoir examiné attentivement le mécanisme de la montre. D'après quel principe fonctionne-t-elle ?

— Comme je vous l'ai dit, elle est actionnée par l'énergie vitale du corps humain, répondit Gordon.

Il prit la montre et, avec un tournevis d'une finesse extrême, en indiqua les rouages internes.

— Cet axe central, expliqua-t-il, traverse l'arrière du boîtier externe et se termine dans une coupelle magnétique qui s'adapte au poignet de l'individu, sous la montre. Cette disposition permet la réalisation de deux objectifs : d'une part, elle assure la transmission de l'énergie corporelle ; d'autre part, elle empêche le déplacement de la

montre. Une fois adaptée, il n'est plus besoin de l'enlever, elle peut rester au poignet jusqu'à la mort de celui qui la porte, la boucle d'or du bracelet étant spécialement conçue de manière qu'elle s'allonge ou se contracte suivant que le porteur engraisse ou maigrit. La montre se trouvera complètement à l'abri de la poussière, de l'humidité et des chocs.

— Et il n'y aura aucun moyen de l'enlever du poignet ?

— Aucun, à moins de limer le bracelet. Personne n'en éprouvera le besoin, car celui-ci sera exactement à la mesure de celui qui le portera et paraîtra aussi naturel qu'une... qu'une fausse dent. On pourra se baigner, nager, sans crainte de détériorer sa montre.

— Demander aux gens de porter une montre jusqu'à leur mort me paraît une bien grande exigence, dit Royd. Cependant, peut-être la nouveauté de la chose séduira-t-elle ?...

— C'est sur cela que je fonde tout mon espoir. De toute façon, le port continu de la montre ne pourra effrayer personne ; on pourra limer assez facilement le bracelet pour l'enlever en cas de besoin. Pour ce qui est du reste, il y a un transformateur minuscule, au centre de la montre, qui s'empare de l'énergie reçue par la coupelle magnétique et la transmet à l'engrenage de commande qui se trouve ici. Le tout est réglé de telle sorte que la montre marche parfaitement tant que le porteur se trouve dans un état de santé normal. J'ai tenu compte des variations du métabolisme corporel, des conditions climatiques, etc... Pas de grand ressort, pas de ressort-spirale... En d'autres termes, c'est une pendule actionnée par le courant électrique émis par l'organisme humain. Il sera possible de la remettre en marche dans le cas où une maladie l'arrêterait, j'y veillerai.

Royd approuva de la tête.

— Le boîtier, acheva Gordon en portant la montre vers la lumière de la fenêtre, est transparent. Ainsi, on pourra vérifier l'état des différentes parties qui composent la montre sans être obligé de la démonter. Et cela... !

Il s'arrêta, baissa le bras et jeta un regard étrange, à moitié effrayé, par-dessus son épaule.

— Je... Je l'ai fait ! s'écria-t-il, avec un sursaut. J'avais décidé de me retenir, et je l'ai fait. Sans m'en rendre compte !

— De quoi parlez-vous ? Questionna Royd, surpris.

— De la photo, naturellement ! L'une de celles que nous avons prises l'autre fois ! Elle me dépeignait en train de tendre vers la fenêtre une montre à moitié achevée. J'avais décidé de démontrer que les photos prises par le Scruteur étaient fausses, *et de ne pas faire ce geste*. Cependant je l'ai fait, sans y penser.

Le Dr. Royd le regarda par-dessus ses verres.

— Quand vous aurez mon expérience, mon ami, vous saurez à

quel point le Temps est immuable.

— Mais je ne serai jamais aussi âgé que vous ! C'est cette idée qui me hante.

— Excusez-moi, dit Royd en détournant le regard, J'ai fait une bien sottie réflexion... J'oublie toujours. Cependant, continuez votre tâche et ne pensez pas au reste, Gordon. Vous marchez à merveille.

Sur ces mots, Royd quitta le laboratoire. Gordon travailla jusqu'à l'heure du déjeuner. Puis il retourna au laboratoire où le docteur Royd le rejoignit dans l'après-midi. Les yeux du savant exprimaient une résolution qui leur donnait un étrange éclat.

— Pardon de vous interrompre, Gordon, mais voulez-vous me passer cette grosse clef, s'il vous plaît ?

— Quoi ? dit Gordon en levant les yeux de son travail. Oh ! bien sûr !...

Il tendit l'objet au savant. C'était une énorme clef d'acier, à molettes ; avant que Gordon pût rien prévoir, Royd avait lancé le lourd instrument en plein dans le mécanisme central du Scruteur. Le boîtier se brisa dans un grand fracas, libérant une multitude de fils ténus, de verre cassé et de morceaux d'isolateurs déchiquetés.

— Tout ira mieux comme cela, dit Royd en jetant la clef sur l'établi.

— Mais... balbutia Gordon, les yeux écarquillés, vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ? Votre merveilleuse machine !

— Je le sais. Je l'ai détruite, dit Royd avec un accent d'entière satisfaction. Je vais maintenant brûler toutes les notes qui s'y rapportent. Il y a des problèmes auxquels il est dangereux de toucher, Gordon. Quand le génie de l'homme viole certains secrets, il est sacrilège. J'ai vu, en vous utilisant comme cobaye, la torture mentale que peut provoquer la connaissance de l'avenir, et je n'ai pas l'intention de pousser plus loin ces expériences diaboliques.

Gordon, impressionné, regarda avec regret l'appareil brisé, puis le visage assombri de Royd. Le docteur se contenta d'achever la destruction de la machine avec des outils plus petits et, à la fin de l'après-midi, il n'en restait plus rien. Les plans et les notes n'étaient plus qu'un monceau de feuilles de papier carbonisées.

Gordon, cependant, ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était responsable, par son attitude, de la destruction de cette œuvre merveilleuse, bien que Royd, c'était visible, n'envisageât point la chose de cette manière.

Pour régler ses comptes avec son bienfaiteur, Gordon ne vit qu'un moyen : achever la montre et demander à Royd de partager les bénéfices de l'affaire, puisque c'était le savant qui avait fourni les éléments nécessaires à la fabrication du nouvel objet.

Deux semaines plus tard, la montre étant achevée, Gordon la tendit avec fierté au docteur qui se trouvait dans le laboratoire pour vaquer à des travaux routiniers.

— Terminée et parfaite ! annonça Gordon, triomphant. Boîtier transparent, aussi dur que du tungstène et entièrement clos, car les bords en sont soudés avec de l'or. Et voici l'ancre de réglage qui sert à la mettre au point. J'aimerais que vous me rendiez le service de la porter, docteur, pour l'essayer.

— Moi ? dit Royd. Mais vous préférerez certainement en faire l'essai vous-même ?

— J'en aurais été heureux, oui, mais j'ai fait le vœu de ne jamais porter de bracelet-montre. D'après les photos, on me trouvera mort avec un bracelet au poignet, et je veux contredire ce pronostic.

— Mais la montre de la photo ne ressemblait en rien à celle-ci, mon ami. Vous n'avez rien à craindre.

— Peut-être, mais je préfère que vous la portiez. Si elle marche comme je l'espère, j'en construirai une autre et nous chercherons ensuite à intéresser un fabricant.

— Très bien, dit Royd en souriant. Mais, rappelez-vous... En ce qui concerne le fabricant, c'est à vous que revient le bénéfice de la montre. Je témoignerai seulement de son bon fonctionnement.

— J'aimerais que vous me donniez plus que votre témoignage, dit Gordon, sérieux. Sans vous, je n'aurais jamais pu fabriquer cet objet, je désire que votre nom y soit attaché. Il aura d'ailleurs plus de poids que le mien : vous êtes célèbre, et je ne suis qu'un inconnu.

— Il faut un commencement à tout. Un jour, vous serez un inventeur connu dans le monde entier.

— La gloire ne m'intéresse guère. Je suis pas avide de prestige, sachant qu'il me faudra, je le sais, si tôt m'arrêter. Ne voulez-vous pas me permettre d'appeler cet objet : « Montre énergétique Royd » ? Le nom aidera à sa réussite.

— Si cela vous fait plaisir, bien sûr, répondit le savant, surpris. Mais, une fois que mon nom y sera attaché, comment expliquerez-vous que l'invention est de vous ?

— j'expliquerai que l'objet a été inventé par vous et que je suis seulement votre représentant.

— Oh ! Je vois. N'auriez-vous pas, par hasard, en agissant ainsi, l'idée absurde de vouloir compenser la perte du Scruteur ?...

— En effet. Je sens que j'ai contracté une dette morale envers vous, et c'est pourquoi je vous demande d'être mon associé.

— Très bien, dit Royd en haussant les épaules. Vos intérêts sont devenus les miens, Gordon, vous le savez. Attachez la montre à mon poignet et nous verrons ce qui se passera.

— Vous savez que, la montre fixée, il vous faudra une lime pour l'enlever ?

— Certainement. Mais seule une mesure désespérée pourrait m'amener à désirer l'enlever. Comme vous le voyez, j'ai une chevalière. Je la porte depuis trente ans. Il n'y aura pas grande différence si le bracelet est suffisamment confortable.

Gordon se retourna, prit la montre sur l'établi et disposa soigneusement le tampon magnétique pour qu'il s'appliquât étroitement au poignet de Royd. Ensuite, il plaça le bracelet d'or qui se referma avec un bruit sec. Les maillons s'immobilisèrent pour toujours.

— Merveilleux ! dit Royd. Et aussi confortable qu'une vieille chaussure ! Et elle marche !

Il regarda l'aiguille des secondes qui avançait régulièrement autour du cadre blanc. Puis il reprit :

— Je vois, Gordon, que je ne me suis pas trompé en vous donnant le temps de réfléchir et de travailler.

— Je n'en suis pas tellement sûr, docteur. Sans moi, vous n'auriez pas détruit le Scruteur... Mais revenons aux affaires ; vous observerez la montre pendant quelques jours et nous verrons comment elle marche. Pendant ce temps, j'en fabriquerai une autre pour montrer aux industriels ce que nous pouvons faire.

— Avez-vous pensé à quelqu'un en particulier ?

— Oui, à la Société Irwin, de Sheffield. Ce sont les plus gros fabricants du pays et ils sortent constamment de nouveaux modèles. Ils sauteront à pieds joints sur cette invention.

Royd approuva et enfonça ses mains dans les poches de sa veste tout en réfléchissant. Puis, étonné, il retira sa main droite qui tenait une lettre. Il eut un geste de confusion, grommela :

— C'est cela, bien entendu ! Je suis désolé, Gordon. J'aurais dû vous remettre plus tôt cette lettre... Maria, la femme de chambre qui remplace Blessington, me l'a remise pour vous. Elle est arrivée par courrier spécial sitôt après le déjeuner.

— Vraiment ?

Intrigué, Gordon prit l'enveloppe et examina l'écriture, une grande écriture nette et verticale qui lui était totalement inconnue. D'un geste rapide du pouce, il ouvrit l'enveloppe et ses yeux se fixèrent sur le bout de carton carré qu'il en sortit.

— Que je sois... commença-t-il, puis il s'arrêta.

Royd, poli, s'était détourné.

— Quelque chose qui ne va pas ? S'enquit-il en se rapprochant.

— Je ne sais pas si cela va ou non, mais c'est certainement un drôle de mystère. Jetez-y donc un coup d'œil, vous verrez...

Royd regarda la carte et fronça les sourcils. Elle portait simplement les mots suivants, tapés à la machine :

*« La date est 19 octobre 1976. Ne l'oubliez jamais. Ceci n'est qu'un rappel pour mémoire ».*

— Voilà quelqu'un, dit le docteur, qui a un sens de l'humour assez vindicatif, et je ne vois qu'une personne qui en soit capable : Blessington. Il est le seul qui ait eu connaissance des expériences auxquelles je me livrais.

Les paupières de Gordon se plissèrent.

— Je crois que vous avez raison. Je commence maintenant à comprendre pourquoi il a pris les photos. La scène de ma mort présentait pour lui un grand intérêt.

— Un grand intérêt ? A quel point de vue ?...

— Blessington est un des hommes les plus pervers que j'aie jamais rencontrés, il y a en lui des profondeurs sataniques qui me donnent la chair de poule quand j'y pense. Je savais, à sa façon de me regarder, la nuit où je l'ai surpris dans le laboratoire, que s'il trouvait jamais l'occasion de me faire payer mon intervention intempestive, il n'hésiterait pas. Il commence maintenant, c'est clair.

— En vieillissant, mon esprit devient obtus, soupira Royd. Je ne vois vraiment pas où il veut en venir.

Gordon, amer, maugréa :

— Vous ne voyez pas quelle blessure mentale une note de ce genre peut provoquer en moi ?... Imaginez, si toutefois cette persécution continue, que je reçoive régulièrement des missives de ce genre pour me rappeler quel nombre de jours il me reste à vivre ! Quel poison lent et insidieux ! Or je parie que cette carte n'est qu'une ouverture des jeux. C'est le commencement de la guerre que Blessington entend mener contre moi, à moins que je ne trouve le moyen de l'arrêter. Je ne puis pas porter plainte contre lui pour persécution ou chantage, il ne fait qu'exposer la vérité.

— Je comprends tout cela, dit Royd en se frottant le menton. Mais comment se fait-il qu'il connaisse la date de votre mort ? Était-elle portée sur la photo ?...

— Qu'importe ! Un homme comme Blessington n'aura pas manqué d'écouter à la porte. Ce point est d'ailleurs bien secondaire...

Gordon ramassa l'enveloppe abandonnée. Elle portait le cachet de Londres.

— Voilà qui ne nous aide pas beaucoup, dit Royd. Dans une petite ville, nous aurions pu avoir une chance de retrouver la trace de l'expéditeur ; mais, à Londres, il est perdu dans la masse. Oh ! Laissons tomber cette affaire, ajouta-t-il, souriant. Une manœuvre aussi puérile

ne mérite pas qu'on s'y attarde.

— En l'état actuel des choses, certainement non. Mais si Blessington continuait son chantage, il me faudrait trouver le moyen d'en finir avec lui. Je ne pourrais pas supporter que toute possibilité d'oublier la date de ma mort me soit enlevée systématiquement par des lettres criminelles...

Royd hésita un instant, puis, calme, murmura :

— Attendez-vous donc plutôt à la fabrication de votre seconde montre, Gordon. Et fermez votre esprit à tout le reste.



# CHAPITRE III

Une semaine plus tard, la deuxième montre était terminée. En conséquence, les deux savants durent faire le voyage jusqu'à Sheffield pour se mettre en rapport avec la Société Irwin.

L'administrateur-délégué de cette firme, très intéressé, remit la montre à ses experts pour la faire examiner. Toutefois, il insista pour que l'objet, au cas où il déciderait de prendre l'affaire en mains, portât le nom de « montre perpétuelle ». Les choses furent ainsi réglées pour le moment.

Mais la joie de Gordon fut coupée net lorsque, avec le docteur, il se retrouva aux « Mélèzes ». Pendant leur absence, une autre lettre express était arrivée. Comme précédemment, elle était tapée à la machine, adressée à Gordon et portait le cachet d'un bureau de poste de Londres. Furieux, Gordon déchira l'enveloppe et en sortit une carte sur laquelle étaient écrits ces mots :

*« Treize ans, ce n'est pas tellement long, quand on y pense ! »*

Gordon, sombre, attendit que Royd eût examiné la carte. Le savant la lui rendit en disant :

— C'est sûrement Blessington. S'il a l'intention de continuer ce manège durant treize ans, il dépensera une fortune en timbres. Cet homme est fou, pas de doute !...

Gordon, furieux, déchira la carte en morceaux qu'il jeta dans la corbeille du hall. Puis il dit lentement :

— il faut, je crois, que je m'en aille d'ici, docteur... Blessington ignorera mon adresse et s'il m'envoie encore des lettres, je ne serai pas là pour les recevoir. Naturellement, vous ne me les ferez pas suivre.

— C'est du pur défaitisme, marmonna Royd en hochant la tête. Mieux vaudrait déchirer ces lettres sans les lire ; c'est la façon radicale d'empêcher Blessington de vous troubler l'esprit. Même si vous fuyez, vous pouvez être sûr que cet ignoble individu vous retrouvera. Oubliez cette histoire, déchirez les lettres et restez ici.

— Oui, vous avez sans doute raison, répondit Gordon avec un soupir.

Il était trop tard, ce soir-là, pour entreprendre aucun travail au laboratoire. Gordon passa donc le reste de la soirée dans la bibliothèque à étudier des notes, tandis que Royd, près de lui, mettait en ordre ses fiches d'observations relatives aux diatomées.

— Je ne suis pas du tout sûr du fluide que j'ai préparé pour ces choses, murmura-t-il comme pour lui-même.

Gordon leva les yeux.

— Pour quelles choses ? Questionna-t-il.

— Les diatomées... J'en ai une grosse quantité emmagasinée au

laboratoire. Des algues microscopiques qui se trouvent en ce moment dans une solution de chlorure de sodium. Je cherche à composer un autre milieu pour les y placer...

— Puis-je vous demander pourquoi ? Je n'ai pas la moindre notion de la nature de vos expériences à ce sujet...

Royd eut un sourire d'excuse. .

— Non, en effet, je n'ai pas eu l'occasion de vous en parler... Ce que je cherche, c'est un moyen de régulariser la croissance, durant la période d'évolution qui va de la naissance à la maturité de l'individu. Ces diatomées, qui représentent la forme la plus élémentaire de la vie, sont les sujets les mieux appropriés aux expériences. Je cherche une solution qui agirait directement sur les cellules extérieures et non par l'intermédiaire des glandes. Elle produirait ainsi une croissance et un développement supérieurs à la moyenne. En d'autres termes je cherche le liquide merveilleux qui fera de la future race humaine une race de superhommes et de superfemmes.

— Vos efforts tendent toujours à améliorer la nature, il me semble ? dit Gordon, souriant. Lorsque vous ne prospectez pas l'avenir de l'humanité, vous tentez de le rendre meilleur. D'après ce que je comprends, vous désirez trouver une solution qui agisse sur les cellules externes de telle sorte qu'elles soient amenées à se multiplier ?

— Exactement. La formule que j'ai composée – la Culture, comme je l'appelle – n'est pas très efficace. Je crois qu'il me faudra essayer d'abord une autre solution. Peut-être cela vous intéresserait-il d'assister à l'expérience. Je vais la tenter maintenant, et mettre à l'épreuve la combinaison chimique : *fluide basique X-19 et Réactif 42*.

Gordon se leva promptement pour suivre le savant. Ils quittèrent la bibliothèque pour se rendre au laboratoire où Gordon put suivre la préparation du liquide basique X-19.

Quelle en était la composition ? Royd ne donna aucune explication à ce propos. Le liquide avait une teinte rouge foncé. Quant au réactif 42, c'était tout simplement de l'eau mélangée avec une substance chimique couleur citron.

— Et maintenant, dit Royd, allons-y !...

Il versa rapidement le réacteur dans le liquide basique qui emplissait à moitié un récipient transparent, de la taille d'un aquarium à poissons rouges qu'on voit dans les appartements.

Lorsque les deux liquides se trouvèrent en contact, un bouillonnement se produisit, suivi d'un échauffement mystérieux qu'accompagnait une brève poussée de vapeur d'une odeur agréable.

— Voyons comment s'y comportent nos diatomées, dit Royd. Il se dirigea vers l'une des énormes armoires, munies de ventilateurs, dans lesquelles il conservait ses spécimens.

Gordon, tout en regardant le bocal de liquide, alluma une

cigarette... Et le monde, à ce moment précis, parut être arrivé à sa fin.

Une formidable détonation retentit, à croire que la foudre était brusquement tombée au milieu du laboratoire ! L'éclair d'une flamme blanche suivit, puis une acre fumée noire forma des spirales sous le plafond ciré. Ni Gordon ni Royd n'étaient blessés, mais l'émotion ressentie leur faisait battre le cœur à grands coups. Ils regardaient d'un air vague l'endroit où aurait dû se trouver le mystérieux liquide. Mais il n'y était plus, et le bocal avait été brisé en mille morceaux.

Gordon, avec un rire gêné, écrasa d'un coup de talon la cigarette qui fumait encore sur le parquet.

— Je crois que c'est ma faute, docteur. J'ai allumé une cigarette, mais je ne soupçonnais pas que cette substance fût inflammable.

— Et moi non plus ! dit Royd, étonné, en s'approchant de l'établi. C'est extraordinaire ! L'explosion a complètement fait disparaître le liquide... Il ne reste même pas une trace d'humidité. Il est donc d'une volatilité effrayante.

— Vous n'y aviez pas encore mis vos précieuses diatomées, heureusement !

Mais Royd paraissait avoir totalement oublié l'expérience sur les diatomées. Le regard pensif, il prit deux bonbonnes de liquide. L'une contenait la base X-19 et l'autre le réactif 42.

Il versa avec beaucoup de prudence une petite quantité de chaque liquide dans un verre à expérience, puis, s'éloignant, il frotta une allumette qu'il lança sur le verre. Il obtint exactement le même résultat que précédemment, mais sur une plus petite échelle. Explosion, éclair, nuage de fumée.

Gordon s'écria :

— L'essence n'est que de la petite bière en comparaison de votre produit !

Royd se frottait doucement les mains. Il eut un gloussement et prononça :

— Mon ami, grâce à un simple accident, nous sommes tombés sur quelque chose de sensationnel, je crois. Nous allons étudier cela plus à fond. Nous avons là un liquide d'une telle volatilité que, comme vous l'avez fait remarquer, les essences ordinaires ne sont rien par comparaison. Maintenant, réfléchissons. La base, qui provient de la distillation de l'ammoniaque, est éclaircie à l'aide d'un extrait de Z-29. Elle me revient environ à un shilling pour dix gallons. On ne pourrait guère trouver moins cher, n'est-ce pas ?

Gordon commençait à imaginer les vastes possibilités du mélange chimique.

— Et le réactif ? Questionna-t-il promptement. C'est de l'eau, n'est-ce pas, additionnée de quelque chose ?

— Pas de l'eau ordinaire, corrigea Royd. De l'eau lourde, cette

substance avec laquelle tant de savants ont procédé à des expériences diverses. Elle contient plus d'atomes que l'*aquasimplex* ordinaire. Mais il y a quelque chose d'autre, oui... Formule 8, produit liquide extrait d'un minéral classé dans la catégorie quatre-vingt-cinq de la Table Périodique. C'est un des éléments manquants de la Table ; mais ceux-ci, bien que relégués dans la science théorique, existent en réalité et j'ai découvert il y a longtemps celui dont il s'agit ici. Il fond facilement et donne un liquide jaune pâle. Je l'appelle le Roydium... En résumé, nous avons là, Gordon, un produit qui est aussi, et même plus, formidable que votre montre merveilleuse. Nous allons procéder à une série d'essais pour arriver à une certitude.

— Et ensuite ?

— Ensuite s'il répond à tout ce que nous en attendons, vous l'offrirez, comme substitut de l'essence, à la Société des Garages, qui est la firme la plus solide et la plus importante du pays.

— Et vous vous imaginez que les grandes compagnies pétrolières me laisseront le champ libre ? s'écria Gordon, sceptique.

— Certainement pas ! Je prévois même qu'elles feront une offre colossale pour supprimer notre produit. Voilà qui vous rendra riche pour de bon, avec l'aide de la montre.

— Mais quelle sera votre place dans tout ceci ? demanda Gordon en fronçant les sourcils. Ce n'est pas moi qui ai découvert ce produit.

— Si, c'est vous. Si vous n'aviez pas allumé votre cigarette, rien n'aurait été découvert.

— Un hasard ! Mais la formule vous appartient. Je ne pourrai pas...

— Vous pourrez, et vous le ferez ! dit Royd avec fermeté. Vous m'avez amené à m'attribuer le mérite d'une invention que je n'avais pas faite et, depuis, j'éprouve à ce sujet un sentiment de culpabilité. Je trouve maintenant l'occasion de vous jouer le même tour, nous sommes quittes ! N'en parlons plus. Nous procéderons à un essai complet de ce produit... de préférence dans ma propre voiture ! Ce sera notre première tâche, demain matin.

— D'accord ! répondit Gordon. Puisque nous formons désormais une association, peu importe ce qui est inventé et qui en est l'auteur.

Le lendemain, à onze heures, la voiture était parée. Gordon l'avait préparée pour l'essai en vidant le réservoir d'essence et en le remplissant avec le mystérieux liquide qui était d'un prix ridicule en comparaison de celui de l'essence ordinaire. Là-dessus, l'expérience commença. Jamais l'essai d'un combustible ne fut aussi facile et ne donna des résultats aussi étonnants. Bien que Gordon eût couvert un parcours de cent milles, lorsqu'il revint le réservoir était encore presque plein, tant le mystérieux liquide était volatil.

Royd conclut :

— Nous sommes tombés sans le vouloir sur le plus puissant des combustibles qu'on ait jamais connus ! Et c'est de loin, le moins coûteux. N'importe quel chimiste peut le fabriquer, ce qui supprime les frais de transport. Nous allons tout de suite lancer le produit sur le marché.

Ils ne perdirent pas de temps. Ils fabriquèrent un gallon du produit, qu'ils appelèrent « Spiritine », et l'emmenèrent au siège social des Garages Britanniques, le puissant trust qui fournissait de l'essence à plus de trois mille garages.

— Personnellement, dit l'administrateur-délégué d'un air incrédule, tout cela me paraît un peu trop beau. En fait, messieurs, nous avons très souvent ici des inventeurs qui nous apportent des cubes, des tablettes ou des liquides magiques qui, d'après eux, pourraient remplacer l'essence.

— Prenez ceci, interrompit Gordon, calme, en tendant le bidon d'un gallon. Videz le réservoir d'une voiture et mettez-y ce produit, vous serez étonné du résultat !...

Gordon, parlant de la sorte, ne disait que la vérité. L'essai démontra que la « Spiritine » présentait toutes les qualités que lui prêtaient ses deux inventeurs.

Lorsque Royd et Gordon retournèrent à Nether Bolling, ils avaient en poche un contrat par lequel la Société des Garages Britanniques s'engageait à faire vendre de la Spiritine, en même temps que de l'essence ordinaire, dans six des garages qu'elle contrôlait.

— Nous avons établi les fondations de ce qui pourrait devenir un empire du carburant, fit remarquer Gordon. Je regrette que vous ayez détruit votre Scruteur, docteur, j'aurais aimé voir ce qu'il adviendra de la Spiritine.

— Si je me base sur le tour de taille que vous avez dans les photos de l'avenir et sur le décor luxueux de ce qui sera plus tard votre foyer, je crois que vous pouvez envisager la réussite, répondit le savant avec humour. D'ailleurs, même sans présages, je ne vois pas comment la vente d'un tel produit pourrait échouer. Si on ajoute à cette affaire celle de votre montre...

Gordon s'exclama :

— La montre ! Vous ne le croirez pas, mais je l'avais presque oubliée dans l'excitation générale. Il y a sans doute dans votre maison quelque chose qui favorise l'éclosion des idées brillantes.

— Toutes ne le sont pas, soupira Royd. Celle qui m'a amené à fabriquer le Scruteur a été la pire, ou du moins la plus dangereuse qui me soit jamais venue.

Gordon ne fit aucun commentaire. Il éprouvait un tel contentement pour l'heureux début de la Spiritine que rien ne le troublait en ce moment. Après tout, il avait encore devant lui treize

années. Avec un tel délai, il trouverait sans doute le moyen d'amener les événements à contourner les prévisions du Scruteur.

\*  
\* \*

De toute façon, Gordon n'eut guère le temps, au cours des journées suivantes, de s'appesantir sur l'avenir. Le présent était beaucoup trop intéressant ! Il fallut d'abord aider le docteur Royd à se mettre en rapport avec les divers laboratoires qui auraient à fabriquer les éléments de la Spirine d'après la formule qui leur serait indiquée. En fin de compte, Royd mit à contribution six laboratoires. Tous ne demandaient pas mieux que de lui prêter immédiatement l'attention qu'exigeaient la célébrité de son nom et le prestige de sa situation financière.

Des camions réservoirs iraient récolter aux usines les différents liquides et les porteraient aux garages, suivant les quantités spécifiées dans le contrat. Le véritable mélange des ingrédients se ferait ainsi presque automatiquement et aucun laboratoire ne pourrait avoir une connaissance complète de la formule de fabrication.

Ces dispositions étaient à peine prises quand les deux savants apprirent que l'administrateur-délégué de la Société Irwin était prêt à négocier avec eux l'exclusivité de la « Montre perpétuelle », sur la base d'un pourcentage et d'un droit d'inventeur. Ces détails furent promptement fixés, après quoi Royd dut choisir des fabricants qui allaient entreprendre une production massive de la montre nouvelle.

Lorsque tout fut mis en train, Gordon eut l'impression – pour la première fois de sa vie – qu'il commençait à arriver à quelque chose. C'est alors que lui parvint de nouveau une lettre qui le jeta dans une sombre dépression.

Il avait hésité avant d'ouvrir l'enveloppe, se demandant s'il n'allait pas la jeter sans lire ce qu'elle contenait. Mais une sorte de curiosité morbide l'avait poussé à regarder malgré tout la carte que renfermait le pli. Elle portait seulement une date, celle du 19 octobre 1976.

Un instant, Gordon fut envahi par le désir furieux de sauter en voiture et d'aller mettre tout sens dessus dessous dans l'est de Londres, où la lettre avait été postée, pour tenter de mettre la main sur son tortionnaire. Mais il réprima cette impulsion qui ne pouvait évidemment donner aucun résultat et il jeta la carte. Tout compte fait, il n'avait pas le temps de s'occuper de ces lettres. La seule réponse à faire était de s'élever plus haut. Et pour se venger, il avait l'œil de verre de Blessington qui lui servirait de tremplin ; une découverte dans ce domaine-là ruinerait à jamais les espoirs de Blessington.

— je vous demande pardon, Monsieur...

Gordon, qui se dirigeait vers l'établi du laboratoire, se retourna et vit la gouvernante debout dans l'encadrement de la porte.

— Qu'y a-t-il, Ellen ?

— Il y a une demoiselle Haslam, de l'« Hebdo » qui vous demande.

— Vraiment ? Faites-la entrer, je vous prie. Je la recevrai ici...

La gouvernante se retira et introduisit, une minute après, une jeune femme petite, pleine de vivacité, très blonde, qui avait exactement le genre de visage qui plairait à Gordon. Celui-ci la regarda avancer d'un pas vif. Elle était vêtue d'un tailleur gris, sobre, mais élégant.

— Monsieur Fryer ? demanda-t-elle, la main tendue.

— Oui, répondit Gordon en lui serrant la main et en lui désignant un siège d'un geste quelque peu raide. Asseyez-vous, je vous prie, Mademoiselle Haslam.

— Merci...

Elle s'installa et leva vers lui le regard légèrement surpris de ses grands yeux couleur noisette.

— Est-ce que j'interromps votre travail ?

— Non, non, vous ne me dérangez pas du tout, répondit Gordon avec un sourire embarrassé. Je... heu... j'ai eu un moment l'impression de vous avoir vue quelque part déjà et j'essayais de me rappeler où je vous avais rencontrée. Excusez-moi de vous avoir regardée avec cette insistance... un peu déplacée.

— Bien sûr ! dit la jeune fille en riant. Mais j'étais assez étonnée. Vous avez dû me confondre avec quelqu'un d'autre. Je ne suis pas suffisamment célèbre pour que ma photo ait été publiée et je ne vous ai certainement encore jamais interviewé !...

— Il n'empêche que je vous ai déjà vue. Sur une photo.

— Vraiment ?

Elle le regarda de nouveau avec étonnement, puis, résolue :

— Peu importe, Monsieur Fryer. Je suis ici pour vous demander quelques détails sur la « Spiritine » que vous avez lancée sur le marché. Les Garages Britanniques lui font une publicité monstre !...

— Oui, je sais, dit Gordon en essayant de retrouver son sang-froid, ce qui n'était nullement facile.

L'arrivée soudaine de la jeune fille qui, à en croire le Scruteur, allait devenir sa femme, exigeait de sa part un grand effort mental de réajustement. Il ne pensait pas la rencontrer avant onze mois, car l'idée ne lui était jamais venue qu'il devait y avoir une préparation à la scène encore incompréhensible qui allait se passer, dans un bureau inconnu, le 27 mars 1964.

— Croyez-vous, demanda la jeune fille, visiblement embarrassée

par l'attitude lointaine de Gordon, que la Spiritine pourra remplacer le carburant ordinaire dans les avions et les voitures ?

— Je l'espère, répondit Gordon qui s'assit et s'efforça de se comporter raisonnablement. Le docteur Royd et moi, nous avons précisé toutes les possibilités de notre produit ; le reste dépend du public. Nous nous attendons à des ennuis du côté des compagnies pétrolières, mais nous sommes prêts à les affronter.

— Oui, je vois, dit la jeune fille qui griffonnait sur son bloc. Allez-vous constituer une Société de la Spiritine ?

— Il est, je crois, trop tôt pour le savoir.

— Pourriez-vous me donner quelques renseignements sur votre vie ? Je sais tout ce qui concerne le docteur Royd, mais je ne connais rien de vous.

Gordon eut un sourire sardonique.

— Je suis ingénieur... Un concours de circonstances m'a amené ici et je dois beaucoup à l'infinie générosité et à l'aide de mon ami le docteur Royd.

La jeune fille prit encore quelques notes ; puis, levant les yeux, elle demanda :

— Vous êtes aussi, je crois, le promoteur d'un nouveau genre de montre, la « Montre Perpétuelle », lancée par la Société Irwin ? L'invention est-elle de vous ou du Docteur Royd ?

— Du docteur Royd, dont je ne suis en somme que le représentant.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, effaré.

Gordon fut interrompu par le docteur Royd lui-même qui entra. Il ouvrit à moitié la bouche pour dire quelque chose, puis s'arrêta, le regard braqué par-dessus ses lunettes vers la visiteuse.

Cette fois, la jeune fille se troubla pour de bon.

— Je vous en prie, dit-elle, qu'y a-t-il donc en moi qui vous consterne tellement tous les deux ?... Bonjour, docteur, acheva-t-elle, froide, je vous reconnais d'après les photographies que nous avons de vous dans nos dossiers. Je suis Virginie Haslam, de l'« Hebdo ».

Royd lui serra la main et jeta un regard en dessous à Gordon.

— Je ne veux pas vous déranger, Gordon. J'allais seulement vérifier un petit détail concernant la Spiritine, mais cela peut attendre.

Il hésita, puis continua :

— Si Mademoiselle Haslam a beaucoup de questions à vous poser, vous seriez peut-être plus à votre aise pour lui répondre en déjeunant avec elle en ville ?

— C'est une très bonne idée ! dit Gordon, enthousiaste. Comment n'y ai-je pas songé ? J'ai l'esprit tout embrumé, ce matin. Pouvez-vous me consacrer l'heure du déjeuner, Mademoiselle Haslam ?



Le sourire de la jeune fille était suffisamment éloquent, du moins pour Gordon qui ôta sa blouse de travail et se rendit avec son invitée au garage.

Peu après, la voiture roulait le long des avenues couvertes de feuilles, puis filait sur la route qui mène à Reading, la ville la plus proche. La jeune fille était assise près de Gordon.

— Cette voiture marche à la Spiritine, dit-il. Vous remarquez la différence ? Vous pourrez dire dans votre article que vous avez vraiment voyagé dans une voiture qui utilise le carburant merveilleux.

— Je l'aurais écrit de toute façon pour donner du poids à mon papier. Mais, excusez-moi de parler ainsi, Monsieur Fryer, il y a en vous quelque chose que je ne saisis pas. Vous êtes... comment dirais-je... difficile à analyser.

— Vraiment ? C'est peut-être parce que je suis préoccupé.

— Non, ce n'est pas cela... Excusez ma franchise, mais on dirait que vous ne voyez pas seulement en moi un reporter. Il semble que je sois pour vous quelqu'un que vous connaissez depuis longtemps.

Gordon garda le silence. Virginia, haussant les épaules, dit en riant :

— Je ne vois pas ce que c'est, et cela n'a sans doute pas d'importance. Après tout, je ne suis pas une psychanalyste !...

— Pendant que nous sommes en route, dit Gordon, peut-être feriez-vous bien de noter les diverses questions que vous désirez me poser. Ensuite, au cours du déjeuner, je vous répondrai de mon mieux.

Virginia acquiesça. Tandis qu'elle écrivait, Gordon l'examinait du coin de l'œil, ce qui confirma l'opinion qu'il avait d'elle. C'était une jeune fille charmante. Caractère pratique, éducation raffinée, aspect séduisant, silhouette élégante...

Gordon se souvint alors d'une date, celle dont le séparaient encore treize années, et il se remémora la promesse qu'il s'était faite au sujet de son avenir. Plus tôt il commencerait à prouver que le Scruteur s'était trompé, mieux cela vaudrait. Et le meilleur moyen d'y arriver, c'était d'exclure d'office de sa vie cette Virginia Haslam. Ainsi, elle ne pourrait pas apparaître dans un an, à la date fatidique du 27 mars 1964.

Il soupira. Cette idée lui était extrêmement pénible, de rejeter Virginia de sa vie. Peut-être en résulterait-il chez lui un affermissement du caractère, mais il n'éprouvait en cet instant aucun désir réel de déployer sa force morale !

\*

\* \*

— Je pense que les détails que je vous ai donnés vous suffiront,

Mademoiselle Haslam ? dit-il.

Ils étaient attablés dans un coin d'un confortable restaurant, et le déjeuner touchait à sa fin.

— J'aurai tant à faire maintenant que je ne pourrai consacrer aucun instant aux reporters.

— Quel dommage ! dit-elle avec un regard découragé.

J'espérais obtenir l'exclusivité d'une série d'articles sur vous, ce qui m'aurait valu une prime intéressante.

— Une prime ?

— Oui... « Les Contemporains célèbres », par Virginia Haslam. Je suis beaucoup mieux payée quand je puis faire paraître mon article dans cette rubrique. Vous pourrez sûrement trouver un peu de temps, Monsieur Fryer ? Je vous avoue que c'est très important pour moi. Et d'ailleurs j'ai beaucoup trop d'éléments pour une seule colonne sur vous. Mon rédacteur en chef espère fermement que j'obtiendrai de vous une exclusivité.

— J'ai certainement trop peu d'importance pour que l'on me consacre une série d'articles, dit Gordon, le front penché.

— Mon rédacteur pense le contraire, et moi aussi. Voyons ! Ne m'abandonnez pas, maintenant que vous avez commencé ! Soyez gentil...

— C'est que je... Il y a, voyez-vous, une raison, bredouilla Gordon, hésitant. D'un côté, j'ai beaucoup de travail. De l'autre, je... Je ne suis pas à mon aise dans la compagnie des femmes. Elles sont, pour des inventeurs, un élément de trouble, surtout quand elles sont attrayantes.

— Je suppose, dit Virginia avec un rire bref, que vous avez l'intention de me faire un compliment, bien qu'il soit plutôt tourné à l'envers ! Mais je ne crois pas que ma beauté étincelante puisse entamer votre génie, Monsieur Fryer ! Je ne suis qu'une femme qui travaille pour gagner sa vie et j'avoue sans honte que je suis avide de vous soutirer au maximum les renseignements que vous pourriez me donner. Est-ce assez franc ?

— Oui, mais...

— Monsieur Fryer, vous n'allez pas décevoir mon espoir d'obtenir la prime rédactionnelle, n'est-ce pas ?

Gordon, prenant son courage à deux mains, se leva.

— Je vous ai donné tous les renseignements que j'ai l'intention de communiquer à la presse, Mademoiselle Haslam. Je suis désolé pour votre prime, mais je vous prie de ne pas insister.

— Oh ! Très bien ! dit Virginia qui se leva et se prépara à partir. Gordon l'arrêta et dit :

— Je vous ramène à Nether Bolling, naturellement.

Elle riposta :

— Je suis tout à fait capable de trouver mon chemin jusqu'à la gare. Merci !

Sur ce, elle se dirigea rapidement vers la porte tournante par laquelle elle disparut. Gordon se rassit lentement et fronça les sourcils.

— De toute façon, murmura-t-il, j'ai prouvé que le Scruteur s'était trompé. Après cet affront, elle n'aura certainement plus la moindre envie de me rencontrer...

Il s'interrompt, conscient tout à coup d'un paradoxe insoluble. S'il avait démontré l'erreur du Scruteur, et il venait de le faire, il ne mourrait pas dans treize ans. Dans ce cas, pourquoi ne pouvait-il se montrer aimable vis-à-vis de Virginia et lui demander – après les délais requis – de l'épouser ?...

— Zut ! grommela-t-il en appelant du geste la servante pour régler l'addition.

Quand il revint à Nether Bolling, il était d'une humeur massacrante. Le docteur Royd, qui avait repris ses expériences sur les diatomées et se trouvait dans le laboratoire, remarqua immédiatement le changement de physionomie de Gordon.

— Ça ne va pas ? S'enquit-il.

— Dans un sens oui, dans un autre non. De toute façon, j'ai prouvé que le Scruteur avait tort.

— De quelle manière ?

Vous avez, je suppose, reconnu en cette jeune fille celle avec laquelle, dans un an d'ici, je dois me trouver dans un bureau ? Eh bien, voilà une scène qui ne se vérifiera pas ! Je l'ai presque insultée pour me débarrasser d'elle. Dorénavant, elle me fuira, je vous le garantis !

— Cela ne contredit en rien le Scruteur, marmonna Royd en hochant la tête. Vous verrez.

Gordon se détourna avec impatience.

— Je vais me changer, dit-il. Je vous verrai plus tard.

Il sortit du laboratoire en maudissant à mi-voix le genre humain tout entier et lui-même y compris. Mais lorsqu'il revint, il était plus calme et très content de laisser au temps le soin de montrer si son attitude avec cette jeune journaliste avait réellement changé le cours des événements.

Avec autant de sang-froid qu'il le pouvait, il se remit à la tâche qu'il allait entreprendre quand Virginia Haslam avait fait irruption dans sa vie. Il allait ajouter des innovations de son cru à l'œil artificiel de Blessington.

Royd, toujours occupé à ses essais sur les diatomées, ne dit mot et c'est Gordon qui rompit le silence en lui posant une question.

— Qu'avez-vous décidé de faire, en fin de compte, au sujet de vos diatomées, Docteur ?

— J'ai utilisé le premier liquide qui m'est venu à l'esprit et j'attends maintenant pour voir quelles réactions j'obtiendrai. De toute façon, ce travail peut demander des années et je ne m'en occupe que pour passer le temps. Nous aurons certainement beaucoup à faire sur d'autres plans si la montre Perpétuelle et la Spiritine se vendent comme nous l'espérons.

Gordon approuva et continua son travail. Comme d'habitude, absorbé par sa tâche, il perdit la notion des heures.

A la fin, Royd s'approcha de lui pour regarder, sur le carré de velours, l'œil de verre démonté. La bille avait été nettement sectionnée pour mettre à jour les minuscules rouages, rouages invisibles de l'extérieur grâce à une enveloppe de verre polarisant.

— Comment Blessington arrive-t-il exactement à faire tourner ces yeux dans l'orbite ? Cela me dépasse, confessa Gordon. Il se peut que cet œil ne soit pas complet... Mais cela n'a pas d'importance. J'ai l'intention d'en fabriquer un meilleur, de trouver moi-même le moyen de le rendre mobile et d'y ajouter autre chose.

— Quoi ? demanda Royd avec curiosité.

— Je veux créer un œil qui puisse voir, répondit Gordon, calme. C'est une chose que la science n'a pas encore pu réaliser. Nous avons de fausses dents, des faux cheveux, des membres artificiels, etc... Mais les yeux faux ont été hors d'atteinte, jusqu'à ce que l'idée m'en soit venue en regardant l'œil de verre oublié par Blessington.

— C'est donc ce que vous vouliez dire lorsque vous m'avez demandé si je ne voyais pas dans cet œil une grande possibilité ?

— Oui. Cet œil de verre est unique, en ce sens que la pupille artificielle se dilate et se rétracte comme une lentille de caméra selon qu'il y a de la lumière ou non. J'ai pensé que si on plaçait au centre de la pupille artificielle un léger fil sensible qui remplacerait le nerf optique normal, ce fil pourrait être rattaché par un chirurgien au centre cérébral approprié, et l'excitation nerveuse que nous appelons « vue » devrait se produire.

Royd sifflota d'admiration.

— je crois que vous avez raison ! Cette idée ne m'est jamais venue et je ne comprends vraiment pas pourquoi... Il vous faudra évidemment trouver un fil conducteur d'une intense sensibilité. Vous aurez aussi à rassembler toutes les images visuelles au point de contact du fil. Ce sera un champ microscopique délicat à mettre au point.

— Je sais, dit Gordon, pensif, j'ai déjà étudié ce problème... je pourrais remplacer la pupille par une lentille de forme conique. La pointe du cône serait tournée vers l'intérieur et c'est à cette pointe que serait attachée l'extrémité du conducteur. Il y aura là pas mal de travail, mais si je réussis, j'aurai supprimé l'un des maux les plus

affligeants qui accablent l'espèce humaine.

# CHAPITRE IV

Gordon consacra un mois de travail intensif à ses recherches sur « l'œil voyant ». Les jours étaient si chargés par les expériences pour lesquelles le Dr. Royd prêtait son aide et son immense savoir scientifique, que les deux hommes furent surpris de voir que le moment était venu de prendre connaissance des premiers comptes rendus ayant trait à la vente de la Spiritine.

Les deux hommes furent donc amenés, pour s'occuper de cette autre branche, à abandonner pour un certain temps leur tâche passionnante.

Ils apprirent alors que la Spiritine avait été vendue jusqu'à la dernière goutte, et que le bruit courait que les sociétés aéronautiques commençaient à s'y intéresser.

— Notre contrat vient à expiration, messieurs, leur dit l'administrateur-délégué des Garages Britanniques. Que faisons-nous maintenant ?

— Renouvelez-le pour douze mois, aux mêmes conditions, répondit Gordon. Mais, cette fois, vendez le carburant à tous vos garages. A présent que nous avons démarré, il nous faut une plus grande publicité ; et, à la fin de l'année, nous serons en mesure de faire un lancement de grande envergure.

— Et si les compagnies aéronautiques s'y intéressaient ?

— Elles auront à attendre douze mois. Vous avez l'exclusivité de la vente de la Spiritine pendant cette période.

L'administrateur parut embarrassé.

— Naturellement, ce projet rapportera un gros bénéfice aux Garages Britanniques, dit-il. Néanmoins, du point de vue de l'affaire, vous feriez bien mieux de former votre propre compagnie. Vous réaliseriez une fortune en un rien de temps.

— C'est possible, admit Gordon, mais ni le Dr Royd ni moi n'avons le temps actuellement de nous consacrer à la question. Nous sommes pris par une série d'expériences ayant une importance vitale. Dans douze mois, nous pourrions disposer de plus de temps...

Que la Spiritine pût être d'un intérêt secondaire pour ses inventeurs, l'administrateur, visiblement, était incapable de le comprendre. Mais il ne poursuivit pas la discussion, car il n'avait rien à y gagner.

Le nouveau contrat signé, Gordon et Royd retournèrent à Nether Bolling. Ils avaient hâte de se remettre à leurs travaux d'optique.

Mais ils furent de nouveau interrompus. Ce même après-midi, un coup de téléphone du Service de Distribution de chez Irwin, la grande usine d'horlogerie, leur parvint pour leur commander des milliers

d'autres montres, au moins une vingtaine de mille pour commencer.

— Très bien, vous les aurez, promet Royd. J'attends votre chèque pour les ventes effectuées.

Le docteur retourna au laboratoire où Gordon, qui travaillait activement, l'accueillit d'un bref regard.

— Quelque chose d'intéressant ? demanda-t-il.

— C'était la maison Irwin, Toutes les montres ont été vendues et ils en demandent vingt mille autres au plus tôt.

— Bien ! Nous essayerons de satisfaire à cette commande... Voyez, Doc, il me semble que si nous pouvions électroniser ce fil selon votre procédé spécial, nous obtiendrions l'effet que nous cherchons. Il transporterait beaucoup plus facilement les photons légers.

— Oui, je crois que oui, répondit Royd. Nous allons essayer... Qu'y a-t-il, Ellen ? Continua-t-il d'un air soucieux en s'adressant à la femme de chambre qui venait d'apparaître.

— Une lettre pour Monsieur Fryer, Docteur. Elle vient juste d'arriver.

Gordon prit la lettre. Il avait immédiatement compris de qui elle venait. Tapée à la machine, envoyée par express, timbrée d'un bureau de l'est de Londres... Il la fit claquer contre l'ongle de son pouce en réfléchissant.

— Jetez-la, conseilla Royd.

— Je voudrais en avoir la force, soupira Gordon qui déchira l'enveloppe.

Cette fois, le message était plus long.

*« Vous pensiez peut-être que je vous avais oublié ? Vous n'avez pas reçu de rappel depuis un mois, sauf erreur. Tout marche comme sur des roulettes pour votre montre et pour la Spiritine, mais quel avantage tirerez-vous de toutes ces affaires magnifiques ? Songez à la date du 19 octobre 1976. Vous serez surpris de voir comme le temps passe vite ! »*

Lorsque Royd eut à son tour parcouru la carte, il la rendit à Gordon qui la déchira avec fureur et la lança au loin.

— Que Dieu me protège, Doc ! Maugréa-t-il. Avant d'être fichu, je trouverai Blessington et je lui mettrai une balle dans le corps !

— Et vous vous ferez pendre, mon ami ! Ne soyez pas idiot !

— Comment pourrais-je être pendu, puisque j'ai encore treize ans devant moi ! De toute manière, je vais prendre des mesures pour mettre fin à cette histoire qui me rend malade !...

Il sortit à grands pas du laboratoire et passa quelques instants dans le hall à compulser l'annuaire. Finalement, il prit le téléphone, sans s'occuper de Royd qui, silencieux, debout à la porte du laboratoire, le regardait.

— Allô ? L'agence Detector ? Ici, Gordon Fryer... Oui, c'est bien cela... J'ai une affaire à vous confier... Obtenez-moi tous les détails

possibles sur un homme nommé Blessington, fabricant d'yeux de verre quelque part dans l'est de Londres, j'ignore s'il fabrique encore des yeux de verre actuellement ou s'il a un autre emploi, mais je désire avoir son adresse et tous les renseignements privés qui le concernent. Il se peut même qu'il ait changé de nom. Ah, oui ! J'oubliais... grand, le visage en lame de couteau. Il a été maître d'hôtel chez le Docteur Royd, aux « Mélèzes », à Nether Bolling, Berkshire. Oui... Merci !...

Gordon raccrocha et son regard rencontra celui de Royd.

— Ma résolution est prise, dit Gordon, le visage assombri. Si je peux faire mettre Blessington en prison pour avoir tenté de jeter le trouble dans mon esprit, je n'hésiterai pas.

\*

\* \*

Malgré l'expérience indubitable des limiers de l'Agence Detector, ceux-ci ne parvinrent pas à découvrir le lieu de résidence de Blessington. Le rusé bonhomme échappait à toutes les investigations.

L'été passa. Vers le mois de novembre, Gordon, qui avait reçu entre temps cinq autres messages anonymes semblables aux précédents, renonça à la poursuite. La seule solution paraissait être, en vérité, d'ignorer ces piqûres d'épingles ; mais Gordon sentait bien qu'il ne le pourrait jamais. Ces rappels entretenaient dans son esprit une sorte de fascination morbide à laquelle il ne pouvait pas résister.

Cependant, il était moins touché mentalement par ces messages grâce à ses travaux sur l'œil synthétique ; ses recherches, qui n'en étaient encore qu'aux stades préliminaires, l'absorbaient tout entier et le passionnaient de plus en plus.

Dans les autres branches, tout se déroulait parfaitement. Les quantités de Spiritine vendues augmentaient chaque jour. En réalité, on aurait pu se demander pourquoi la Spiritine n'avait pas fait place nette sur le marché, mais il est notoire que le public se méfie des produits nouveaux et attend toujours que les inventions aient fait leurs preuves. Royd mettait maintenant à contribution de nombreux laboratoires pour la production du carburant. D'un autre côté, la Montre perpétuelle était un bijou que femmes et hommes recherchaient avec un égal enthousiasme.

Vers le mois de janvier de l'année suivante, Gordon comprit que sa fortune le mettait pour toujours à l'abri du besoin. Toutefois, fidèle à sa parole, il insista pour que Royd eût la moitié des bénéfices, ce à quoi Royd répondit en l'obligeant à accepter cinquante pour cent des gains réalisés sur la Spiritine.

En février, l'avant-garde de la plus grosse affaire mondiale de pétroles arriva à Londres, puis à Nether Bolling.



— Il faut que je vous dise carrément mon point de vue, dit le représentant d'un ton net et formel. Il n'est pas possible que vous continuiez à vendre votre Spiritine !...

Royd sourit et, jetant un regard par-dessus ses lunettes, se tourna vers Gordon. Ce dernier répondit :

— Vous n'avez pas le droit de nous imposer votre volonté, Monsieur Crawford. La loi du libre échange, édictée par le Parlement il y a quatre ans, nous laisse une liberté absolue. Si le public préfère notre produit au carburant normal, c'est tant mieux pour nous et tant pis pour vous.

— Quand je dis qu'il n'est pas possible que vous continuiez, rétorqua Crawford, cela signifie que les compagnies pétrolières, que je représente, ne peuvent soutenir la compétition. D'un autre côté, elles ne peuvent se retirer du marché. Il faut donc que nous arrivions à un compromis...

— Nous ne pouvons rien envisager avant huit semaines, nous sommes liés par contrat aux Garages Britanniques.

— Ils le déchireront s'ils reçoivent un dédommagement.

— Qu'est-ce que vous proposez ? demanda Royd.

Crawford réfléchit.

— Nous pourrions vous offrir cinq cent mille livres pour votre formule, et nous prendrions en charge tous les contrats que vous pouvez avoir passés. Nous...

— Nous perdons notre temps ! Coupa Gordon, bref.

— Disons six cent mille alors, proposa Crawford.

— Vous reviendrez quand le contrat sera échu, suggéra Royd.

L'homme d'affaires s'écria :

— Dans huit semaines ? La Spiritine aura réalisé de nouvelles conquêtes sur le marché !

— Votre offre ne nous intéresse pas ! dit nettement Gordon.

— Très bien, messieurs, articula Crawford en pinçant les lèvres. Devant votre attitude, je ne puis rien faire d'autre actuellement... Pour le cas où vous changeriez d'avis, je vous laisse l'adresse de notre siège à Londres. Notre président sera toujours prêt à vous recevoir.

Il y eut des saluts et des sourires de commande, puis Royd et Gordon revinrent au laboratoire et se regardèrent.

— Quelle réponse ferons-nous, Doc ? demanda Gordon d'un air méditatif. La Spiritine vous appartient, bien que vous insistiez pour que je m'en attribue la découverte... Que désirez-vous faire ?

— Laissez-les monter jusqu'à un million, puis vendez. Ce n'est pas une question d'argent, je n'en désire pas. Mais honnêtement, cette formule vaut un million.

— Et vous laisseriez les compagnies pétrolières diriger toute l'affaire ?

— Pourquoi pas ? La distribution de Spiritine est une entreprise trop vaste pour que nous nous en chargions, alors que tant d'autres questions nous préoccupent. Pour l'instant, oublions cette affaire.

Gordon, dans son for intérieur, regretta qu'une entreprise aussi considérable et aussi lucrative, fut ainsi laissée à d'autres. Cependant, comme la Spiritine n'était pas sa propriété, il se fit un point d'honneur de respecter les désirs de son ami.

\*  
\* \*

Il travailla à son œil synthétique jusqu'à la fin de mars et il parvint finalement à perfectionner le dispositif électronique destiné à jouer le rôle de nerf optique. Mais Royd, dans la matinée du 27 mars, reçut un télégramme, ce qui l'amena à reprendre la question de la Spiritine.

— La question les tracasse, fit-il remarquer. Lisez donc ceci, Gordon.

Gordon regarda le télégramme et eut un sourire sardonique.

« *Offrons un million pour transfert immédiat formule à notre Société. Vous prions respectueusement prendre cette offre en considération. Bayhurst. Pétrole Mondial.* »

— Alors ? Questionna Gordon en levant les yeux.

— Nous leur donnons l'affaire, répondit Royd, bien décidé. Comme la formule est déposée à votre nom, puis-je vous demander d'aller régler la cession ? Vous pouvez interrompre les travaux d'optique que nous avons en train et...

— Il faudra que ce travail attende de toute façon ! Votre signature est aussi nécessaire que la mienne, nous sommes associés. En outre, je ne veux pas mener seul les pourparlers. La présence d'un homme aussi expérimenté que vous m'aidera. Je vais sortir la voiture et nous serons à Londres cet après-midi.

Ils s'arrêtèrent une demi-heure dans un restaurant pour déjeuner.

Gordon était à ce moment tout à fait résigné à céder la formule pour un million de livres. Mais lorsque l'ascenseur l'eut transporté en un clin d'œil avec Royd jusqu'au bureau du Président de la Société, il oublia complètement le but de sa visite. Ses yeux se fixèrent sur une femme qui, visiblement, était dans ce bureau la secrétaire chargée de la réception des visiteurs.

— Mademoiselle Haslam ! s'écria-t-il spontanément.

— Hein ? dit Royd, en regardant par-dessus ses lunettes. Grand Dieu ! C'est elle, pas de doute !

Virginia Haslam se leva de son bureau et s'avança. Elle ne

souriait pas. Son visage fermé n'exprimait qu'un froid sentiment du devoir.

— Cette rencontre, dit-elle, est une plus grande surprise pour vous que pour moi. C'est moi qui ai dicté par téléphone le télégramme que m'a passé M. Bayhurst. Je savais donc que vous viendriez. Il vous recevra tout de suite...

Elle se détourna, mais la voix de Gordon l'arrêta.

— Une minute, Mademoiselle. Permettez que je mette les choses au point ; que faites-vous ici, au Pétrole Mondial ?

— Je suis secrétaire de Monsieur Bayhurst. Grâce à votre gentillesse, Monsieur Fryer, j'ai perdu mon poste au journal où je travaillais.

— Comment ? Mais qu'ai-je fait ?

— Vous avez gâché ma situation, un point c'est tout. Je n'ai pu fournir qu'une demi-colonne alors que mon rédacteur en chef attendait une demi-page ! Le patron m'a dit que je n'étais pas douée pour ce métier et j'ai dû m'en aller. Mes connaissances en sténo et en dactylo m'ont permis d'entrer ici. Heureusement !...

Gordon appuya sur ses paupières fermées le pouce et l'index de sa main droite, comme s'il voulait essayer de sonder l'incroyable suite d'événements qui avait ramené la jeune fille sur sa route.

— Oh ! A quoi bon ! Soupira-t-il.

Elle lui jeta un regard sans expression et dit :

— Je vais vous annoncer à Monsieur Bayhurst.

Elle frappa à une porte de communication. Une voix bourrue lui cria d'entrer et elle disparut sans bruit, puis revint rapidement et ouvrit la porte toute grande.

Gordon, en passant devant elle, perçut dans un éclair son regard dur, puis il se trouva avec Royd en face du Président de la puissante société pétrolière.

C'était un homme au visage allongé et aux cheveux gris, que Gordon eut la certitude d'avoir déjà vu quelque part.

— Je vous sais gré d'être venus, messieurs, dit-il en leur serrant la main avec vigueur. Cigare ? Un verre ? ...

— Ni l'un ni l'autre merci, répondit Gordon. Nous disposons de très peu de temps et nous aimerions traiter tout de suite l'affaire.

— C'est très simple. Comme je vous l'ai annoncé par télégramme, nous sommes disposés à vous remettre un chèque d'un million de livres pour la formule de la Spiritine. Nous devons admettre que vous nous avez battus.

Gordon jeta un regard à Royd et le savant sourit.

— Nous sommes décidés à accepter cette offre, Monsieur Bayhurst, autrement nous ne serions pas ici. En temps normal, nous aurions discuté sur la somme, mais nous sommes pris par des

expériences urgentes dans d'autres branches et nous préférons nous décharger de la Spiritine.

— Bien ! Dans ce cas, nous pouvons régler tout de suite l'affaire.

Bayhurst appuya sur un bouton de son bureau et attendit l'arrivée de Virginia Haslam.

— Mademoiselle Haslam, voulez-vous m'apporter le contrat que je vous ai dicté ce matin pour Monsieur Fryer ?

— Oui, Monsieur, dit la jeune fille qui disparut dans une pièce voisine.

Elle revint un instant après tenant dans la main une longue feuille de papier ministre. Lorsqu'elle arriva devant le bureau, son visage avait une expression bizarre.

— Il vaut mieux que vous restiez un moment, lui dit Bayhurst. J'aurai besoin de vous comme témoin.

Elle acquiesça et se tint un peu en arrière de Gordon. Il lui jeta un coup d'œil, se détourna, puis se surprit à regarder sans y prendre garde le calendrier... 27 mars !... Cette date ramena immédiatement dans son esprit le souvenir d'une photo sur laquelle Virginia figurait effectivement.

Gordon comprit pourquoi il reconnaissait Bayhurst, alors qu'il ne l'avait jamais rencontré. Naturellement ! La photo du 27 mars !

— Désirez-vous signer tous les deux ? Ou bien cette affaire est-elle entièrement entre vos mains, Monsieur Fryer ? demanda Bayhurst, courtois.

— Eh bien, je... Commença Gordon, qui fut soudain interrompu par un éclat de Virginia.

— Il faut que je parle ! s'écria la jeune fille, tandis que Bayhurst la regardait, ébahi. Je ne peux pas vous laisser faire cela, Monsieur Fryer. Nos relations personnelles sont loin d'être cordiales, mais j'ai en moi un sens trop profond de la justice pour vous permettre d'abandonner d'une manière aussi stupide une fortune colossale. Il ne faut pas signer ce contrat. C'est inimaginable !

— Mademoiselle Haslam, je vous prie de vous taire ! Explora Bayhurst, pâle et furieux.

— Je vous demande pardon, monsieur le Président, dit-elle en se retournant vers celui-ci. En ma qualité de secrétaire, il se trouve que je suis au courant de vos projets ; ce million que vous offrez pour la Spiritine est une véritable escroquerie ! La formule de M. Fryer vaut mille fois plus que cela sur le plan commercial !... Voilà ! C'est dit et je ferai tout aussi bien de m'en aller d'ici, Monsieur Fryer, mais c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas supporter de voir que vous alliez être dupe de cette combine malhonnête.

Elle passa sa main sur le bras de Gordon d'un air suppliant. Bayhurst, muet de rage, fixa sur elle un regard flamboyant.

— Ça y est ! Chuchota Gordon, médusé. Le geste, le bureau, et vous, docteur, là, hors du champ de mon regard. Exactement la photo !... C'est arrivé ! Le Scruteur triomphe encore.

— Naturellement, dit Royd en haussant les épaules.

— Qu'est-ce que cela signifie ? hurla Bayhurst, déconcerté. Messieurs, de quoi parlez-vous ? Voulez-vous, je vous prie, signer et...

— Non ! dit Gordon, catégorique. J'ai toujours eu des doutes quant à la sagesse de cette décision, mais maintenant je suis sûr qu'elle est déraisonnable. Il me fallait le choc que vient de me faire subir l'intervention de Mademoiselle Haslam. Je le regrette, docteur, ajouta-t-il, en voyant que Royd le regardait par-dessus ses lunettes.

— Il n'y a rien à regretter, dit Royd, placide. Toutefois, Gordon, votre résolution va entraîner une quantité formidable de travail pour l'organisation de cette affaire.

— Peu m'importe ! Réfléchissons et soyons logiques, Monsieur Bayhurst s'apprêtait à gagner beaucoup plus qu'un million, puisqu'il consentait à nous verser cette somme.

— D'innombrables millions ! Insista Virginia, angoissée. Je le sais car j'ai vu les projets d'exploitation.

— Vous êtes exactement la secrétaire qu'il nous faut, s'écria Gordon en lui saisissant le bras. Si toutefois vous pouvez supporter de me parler !

Elle détourna un moment son regard et Bayhurst frappa son bureau du poing.

— Messieurs, où en sommes-nous, rugit-il. Vous n'allez tout de même pas tenir compte de ce que dit ma secrétaire ? Elle n'est pas capable de...

— Je regrette de vous avoir dérangé, Monsieur Bayhurst, interrompit Gordon.

Sur ces mots, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et fit sortir la jeune fille devant lui. Royd et lui attendirent qu'elle eût rassemblé ses objets personnels. Puis elle mit son manteau et ils se rendirent à trois au restaurant le plus proche.

— Tout bien considéré, c'est proprement extraordinaire ! fit remarquer Royd lorsque le thé leur eut été servi.

— Excusez-moi d'avoir dérangé vos projets, dit Virginia.

— Mademoiselle Haslam, répondit Gordon, considérez-vous dès maintenant secrétaire principale de la Société Spiritine que nous allons former. Et pardonnez-moi la façon dont je me suis comporté lors de notre première rencontre. Je commence à me rendre compte qu'on ne peut pas vaincre le Destin...

— Le destin ? répéta Virginia, étonnée.

— Je vous expliquerai un jour plus clairement tout ceci. Pour l'instant, nous serions heureux de savoir quels étaient les projets du

Pétrole Mondial en ce qui concerne la Spiritine.

— Cet exposé nous prendrait un temps considérable. Je propose donc ceci : je vais rentrer chez moi et noter en détail, pour vous le soumettre ensuite, tout ce dont je peux me souvenir. Cela nous aidera énormément.

— Bien ! dit Gordon en se frottant les mains. Nous vous attendons donc demain aux « Mélèzes » et nous prendrons alors les premières dispositions pour lancer à fond la Spiritine. Nous utiliserons comme point de départ la Société des Garages Britanniques.

— J'espère, intervint Royd, que vous n'avez pas oublié nos travaux sur l'œil synthétique, Gordon ? C'est pour ne pas être gênés dans nos expériences que nous nous disposions à abandonner la Spiritine.

— Je le sais... J'ai l'impression que Mademoiselle Haslam nous enlèvera des épaules un grand fardeau.

Virginia le regarda en face.

— Monsieur Fryer, dit-elle, n'allez pas vous imaginer que j'ai de grandes capacités de réalisation, ou quoi que ce soit de ce genre. Je ne pourrai certainement pas organiser seule une Société de la Spiritine.

Gordon répondit en lui tapotant la main :

— Ne vous inquiétez pas. Une puissante affaire va se monter et j'ai des raisons particulières de croire qu'elle n'échouera pas.

La jeune fille eut un sourire un peu contraint et murmura :

— Votre optimiste me rassure... Mais je suis tout de même assez inquiète...

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, j'ai des certitudes que vous ignorez. Je vous expliquerai ces choses un jour... Finissons maintenant notre thé. Nous vous déposerons ensuite chez vous en allant à Nether Bolling.

— Dans ce cas, il faudra que vous me gardiez avec vous pendant tout le voyage. J'habite toujours à Nether Bolling d'où, chaque jour, je venais ici... Il faut aussi que je perçoive ce que Bayhurst me doit encore sur mon salaire.

\*

\* \*

Ce soir-là, quand Gordon eut déposé Virginia chez elle, à Nether Bolling, après lui avoir fait promettre de venir le lendemain matin aux « Mélèzes », munie de tous les renseignements dont elle pourrait se souvenir, il était devenu un autre homme. Il n'avait certainement pas l'esprit à son œil synthétique et Royd ne tarda pas à s'en apercevoir.

— Gordon, dit-il, sérieux, c'est à un chef-d'œuvre que vous travaillez, et je ne me pardonnerais jamais si je vous permettais de

perdre le fil de vos idées à cause d'une jeune fille, aussi jolie et charmante qu'elle puisse être.

— Je ne me laisserai pas distraire, Doc, dit Gordon qui alluma une cigarette d'un air absent, le regard dans le vide. Je réussirai cet œil. Autrement, je ne me trouverais pas debout devant l'A.O.B. en 1970.

— Et comment pouvez-vous savoir que ce sera pour recevoir des félicitations ? Ce pourrait être pour des critiques ?

— Peut-être, mais je n'en ai pas l'impression.

— Je croyais, poursuivit Royd, que vous aviez résolu d'amener les événements à contredire le Scruteur. Je vois maintenant que vous acceptez sans réserve ses découvertes.

— Que puis-je d'autre après ce qui s'est passé aujourd'hui ?

Néanmoins, je n'accepte pas le caractère inéluctable de la prédiction qui fixe ma mort en 1976.

— En attendant, murmura Royd, si nous nous occupons de l'œil ?

Gordon acquiesça avec un sourire un peu contrit. Jusqu'à la fin de la soirée, Royd et lui s'absorbèrent dans leur tâche et, le lendemain matin de bonne heure, ils reprirent le travail.

Lorsque Virginia Haslam arriva, ils déposèrent leurs outils et passèrent la plus grande partie de la matinée dans la bibliothèque à étudier les informations que la jeune fille avait récoltées alors qu'elle était employée au Pétrole Mondial.

— Vous voyez, des prodigieuses ramifications avaient été projetées pour distribuer la Spiritine, dit-elle. Dans tous les pays du monde ! A la vérité, la plupart de ceux-ci sont tributaires de dépôts qui appartiennent au Pétrole Mondial, mais l'idée y est. Rien ne nous empêche d'obtenir la collaboration commerciale des postes de distribution qui n'ont pas de contrat avec le Pétrole Mondial.

— Nous le pourrons et nous le ferons, décida Gordon. Les Garages Britanniques donneront à la vente de la Spiritine l'élan initial et, de là, nous jetterons nos propres ramifications.

Ainsi, modeste à ses débuts, la Société de la Spiritine prit racine.

Virginia, plus douée qu'elle ne le croyait pour les affaires, se chargea de la plus grande partie de la mise en train et du plan général d'organisation. Royd et Gordon, occupés de leur côté, se contentèrent de superviser la marche de l'entreprise. La Spiritine, c'était inévitable, prit peu à peu la place du carburant ordinaire. Les Sociétés Aéronautiques furent les premières à se rallier à la nouvelle essence. Vers le mois de janvier de l'année suivante, grâce surtout aux efforts considérables de Virginia Haslam, la Spiritine avait définitivement conquis sa place. Un flot de richesse et de puissance obligeait Gordon à abandonner la vie retirée qu'il avait menée jusque là en compagnie

de Royd. Il dut s'intéresser d'une manière active aux affaires de la Société, tout en consacrant le plus de temps possible à l'œil synthétique qui était loin d'être terminé.

Et, durant cette période de fiévreuse activité, les messages de Blessington continuèrent à arriver aux « Mélèzes ».

\*  
\* \*

En juin 1965, alors que Gordon venait de trouver une résidence qui répondait au niveau de sa fortune et de sa position, une décision s'imposa à lui. Il s'agissait de Virginia qui, comme d'habitude, l'avait accompagné dans ses recherches. Cette résolution intervint lorsque Gordon, la voiture arrêtée, se trouva un instant avec la jeune fille devant le paysage baigné de soleil qui se déroulait devant eux.

— Gordon, murmura la jeune fille d'une voix hésitante, je me suis aperçue que vous vous efforciez constamment d'éviter quelque chose. Ne puis-je vous aider ?

— Non, Virgie, répondit Gordon en examinant le visage ardent et la chevelure blonde repoussée par le vent. Pas une âme au monde ne peut m'aider. Voyez-vous, je... je sais à quelle date je vais mourir.

— Mourir ! s'écria la jeune fille dont le visage changea d'expression. Vous voulez dire que les médecins...

— Il ne s'agit pas des médecins. Je n'en ai jamais consulté un seul de ma vie. Non, c'est une question scientifique. Je me suis trouvé un jour en présence d'une machine qui m'a révélé le moment exact de ma mort : le 19 octobre 1976.

Virginia, bouleversée, garda les yeux fixés devant elle sur l'étendue des champs, puis, sans regarder Gordon, prononça à mi-voix :

— Pourquoi vous effrayer ? Vous ne pouvez pas avoir de certitude à ce sujet, c'est tout à fait impossible. Quelle espèce de machine était-ce ? Je n'ai jamais entendu parler d'un appareil aussi monstrueux...

— C'était une invention de notre ami commun, le docteur Royd, répondit Gordon qui exposa alors les faits en détail.

— Je comprends, dit enfin la jeune fille. Et qu'avez-vous vu d'autre, outre mon apparition, votre mort, l'A.O.B., etc...

Gordon eut un léger mouvement.

— J'ai vu un événement qui semblait bien être notre mariage.

— Voilà un point dont la réalisation dépend de nous. Vous pouvez refuser de me demander, et de mon côté, je puis répondre non si vous m'offrez votre main. Ainsi, l'envoûtement sera rompu.

— Il y a des éléments plus forts que notre volonté, Virgie, et



l'amour humain en est un. Quoi que puissent dire les machines, la fatalité et tout le reste, je désire vous épouser. Si vous voulez briser le fil du destin, à vous de refuser.

— Et quelle femme serais-je, si j'acceptais que cette fatalité intervienne pour m'empêcher d'obtenir le seul bien que je désire depuis que nous nous sommes rencontrés ? Je vous épouserai, Gordon, et j'en serai heureuse... Je vous jure que vous m'aurez à vos côtés pour lutter contre cette terreur qui s'est introduite dans votre vie.

Gordon sourit et l'embrassa doucement. Il remit la voiture en route et, une heure plus tard, ils s'arrêtèrent à Reading pour déjeuner. Puis, vers deux heures et demie, ils arrivèrent à la maison que Gordon avait récemment achetée. Que ce fût la maison qui lui était destinée, Gordon ne le vit que trop bien. Il y avait, pour le lui prouver, la photographie de l'avenir.

Royd, pour sa part, reçut avec son calme d'homme mûr la nouvelle des fiançailles de Gordon. Mais ses félicitations n'en furent pas moins chaleureuses et sincères.

Cependant, l'humeur de Gordon se ressentit, alors qu'il passait sa lune de miel à Cannes avec Virginia, de la réception d'une lettre timbrée de l'est de Londres, et qui contenait l'habituelle carte carrée. Virginia la lut elle aussi et là, sous le soleil éclatant, dans la plénitude d'une félicité qui était la plus grande de leur vie, les mots parurent avoir une étrange résonance venue d'un autre monde.

*« Où que vous alliez, vous ne pourrez m'échapper ni éviter votre destin. Je suis au courant de tous vos mouvements, bien que pour suivre votre trace il m'en coûte assez cher. Qu'espérez-vous gagner par ce mariage, alors que vous n'avez plus que douze années à vivre ? Une année sur les treize s'est déjà écoulée. Combien plus rapides passeront les autres ! »*

— Quel genre d'homme est ce Blessington ? demanda Virginia, perplexe, après avoir lu la carte. Vous m'en avez parlé jusqu'ici par de brèves allusions mais, dans l'ensemble, comment est-il ?

— Froid, dur, cynique... Tout est arrivé parce que j'ai dérangé le nid confortable qu'il s'était fait dans la maison du docteur Royd.

— Il m'est difficile de croire qu'un être, aussi vindicatif soit-il, puisse garder rancune si longtemps.

— Blessington n'a pas oublié, répondit Gordon avec conviction. Il ne lui en coûte qu'un timbre-poste de temps en temps, plus les gages de celui qu'il a chargé de surveiller mes déplacements. Et il pense, je crois, être ainsi vengé. Il sait quelle blessure m'infligent ces missives.

— Rien ne l'assure, pourtant, que vous les lisiez ?

— En effet, mais il sait bien que la seule vue de l'enveloppe suffit. A deux reprises, j'ai essayé de le faire rechercher pour en finir avec cette histoire, mais on ne découvre aucune trace de lui.

— Personne, pourtant, n'est réellement introuvable. Qui avez-vous chargé de le retrouver ?

— L'agence Detector. La dernière fois, il y a environ un an, cela m'a coûté un tas d'argent et je ne suis arrivé à aucun résultat.

— Rien ne vous empêche de faire appel à Scotland Yard. Il faut arrêter cette persécution.

Gordon réfléchit un instant, puis, résolu, fit de la tête un geste d'acquiescement,

— je vais m'en occuper sur l'heure, dit-il.

Il quitta la terrasse de l'hôtel pour se rendre au téléphone le plus proche, et son absence dura près d'un quart d'heure. Quand il revint, il dit en souriant à Virginia :

— Lumière de ma vie, vous avez frappé dans le mille ! En apprenant que Gordon Fryer, grand inventeur de la Spiritine et co-inventeur de la Montre Perpétuelle, était la victime d'une ignoble manœuvre de chantage, la police est entrée en ébullition ! Un inspecteur-chef de Scotland Yard, nommé Bland, va s'occuper de cette question avec ses hommes... Maintenant, oublions cette affaire sordide et allons nous baigner.

Ils revinrent à Londres un mois plus tard et s'installèrent dans leur maison du Haut Newton. Le lendemain, ils rendirent visite à Royd et apprirent que les derniers relevés de vente de la Spiritine et de la Montre Perpétuelle étaient arrivés. C'était un double triomphe commercial.

— En fait, docteur, nous sommes riches ? dit Gordon, le visage épanoui.

— Ça m'en a tout l'air, mon ami... J'espère que vous avez eu tous les deux une heureuse lune de miel ?

Gordon et Virginia se regardèrent en souriant mais, presque immédiatement, Royd revint aux affaires.

— Je suis content de votre retour, Gordon, non seulement à cause des réunions auxquelles il faudra assister en ce qui concerne la montre et la Spiritine, mais aussi parce que j'ai trouvé les derniers chaînons qui nous manquaient pour la mise au point de l'œil synthétique. Je voudrais avoir votre avis là-dessus...

— Vous voulez dire que vous avez terminé le travail ?

— Je le pense. Jetez-y un coup d'œil...

Gordon s'avança jusqu'à l'établi où, sur un carré de velours, se trouvait l'œil. Celui-ci imitait dans tous ses détails l'œil normal, mais l'intérieur était un surprenant composé de fils, de fluides et de lentilles minuscules. L'ensemble se terminait par un long conducteur électronique, fin comme un cheveu.

— L'œil artificiel tournera sur ces supports qui remplacent les muscles, expliqua Royd en désignant le système à pivot. Je crois que

Blessington devait utiliser quelque chose d'analogue pour son œil de verre, mais celui que vous avez trouvé n'était pas encore à ce stade. Du point de vue anatomique, j'ai imité tout ce qui était nécessaire ; le reste dépend de Sir Hartley...

— De qui ? demanda Gordon en levant les yeux.

— De Sir Hartley Farrow, le meilleur des chirurgiens oculistes de Londres. Je lui ai demandé de venir aujourd'hui, dans la journée, pour avoir son avis sur cette invention et savoir s'il y a moyen, du point de vue chirurgical, de procéder à une soudure du faux nerf optique.

— L'idée me paraît absolument merveilleuse, dit Virginia. Sans parler du bienfait que représente cette invention pour le genre humain, vous entrerez dans l'histoire, docteur, si elle réussit.

— Vous voulez dire Gordon, rectifia doucement Royd. C'est lui le premier qui en a eu l'idée, alors que cet œil de verre n'éveillait rien dans mon imagination. Mon rôle s'est borné à parfaire ce que Gordon avait conçu.

A ce moment, la femme de chambre apparut.

— Monsieur Fryer, il y a un inspecteur, Monsieur Bland, qui désire vous voir, il n'a pas pu vous trouver chez vous.

— Bland ? s'écria Gordon, rayonnant. Faites-le entrer ici, Ellen.

La femme de chambre sortie, Royd jeta à Gordon un regard de curiosité.

— La police, Gordon ?

— Oui, il s'agit de Blessington. J'ai fait appel à Scotland Yard.

Un instant plus tard, l'inspecteur-chef Bland entra. Grand, épaules larges, vêtements de couleur sombre, il montra d'un geste bref sa carte d'inspecteur puis serra les mains de ses hôtes en disant à Gordon :

— Il n'y avait personne chez vous, Monsieur Fryer, mais d'après votre dernière lettre je savais que vous étiez rentré. Aussi me suis-je permis de sonner ici, et la femme de chambre m'a appris que vous étiez arrivé en effet. Voulez-vous que nous ayons une conversation en tête-à-tête ou...

— Non non, nous pouvons parler ici ! Asseyez-vous, inspecteur. Avez-vous pu retrouver ce maudit Blessington ?

— Nous y sommes parvenus, monsieur. Et cela nous a demandé pas mal de démarches, d'ailleurs. Blessington travaille sous le titre de « Fabricant des yeux de verre Zénith ». Il possède une usine de moyenne importance et un bureau dans le quartier des docks de Londres. Il a pris le nom de Barton, mais aucun doute n'est possible, c'est bien lui. Nous n'avons jusqu'ici porté contre lui aucune accusation car en réalité c'est à vous de le faire. Quelles sont les charges précises que vous comptez porter contre lui ?

— Du point de vue juridique, je ne sais pas ce qu'il y a lieu de

faire. Vous êtes au courant des circonstances, n'est-ce pas ? Et je vous répète que je n'ai aucune preuve directe. Ces messages ne peuvent émaner que de Blessington, mais il s'agit de le prouver !...

— Nous possédons cette preuve, monsieur. Nous avons situé le bureau de poste d'où étaient expédiées ces cartes et nous avons trouvé qui les déposait. La description concorde. Nous allons donc, si vous le voulez bien, établir un acte d'accusation et convoquer Blessington. Je vous conseille de confier toute l'affaire à votre avocat.

— C'est ce que je ferai, promet Gordon. Et merci d'avoir retrouvé mon bourreau.

Bland se leva, serra les mains tendues et se retira. Gordon eut un soupir de soulagement lorsque la porte se fut refermée.

— Si Blessington n'est pas aplati après cela, il ne le sera jamais ! dit-il.

— Avez-vous toujours l'intention de lui mettre une balle dans le corps ? demanda Royd, ironique.

— Je ne sais pas trop, dit Gordon, pensif et souriant. Notez que le désir de tuer ce bandit est encore en moi, mais je crois que je ferais mieux de réfléchir...

# CHAPITRE V

Ce même jour, un peu plus tard, Sir Hartley Farrow, le chirurgien oculiste, vint en visite comme il l'avait promis. Il fit un vif éloge de l'œil synthétique, mais refusa d'essayer l'objet sans la permission de l'A.O.B.

Ce refus impliquait pour Gordon un supplément de travail, car il lui fallut, au cours d'une entrevue personnelle, convaincre le Président de l'Association de la nécessité de cette expérience. A son tour, le Président de déclara qu'il devait s'assurer l'approbation des membres de l'A.O.B., ce qui, pensait-il, lui demanderait au minimum vingt-quatre heures.

Le lendemain, Gordon, Virginia et Royd furent pris par divers rendez-vous à Londres ; lorsqu'ils revinrent chez Royd, à Nether Bolling, ils y trouvèrent un message téléphonique laissé par l'inspecteur en chef Bland. Celui-ci exposait brièvement qu'un mandat d'arrêt avait été lancé contre Blessington et que les événements ne tarderaient pas à se précipiter.

Gordon eut donc à se rendre à Londres le lendemain pour voir son avocat.

Lorsqu'il rentra chez lui, Virginia lui apprit, rayonnante, que le Président de l'A.O.B. avait téléphoné en son absence pour annoncer qu'il était arrivé à convaincre ses collègues de l'intérêt que présentait une opération expérimentale en vue d'essayer l'œil synthétique. Gordon se trouva devant deux situations qui allaient exercer une grande influence sur la suite de sa vie...

L'affaire Blessington se termina par une condamnation à douze ans de prison. Il apparut en effet, au cours du procès, que Blessington s'était livré au vol systématique d'instruments scientifiques alors qu'il se trouvait au service de Royd. Celui-ci, toujours absorbé par ses recherches, ne s'était aperçu de ce vol qu'en vérifiant l'équipement du laboratoire. L'accusation démontra aussi que les messages adressés à Gordon dénotaient une cruauté extrême, maladive à vrai dire et voisine d'une volonté de meurtre.

Le second événement sensationnel fut une communication de Sir Hartley Farrow. Il annonçait qu'il avait un malade sur lequel il désirait, avec l'accord de ce dernier, tenter l'opération expérimentale. Mais il faudrait en attendre les résultats quelques jours.

— Ce que je vais dire, fit remarquer Gordon revenant en voiture à Nether Bolling après la fin de l'affaire Blessington, paraîtra, je le sais, étrange mais je suis frappé par le fait que Blessington sera libre et vivant dans douze ans, peut-être même avant s'il obtient une remise d'une partie de sa peine, tandis que moi, je mourrai. La vie est

arrangée d'une manière bizarre, pas de doute !...

— Rien n'est encore fait ! s'écria vivement Virginia. Pour l'amour de Dieu, Gordon, cessez de penser à cela.

— Pardon, ma chérie, mais je ne peux pas m'empêcher d'y penser... Quand Blessington sortira de prison, je me demande ce qu'il fera...

— Son usine, je suppose, va disparaître ? demanda Virginia.

— Que m'importe ! s'écria Gordon.

Et ce cri du cœur, en ce qui concernait Blessington, mettait un point final à la question. A partir de cet instant, toute l'attention de Gordon fut consacrée à l'œil synthétique.

\*

\* \*

Enfin, au début d'une matinée de septembre, on eut des nouvelles. Sir Hartley lui-même téléphona.

— Ça y est, Fryer ! s'écria-t-il, enthousiaste. Excusez-moi d'avoir mis votre patience à l'épreuve si longtemps, mais il me fallait attendre que la nature eût rétabli l'équilibre chez mon patient. Il s'agissait d'un jeune ouvrier dont l'œil droit avait été détruit par une explosion dans une usine de produits chimiques. J'ai donc remplacé l'organe manquant par votre œil synthétique et le malade m'assure qu'il y voit parfaitement, mieux même qu'avec son œil naturel avant l'accident. Dans un sens, c'est logique : puisque l'œil synthétique n'est pas sujet aux altérations que subit un organe de chair et de sang...

— Merveilleux ! s'écria Gordon, pâle d'émotion. Je ne sais comment vous remercier...

— C'est à moi de vous féliciter, mon cher ! Et maintenant, je vais faire un exposé du cas devant l'A.O.B. en amenant avec moi, comme preuve vivante, mon malade. Votre découverte a inauguré pour l'humanité une ère nouvelle, Fryer, c'est certain ! J'émettrai le vœu que des instituts soient immédiatement ouverts pour que des chirurgiens puissent être entraînés sous ma direction et parviennent à suivre ma méthode de liaison. Pour ce qui est de vous, la voie est toute tracée : on a besoin de dizaines de milliers d'yeux synthétiques !... Nous pourrons tout vaincre, de la perte totale de la vue à l'astigmatisme banal. Peut-être feriez-vous mieux de venir à Londres pour tout expliquer devant le Conseil de l'A.O.B.

— Vous le ferez sûrement mieux que moi ! répondit Gordon. Il me faudra d'ailleurs tout mon temps pour préparer ces yeux. Je vais en construire un second modèle, puis choisir des laboratoires spécialisés pour la fabrication en série...

— Du côté financier, vous allez réaliser une autre fortune, fit

remarquer Sir Hartley.

— Je ne veux pas gagner un centime avec cette affaire-là ! répliqua Gordon. C'est un don gratuit que je fais à l'humanité, du moins en ce qui me concerne... Je ne sais pas comment réagira le gouvernement et cela ne me regarde pas... Voyez-vous, j'ai l'impression que cette grande idée m'a été accordée pour le bénéfice de tous, et je ne veux en tirer aucun profit personnel.

— Le monde vous en saura éternellement gré, dit le chirurgien, calme. Je vais insister pour que l'A.O.B. nomme cet œil, l'« Œil Fryer ». Maintenant, je vais me mettre au travail. Gardez le contact avec moi et tenez-moi au courant de vos démarches.

Gordon déposa l'écouteur et se retourna. Virginia lui souriait. Il la prit par les épaules.

— Avez-vous entendu, Virgie ?

— Oui, tout. Et je devine l'émotion que vous ressentez.

— je pourrais sans doute faire d'autres découvertes si j'en avais le temps, dit-il en fronçant les sourcils. C'est là qu'est l'injustice criante du destin, Virgie ! Me voilà doué d'une aptitude exceptionnelle pour l'invention scientifique, et il faut que, par une malédiction, je ne dispose que de quelques années pour l'utiliser ! Que ne pourrais-je réaliser, si j'avais devant moi autant d'années qu'en a le docteur Royd, par exemple ! Il sait que la durée de son existence sera de quatre-vingt-treize ans !

Gordon, s'apercevant que sa femme le fixait de ses yeux bruns, s'arrêta. Le regard n'était pas précisément accusateur, mais...

— Gordon, dit-elle à mi-voix, nous avons décidé d'oublier cette fatalité ou de lutter contre elle, mais de ne l'admettre en aucun cas !... Vous feriez bien de faire part au docteur Royd de ce qui s'est passé, ne croyez-vous pas ?

— Nous allons tout de suite nous rendre chez lui. C'est une nouvelle trop importante pour qu'on la dise par téléphone. Préparez-vous vite !...

Virginia acquiesça et quitta rapidement la pièce. Gordon la rejoignit devant la voiture où le chauffeur attendait et, une demi-heure plus tard, ils se trouvaient dans le laboratoire de Royd.

Comme à son habitude, celui-ci traînait de-ci de-là, vêtu de sa blouse sale ; mais, cette fois, ses yeux laissaient voir une étrange joie.

— Voilà donc où nous en sommes, acheva Gordon, lorsqu'il eut rapporté sa conversation avec Sir Hartley. Je suis au sommet du monde en ce moment, Doc. Cependant, il y a un point qui me vient à l'esprit maintenant. J'ai peut-être été un peu trop pressé en disant que je donnais l'œil à l'humanité avec ma bénédiction. Je n'ai pas tenu compte de l'engagement que nous avons pris de partager les bénéfices de nos découvertes.

— Et rien ne nous empêche de le faire, dit Royd, souriant. Cinquante pour cent de rien égal rien. N'y pensez plus, mon cher ami ! Je préfère certainement avoir la gratitude de l'humanité souffrante que tout l'argent du monde. Vous avez bien agi, et je vous félicite.

— Nous avons beaucoup à faire, Doc, dit Gordon qui commençait à s'agiter. Fabriquer un œil modèle, nous mettre en rapport avec des laboratoires, préparer le dispositif de livraison...

— Bien sûr, bien sûr, et nous ne nous en tirerons qu'avec l'aide de Virginia. Je ne sais pas ce que nous ferions sans elle !... Elle pourra s'occuper des laboratoires et de la distribution, pendant que nous fabriquerons le second spécimen. Mais puisque vous êtes là, j'ai quelque chose à vous dire qui est tout simplement merveilleux...

— La seule chose que je considérerais comme merveilleuse, fit remarquer Gordon, ce serait d'apprendre que votre Scruteur s'est trompé lorsqu'il a lu dans mon cerveau les dernières étapes de ma vie.

— Non, Gordon, il ne s'est pas trompé, mais je crois avoir fait une découverte qui vous permettrait, ainsi qu'à beaucoup d'autres, de vivre jusqu'à deux cents ans.

Gordon et Virginia se dévisagèrent, ahuris.

— Les diatomées ! expliqua Royd en désignant du geste un énorme bol transparent. J'avais l'intention, vous vous en souvenez, d'étudier leurs réactions cellulaires au contact du liquide spécial dans lequel elles vivaient... Eh bien, j'ai découvert un liquide qui multiplie au moins par six la résistance énergétique des diatomées !...

Virginia questionna :

— Comment faut-il interpréter votre découverte, docteur ? Qu'est-ce que cela signifie ? Vous croyez que les êtres humains pourront réagir de la même manière ?

— Ils le pourront d'une manière extrêmement simple : en buvant le liquide ! Celui-ci passera dans le courant sanguin qui, automatiquement, l'apportera à l'organisme tout entier. Résultat, les cellules vieilliront moins vite et un état d'extrême résistance se produira dans le corps humain.

— Plus simplement, c'est un élixir de longue vie ? Insista Virginia.

— Si vous voulez, oui ! Mais il ne confère pas l'immortalité ; il prolonge seulement la durée de vie. Regardez ! Je vais vous faire voir ce que je veux dire...

Royd, Gordon et Virginia quittèrent le laboratoire pour passer dans une salle adjacente où se trouvaient les petits animaux destinés à ses expériences. Le docteur tira un petit cochon d'Inde de l'une des cages et le maintint d'une main experte.

— Donnez-moi ce couteau, demanda-t-il à Gordon en lui indiquant l'établi.



Bien que surpris, Gordon obéit.

Royd prit le couteau et, d'un geste résolu, frappa de l'extrémité de la lame aiguë le dos du petit animal hurlant. Virginia eut un tressaillement de pitié et Gordon se détourna vivement ; mais leurs craintes étaient vaines. Le cochon d'Inde n'était pas le moins du monde blessé ; on ne voyait même pas une marque sur sa peau.

— Vous voyez ? s'écria Royd, enthousiaste, ses cellules se sont tellement durcies sous l'action de mon Tensile X, comme je l'appelle, qu'il est impossible de les briser, même avec un coup de couteau. Et cette solidité ne se limite pas à la peau extérieure ; elle existe dans toutes les cellules, dans tous les organes. J'ai procédé aux essais les plus probants pour arriver à une certitude absolue. Je n'ai pas encore essayé ce liquide sur des êtres humains, mais j'espère le faire bientôt.

Il replaça le petit animal dans la cage, puis se tourna vers Gordon qui haussa les épaules et grommela :

— Inutile de me regarder, Doc. Mon destin, c'est de mourir à trente-huit ans, d'après le Scruteur. Et s'il faut en croire vos déclarations, aucun liquide merveilleux ne pourra m'éviter ce sort... Je vous conseille d'essayer votre élixir, vous-même ; peut-être est-ce pour cette raison que vous êtes destiné à vivre jusqu'à quatre-vingt-treize ans. A vous parler franchement, si j'en juge d'après votre carrure et votre aspect général, il ne semble pas que vous puissiez atteindre ce grand âge d'une façon... naturelle, normale...

— Je vais certes l'essayer, car j'ai toute confiance en ce produit, dit Royd, mais je ferais tout aussi bien de vous dire que c'est surtout pour vous que je l'ai composé. C'est un effort que je fais pour tenter de vaincre ce destin qui, apparemment, doit s'abattre sur vous. Il paraît probable que votre fin viendra à la suite d'un accident de chemin de fer ; mais lorsque vous aurez le corps et les cellules durcis par le Tensile X, seule une blessure en plein cœur pourra vous tuer. Une blessure ordinaire ne vous fera pas mourir, j'en suis sûr !...

— Vous êtes en contradiction avec vos propres affirmations, Doc ! dit Gordon avec un sourire sceptique. Vous avez toujours soutenu que rien ne pouvait vaincre les arrêts de la destinée, et voilà que vous m'offrez le Tensile X comme moyen d'y arriver !...

— Certes, mon cœur et ma raison se refusent à croire que notre prévision de l'avenir puisse être erronée, répondit Royd. L'admettre reviendrait à faire tomber tout l'échafaudage des mathématiques et la loi de l'invariabilité. Mais je ne suis qu'un être humain et il se pourrait que j'aie fait une erreur quelque part, soit dans le Scruteur lui-même, soit dans mon raisonnement. C'est pourquoi j'estime qu'il est de mon devoir de faire un effort pour essayer de tromper la mort. Pourquoi ne pas essayer le Tensile X pour vous rendre compte de ce qui se passera ? S'il ne fait aucun bien, il ne pourra certainement vous faire

aucun mal.

— Entendu, je vais tenter l'expérience ! consentit Gordon. Mais ce ne sera pas le liquide qui se trouve dans ce bol de diatomées, j'espère ?

— Grand Dieu, non ! s'écria Royd en riant. Il est préparé dans des bouteilles spéciales. Je vais en absorber un peu, et vous aussi, Virginia, si vous le désirez.

— Je n'ai rien à y perdre, répondit-elle. Si le miracle se produit, je ne veux pas devenir une vieille épouse gâteuse pendant que Gordon voguera joyeusement vers ses deux cents ans !...

Ils retournèrent au laboratoire, et Royd leur dit :

— Si ce produit agit, et si, dans une semaine environ, nous nous apercevons que les couteaux et les balles n'ont aucun effet sur nous, je tâcherai d'y intéresser le monde médical. Arrivant juste après l'œil artificiel, notre sérum de longévité retiendra l'attention, j'en suis convaincu.

Il se dirigea vers une armoire, en retira un flacon de verre bouché hermétiquement dans lequel se trouvait un liquide couleur d'ambre foncé, semblable à celui dans lequel flottaient les étranges diatomées et les nuages d'algues. Il versa le liquide avec une certaine solennité dans trois verres qui avaient la forme de verres à whisky. Ensuite il offrit un verre à Gordon et un à Virginia.

— Vous êtes sûr qu'il ne nous empoisonnera pas ? demanda Virginia, vaguement inquiète.

— Quelle question ! Railla Gordon sans méchanceté. N'oubliez pas que j'ai vu une photo sur laquelle, en 1967, nous nous trouvons rassemblés. Nous ne serons donc pas sous terre ! A la vôtre, ma chérie, et puisse ce breuvage être la base d'une autre puissante réalisation ! Doc, à votre santé !...

Il but d'un trait le liquide qui lui parut huileux et douceâtre, un peu comme de la glycérine. Mais s'il s'attendait à un résultat immédiat, il fut déçu. En silence, il regarda Royd et Virginia qui vidaient leur verre.

— Vous ne sentirez aucun effet, dit Royd en déposant les verres dans l'évier. Le produit agira sur vos cellules sans que vous vous en aperceviez. Mais ne tentez surtout aucune expérience avant que je vous en aie avisé.

Gordon frappa bruyamment ses mains l'une contre l'autre.

— Voilà donc qui est fait, dit-il. Maintenant, Doc, si nous mettions en train notre nouveau spécimen d'œil, pendant que Virginia prendra les premières dispositions pour la fabrication en série et la distribution ?...

L'œil synthétique était constitué par un mécanisme d'une précision extraordinaire ; et il fallut y travailler de si longues heures que Gordon et Royd oublièrent complètement le Tensile X qui était à l'œuvre en eux. De temps en temps, Virginia y pensait, mais les plans d'organisation commerciale auxquels elle s'était attelée l'absorbaient si complètement, elle aussi, qu'elle n'avait pas de loisirs à consacrer à d'autres questions.

Après deux semaines de labeur obstiné, le second spécimen d'œil fut terminé et fut immédiatement envoyé au laboratoire principal qui devait distribuer des modèles aux autres laboratoires.

Gordon et Virginia, pour la première fois depuis plus de quinze jours, passèrent alors la soirée chez eux.

— Maintenant, dit Gordon, nous allons pouvoir nous accorder un peu de repos... Le Gouvernement, ou l'A O.B., doivent prendre désormais les choses en mains.

Il sourit en s'étalant dans un large fauteuil pour jouir du crépuscule.

— C'est une sensation assez étrange, reprit-il, de songer que nulle entreprise ne nous réclame pour l'instant !... La Spiritine et la Montre marchent comme sur des roulettes. L'œil est en route. Je vais pouvoir chercher autre chose...

— Il y a autre chose, dit Virginia.

Elle se leva, alla jusqu'au buffet et revint avec un couteau à viande, muni d'une lame pointue et d'un manche de nacre.

— Vous avez sans doute oublié notre cure de longévité ? En ce moment, nous devons être durs comme du cuir, si le Tensile X du docteur Royd a agi.

— Certes ! dit Gordon en sursautant. Il avait dit une semaine et quinze jours se sont écoulés... Mais il nous a dit aussi de le consulter d'abord.

— C'est facile. Le téléphone est près de vous.

Gordon prit l'appareil et forma sur le cadran le numéro de Royd.

— Allô ! Doc ? Ici Gordon. Que devient cette expérience du Tensile X ? Peut-on sans danger se porter un coup de couteau pour se rendre compte ?

— Sans aucun danger, oui. Je viens moi-même d'essayer et le résultat est tout à fait satisfaisant. Vous me ferez savoir comment vous le supporterez, vous deux.

— Entendu. A tout à l'heure.

Gordon déposa le téléphone puis il prit le couteau que lui tendait sa femme. Rassemblant son courage, il s'enfonça dans la paume de la main la pointe aiguë.

Bien qu'il sentît nettement le bout effilé de la lame, ce fut comme s'il s'était frappé avec le dos du couteau. Comme résultat de ses efforts, tout ce qui apparut, ce fut une ligne blanchâtre qui s'effaça rapidement.

— Je crois que le docteur a raison ! s'écria-t-il, ébahi. Essayez, Virgie. Vous serez sans doute plus sensible, puisque vous êtes une femme.

Virginia essaya, en frappant le côté extérieur de son avant-bras nu, mais la lame ne produisit aucun effet. Gordon, soudain résolu, se précipita hors du salon et revint avec une lame de rasoir de sûreté.

— Cette fois, dit-il, c'est vraiment un test comme avec de l'acide. Cette lame est neuve.

Or elle n'eut aucun effet, ni sur lui, ni sur Virgie. Finalement, Gordon mit la lame de côté et réfléchit, tandis que la jeune femme s'enfonçait dans son fauteuil.

— D'après cette expérience, dit-il enfin d'un ton légèrement incrédule, nous devrions vivre jusqu'à deux cents ans ! Et cependant, en ce qui me concerne, le Scruteur a montré que...

Au lieu d'achever sa phrase, il s'abîma de nouveau dans ses réflexions. Le silence se prolongea tellement que Virgie lui lança un regard interrogateur.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Gordon ?... Il me semble, quant à moi, que vous avez réellement à votre disposition le moyen de lutter contre la mort. Grâce à cet état de durcissement de vos cellules, il n'est pas possible que vous soyez blessé dans cet accident de chemin de fer. Rappelez-vous ce qu'a dit le Dr. Royd. Il faudrait un coup en plein cœur pour vous tuer.

Gordon, l'air absent, avait le regard fixé sur le crépuscule extérieur.

— Hmm, grommela-t-il.

Il allait dire quelque chose, mais la sonnerie du téléphone se fit entendre et il se retourna. Il prit l'appareil. C'était Royd qui se trouvait à l'autre bout du fil.

— Vous avez essayé, Gordon ?

— Oui. Tout se passe comme vous l'aviez prévu. Les couteaux ne nous blessent pas.

— Ni les balles ! Vous pouvez en faire l'expérience. J'ai essayé, mais elles ne pénètrent pas dans la chair, à croire qu'elles ont touché du caoutchouc aussi dur que du fer. Autant que je puisse l'affirmer, continua la voix pensive de Royd, ce produit agit avec beaucoup plus de force sur l'organisme humain que sur celui des animaux. Les balles s'enfoncent en effet dans le corps du cochon d'Inde sur lequel j'expérimente – et la pauvre créature s'en est aperçue – mais elles ne m'ont pas entamé, moi. La carapace cellulaire est sans doute plus

épaisse chez les êtres humains.

— Vous aviez dit que le cœur demeurerait sans doute vulnérable, fit remarquer Gordon. Ne l'est-il plus ?

— Je crois que non. La région qui entoure le cœur a une épaisse cuirasse de protection et, d'après mes propres expériences, je me suis rendu compte que toute pénétration était impossible.

— Vous voulez dire, demanda Gordon, bouleversé, que vous avez réellement essayé de vous tirer une balle dans le cœur ?

— Oui... Comme, en principe, je ne dois pas mourir avant quatre-vingt-treize ans, je m'y suis risqué et j'ai eu la preuve que ma théorie était exacte. Aucune sensation ne m'indique à quel endroit la balle a frappé et il en sera de même pour Virgie et pour vous. Peut-être serez-vous encore plus invulnérables que moi, puisque vous êtes plus jeunes.

— Vraiment ! dit Gordon avec un manque d'enthousiasme manifeste. Je... Je vous téléphonerai plus tard, Doc, quand nous aurons pesé les choses. Pour arriver à assimiler cette affaire, il faut une sacrée dose de réflexions !

Il raccrocha puis s'assit en regardant, à la lueur du feu, le visage interrogateur de Virgie. Finalement il se leva, alluma le lampadaire et revint à l'endroit où la jeune femme était assise.

— Dans une certaine mesure, dit-il, notre bon docteur Royd nous a donné l'immortalité ! Ce qu'il vient de risquer comme expérience est plutôt renversant...

Il rapporta les détails de la conversation qu'il venait d'avoir.

— Alors pourquoi cette mélancolie, Gordon ? demanda la jeune femme, les yeux brillants. C'est l'événement même que nous espérions ! Il est impossible maintenant que vous mouriez à trente-huit ans ! Il y a eu erreur quelque part. Nous resterons ensemble peut-être un siècle ! Peut-être même plus longtemps ! Et, avec le temps, peut-être que ce produit nous rendra-t-il vraiment immortels ? Et pas seulement nous, mais tous les êtres humains !

— Franchement, Virgie, je ne sais pas quoi penser, répondit Gordon en se passant la main dans les cheveux. Pour ce qui est d'être immortels... Bah ! Nous en aurions sans doute vite assez. Mais je ne vois toujours pas pourquoi ce changement mystérieux intervient dans les événements car, s'il faut en croire le Scruteur...

Il soupira et hocha la tête.

— Non, continua-t-il. Je ne comprends pas. Je ne vois qu'une chose, c'est que ma dernière arme m'a été enlevée. Je viens seulement de m'en rendre compte.

— Quelle arme ?

— J'avais décidé de me tuer si la vie devenait trop pesante, trop douloureuse pour moi, vers la fin... Mais j'imagine que cette infernale

Loi du Temps m'en aurait empêché d'une façon ou d'une autre.

Virginia se contenta de sourire.

— De toute manière, Gordon, nous resterons encore longtemps ensemble. Ne soyez pas pessimiste, mon chéri. Gordon acquiesça, mais sans beaucoup de conviction.

\*

\* \*

Divers travaux l'occupèrent les mois suivants. Virginia, à l'approche d'un heureux événement, avait dû, en effet, abandonner ses tâches habituelles.

Royd, pour sa part, remit son Tensile X à l'Association Médicale qui, après plusieurs discussions secrètes, refusa de le diffuser dans le public. La mise en circulation d'un sérum de longévité suscitait de graves problèmes économiques dans un monde déjà surpeuplé. Chômage, famine, etc... Il fallait prévoir le pire. Le Tensile X fut donc rejeté et il n'y eut que trois personnes à en avoir bu : Royd, Gordon et Virginia. Le produit n'apporta d'ailleurs aucun changement au niveau général de leur état physique ; ils ne se trouvèrent ni en meilleure, ni en plus mauvaise santé qu'auparavant. Ils s'aperçurent pourtant que le liquide avait atteint son maximum d'efficacité au cours du premier mois. Par la suite, il ne parut plus y avoir aucun durcissement supplémentaire.

Quelque temps après que la drogue eut été refusée par les Autorités, il en fut de nouveau question. Ce fut au mois de mai de l'année suivante, en 1965, juste après la naissance de la fille de Virginia, et ce fut sous la forme d'une convocation adressée par l'Association des Médecins au Docteur Royd.

Celui-ci, inquiet des termes pressants de la lettre, se rendit sans tarder au siège social de l'Association, à Londres, où le reçut le Président, Sir Basil Remlatt.

— J'ai pensé, expliqua le Président en allant droit au but, que je devais vous convoquer puisque vous êtes le créateur du Tensile X. Vous nous aviez soumis la formule accompagnée d'un échantillon et nous avons accueilli votre communication avec la confiance la plus entière. Cependant, certains de nos chimistes ont procédé à d'autres essais et, au cours de ces tests, un résultat assez alarmant s'est révélé.

— Alarmant ? répéta Royd, surpris. Je ne vois pas comment ce serait possible. J'ai tenu compte de tous les facteurs qui pouvaient se présenter.

— Sauf du facteur Temps, docteur. Vous ne pouviez prévoir ses effets, puisque seul le temps lui-même pouvait révéler son action.

— Qu'ont-ils donc découvert, vos chimistes ?

— Théoriquement, répondit le Président, nous pensons que le Tensile X, après une période de dix ans environ, perdra son pouvoir sur la structure osseuse, bien qu'agissant encore sur les autres tissus. Cet ingrédient à la naphthédrine que vous avez utilisé amènera une lente détérioration des os et la personne qui aurait utilisé le produit aura une enveloppe de chair solide comme du cuir sur un squelette aussi fragile que du verre. Ce qui n'est pas une perspective agréable, docteur.

— Votre diagnostic reste purement théorique, fit remarquer Royd.

— Je n'en suis pas sûr... Nos chimistes ont essayé le produit sur des souris blanches et, après un mois, ils ont tué une de ces souris pour l'examiner. Un léger début de désintégration osseuse apparaissait déjà. En partant d'une quantité donnée de détérioration on peut aisément calculer combien de temps il faudra à toute la structure osseuse pour s'effondrer. D'où l'estimation de dix années...

Royd garda un moment le silence. Il ne paraissait pas le moins du monde troublé. C'était un savant et il envisageait la question avec une parfaite impartialité.

— Si vos expériences sont justes, dit-il finalement, cela rejette définitivement le Tensile X du domaine public.

— Définitivement ! A moins que vous ne trouviez le moyen de débarrasser la drogue de sa dangereuse action corrosive... J'ai pensé que je devais vous faire savoir où en étaient les choses ; reprenez vos recherches...

— Je vous en suis très reconnaissant, Sir Basil, dit Royd en se levant. Il faudra que je fabrique d'abord un antidote, je pense, car j'ai essayé la drogue sur moi-même et deux autres personnes en ont aussi absorbé.

— Vous... vous voulez dire que vous êtes réellement condamné à mourir dans dix ans ? s'écria Sir Basil, horrifié. Je croyais pourtant que vous vous étiez servi de cobayes pour vos expériences !

— D'êtres humains aussi, quoique je ne l'aie pas mentionné dans ma communication... Il faut donc que je me mette à la besogne immédiatement pour trouver un remède efficace... Au revoir, Sir Basil...

Très occupé, Royd quitta l'immeuble et rentra chez lui. Le temps d'arriver et il s'était rendu compte de ce que sa position avait de délicat. Son devoir aurait été de mettre Virginia et Gordon au courant des événements, mais il y répugnait car tous deux, depuis qu'ils jouissaient d'un corps exceptionnellement résistant, commençaient à croire que Gordon avait une chance de vaincre la fatalité du 19 octobre 1976.

Gordon, en vérité, était arrivé à la conclusion que le Scruteur

avait vu dans son esprit un tableau qui, depuis, avait changé, car le Tensile X, à l'époque, ne faisait pas encore partie du plan des choses. Royd, lui, savait que le Scruteur avait photographié non pas le plan des choses extérieures, mais ce que contenait le cerveau de Gordon. Mais il n'avait pas discuté la question.

Or, à présent, la situation était complexe. Exposer les faits, c'était ramener l'ancienne hantise avec même une dose nouvelle de terreur car si la désintégration osseuse pouvait se produire au bout de dix ans, elle se trouverait certainement à un stade dangereusement avancé dans onze années, laps de temps restant à courir avant 1976.

— Un antidote, murmurait Royd en rôdant, pensif, dans le laboratoire. C'est cela qu'il faut trouver. Il en existe sûrement un, autrement comment pourrais-je vivre jusqu'à quatre-vingt-treize ans ?

\*  
\* \*

Royd se consacra donc à la tâche difficile de découvrir un produit qui pût annuler sans amener d'autres effets nocifs, les graves inconvénients du Tensile X.

Gordon, Virgie et Louise, leur fillette, chaque fois qu'ils arrivaient aux « Mélèzes » trouvaient le docteur plongé dans des expériences compliquées avec toutes sortes de liquides et d'essences.

— Qu'est-ce que vous cuisinez, Doc ? demanda un jour Gordon, intrigué. Un autre élixir pour le bonheur de l'humanité ?

— Pas cette fois, répondit Royd en hochant la tête. Nous allons, je crois, limiter nos bienfaits à l'œil synthétique qui est maintenant connu du monde entier... Non, je ne m'occupe en ce moment que de petits travaux secondaires...

— Pourriez-vous trouver le temps de donner à Louise un peu de votre Tensile X ? demanda Virginia. Nous voudrions qu'elle devienne aussi forte que nous.

Royd regarda l'enfant qui était dans les bras de sa mère, puis, négligemment :

— Je ne vous le conseille pas, Virginia... Je ne sais pas exactement comment le sérum serait assimilé par un organisme encore trop jeune. Remettez ce projet à plus tard.

— Bien, acquiesça Virgie, nous en reparlerons plus tard... Il serait inutile que Gordon et moi soyons aussi solides et que nous ayons en perspective l'espoir de l'immortalité, si Louise ne devait vivre que la durée d'une femme ordinaire.

— Qu'est-ce que vous avez fait ces temps derniers ? demanda Royd pour changer de sujet. Je ne vous ai guère vus...

— Oh ! Rien que le travail habituel, répondit Gordon en



haussant les épaules. Je trouve que la vie devient presque monotone... Ces paquets d'argent que nous valent la Montre Perpétuelle et la Spiritine finissent par nous blaser, c'est bizarre... Je ne sais même plus à combien se monte notre fortune ! En dehors de quelques voyages à Londres de temps en temps pour signer des papiers, des chèques et des contrats au siège central, la vie est, pour Virgie et pour moi, bien quotidienne ! Je regrette l'époque de la lutte et des recherches passionnantes...

— Nous avons eu l'autre jour une diversion, intervint Virgie. Nous sommes allés dans l'est de Londres jeter un coup d'œil sur la Compagnie des yeux de verre Zénith que Blessington avait fondée.

— Comment l'avez-vous trouvée ?

— Complètement abandonnée, répondit Gordon avec satisfaction. Des fenêtres brisées, des portes à moitié arrachées. La bâtisse sera sans doute vendue pour presque rien. L'affaire de Blessington n'est plus maintenant qu'une ruine...

— De toute manière, il ne pourrait nous concurrencer, dit Royd en regardant sa montre... Bien entendu, vous déjeunez avec moi, n'est-ce pas ?...

# CHAPITRE VI

Il était deux heures lorsque Virginia et Gordon se retirèrent. Vers la fin du repas, les trois amis avaient vaguement parlé d'une croisière qu'ils se proposaient d'entreprendre autour du monde pour échapper aux caprices de l'été britannique...

Royd retourna immédiatement travailler au laboratoire ; il avait hâte de vérifier une nouvelle théorie dont les essais étaient en cours.

— C'est peut-être cela, murmura-t-il en regardant le produit contenu dans une éprouvette. Des signes verts de réaction et l'élimination complète du sédiment du Tensile X.

Il emplit du liquide une seringue hypodermique et passa dans la petite salle contiguë réservée aux animaux. Il choisit l'un des cobayes et lui fit une injection. Il inscrivit l'heure exacte de la piqûre expérimentale et retourna au laboratoire vaquer à d'autres travaux. Pour savoir si son expérience avait réussi, il lui faudrait attendre quelques jours.

Or le résultat fut parfait, le docteur put à peine réprimer un cri de joie lorsqu'il examina les radiographies qu'il avait prises du cochon d'Inde. Elles montraient que la carie de la structure osseuse avait été complètement arrêtée. Depuis l'injection, il n'y avait plus eu de détérioration ; toutefois, la structure cellulaire des autres tissus avait perdu sa solidité. Elle était devenue à peu près normale.

« Un grand espoir déçu, pensa le savant. Une tentative de plus vers l'immortalité qui échoue... Peut-être réussira-t-elle plus tard si je peux trouver le remède à cette altération des os. »

Il se fit, sans attendre, une injection. Et, pendant deux jours, il fut malade à mourir. Puis il retrouva son état normal et il se rendit compte, lorsqu'il voulut se raser, après cette indisposition, que le rasoir, en l'égratignant, le faisait saigner. En deux jours seulement, le travail de durcissement de plusieurs mois avait été défait.

Mais le docteur se trouva alors devant un autre problème : comment amener Virginia et Gordon à absorber l'antidote sans qu'ils puissent se douter à quel péril ils étaient exposés ?... Et que leur dirait-il quand ils constateraient que le durcissement de leurs cellules n'existait plus ?

Royd réfléchit longtemps à ce problème. Il en avait le temps. Il avait appris en effet que Virginia et Gordon se trouvaient quelque part du côté des Bermudes à bord de leur yacht personnel et qu'ils ne reviendraient pas avant quelques mois.

Cependant, en dépit de l'agilité de son intelligence, il ne put rien imaginer qui pût modifier d'aucune façon l'action de l'antidote. Et il opta finalement pour la seule démarche sensée : dire franchement à

Virginia ce qu'il en était et lui laisser le soin de prévenir Gordon. Royd savait pouvoir compter sur elle ; elle était énergique et elle aimait profondément son mari.

C'est en octobre seulement que le docteur trouva l'occasion de parler à Virginia. Il choisit un jour où Gordon, obligé d'aller à Londres pour ses affaires, était absent de chez lui. Virgie fut très surprise de voir arriver Royd, car, en général, c'étaient elle et Gordon qui se rendaient chez le savant.

— Pour que vous veniez ici, il faut un événement vraiment important, plaisanta-t-elle, souriante, tandis qu'ils s'installaient dans le grand salon. J'espère que ce n'est pas trop technique.

— Non, Virgie, ce n'est pas trop technique, mais c'est difficile à dire. J'ai, des mois durant, pesé les mots que j'utiliserais pour vous mettre au courant et maintenant que l'instant est venu, je me sens perdu... Je n'ai qu'un moyen, me jeter à l'eau. En deux mots, voici ce qui se passe. Le Tensile X est une drogue qui s'est révélée dangereuse et dont il faut à tout prix combattre les effets. En dix ou douze ans, il peut provoquer la destruction complète de la charpente osseuse du sujet.

Virginia, qu'aucune entrée en matière n'avait préparée à cette déclaration, resta un moment les yeux fixes, puis elle retrouva la parole.

— Vous... vous voulez dire que le sérum d'immortalité est un échec ? Que cette solidité qui s'est formée dans nos cellules est inutile ?

— Oui, hélas !... C'est à l'Association Médicale que l'on s'en est d'abord aperçu, et j'en ai fait moi-même l'expérience. La drogue est incomplète. Elle provoque le durcissement des cellules de la chair, mais aux dépens des os. Elle est donc mortelle. Le seul remède est un antidote que j'ai fabriqué. J'en ai absorbé et je suis redevenu normal. Gordon et vous, vous devrez en faire autant.

— Mais vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ? demanda Virginia. Nous nous étions tellement habitués à notre état ! Et nous étions tellement sûrs qu'il représentait pour Gordon la possibilité de dépasser la terrible date !

— Oui, oui, mon enfant, je sais. Croyez bien que je me suis torturé les méninges à ce sujet. C'est pour cette raison que je m'adresse à vous plutôt qu'à Gordon. Une telle nouvelle, communiquée brutalement comme je le fais, pourrait provoquer chez lui une réaction dangereuse. Aussi, je préfère que vous vous en chargiez. Vous saurez mieux que moi comment le prendre.

La jeune femme garda un long moment le silence pour tâcher de reprendre son sang-froid. Puis elle questionna :

— L'effet de l'antidote sera-t-il visible ? Nous pourrions nous

blessé comme auparavant ? Nous n'offrirons plus de résistance aux balles, aux couteaux, etc... ?

— Vous reviendrez exactement à votre état normal, répondit Royd avec calme. Mais il le faut. Voici l'antidote, continua-t-il en extrayant de sa poche un petit flacon et une seringue hypodermique. Il suffit d'une simple injection. Vous serez malades pendant quarante-huit heures, et quand vous serez rétablis, vous constaterez que toute trace de dureté aura disparu de vos cellules.

— La fin de nos rêves et de nos espoirs ! s'écria Virgie en baissant le front d'un air découragé. Je croyais réellement que nous avions trouvé une solution...

— Moi aussi, dit Royd en se levant. Je suis désolé, Virgie. Au fond, je m'en veux... Je ne suis qu'un vieil imbécile trop curieux ! Si je n'avais pas eu l'idée de fabriquer cet infernal Scruteur, tous ces ennuis auraient pu être évités. J'ai, par surcroît, aggravé la situation en croyant découvrir un moyen de nous en sortir... Et pourtant, j'ai fait de mon mieux...

— Je le sais, dit Virginia qui serra la main du savant en s'efforçant de sourire. Au revoir, docteur.

Après le départ de Royd, elle resta longtemps assise à réfléchir puis, finalement, elle se fit une injection et mit de côté le flacon et la seringue. Lorsque Gordon revint dans la soirée, elle se sentait assez faible, mais elle s'arrangea pour soutenir un semblant de conversation frivole.

Gordon ne cessa de la regarder pendant le repas, puis ensuite au salon, intrigué par le teint inhabituel de ses joues et par l'éclat de ses yeux.

— Vous n'êtes pas souffrante, Virgie ? demanda-t-il, inquiet. Vous n'avez pas l'air très bien.

— Oh ! Je vais bien, dit-elle en faisant un grand effort pour se maintenir au niveau de la situation. C'est sans doute l'effet de cette drogue que le docteur Royd m'a dit de prendre. Ce qu'il appelle un « stabilisateur » du Tensile X.

— Stabilisateur ? répéta Gordon, surpris. Il est donc venu ici ?

— Pendant que vous étiez en ville, oui. Il a apporté un liquide que nous devons absorber. Lui-même en a pris. Il a découvert qu'il faut ajouter un autre produit au Tensile X pour en stabiliser les effets. Je n'ai pas très bien saisi ce qu'il voulait dire, mais je me suis de toute façon fait une injection et vous feriez bien de m'imiter.

— Vraiment ? dit Gordon, dont le regard suivit celui que jetait la jeune femme au flacon et à la seringue. Mais quelle action a-t-il ce produit ? Je n'en vois pas la nécessité. Jamais je ne me suis senti aussi bien ! Tandis que vous, ma pauvre chérie, vous n'êtes guère brillante.

— C'est la réaction à la drogue, expliqua Virginia qui respirait

difficilement. C'est comme après une inoculation.

— Et quand ce stabilisateur aura produit son effet, que se passera-t-il ?

— Autant que je le sache, nous vivrons très longtemps, mais il y aura un changement dans le durcissement des cellules. Elles reviendront presque à leur état normal ; seule la longévité se maintiendra.

Virginia s'en voulait d'avoir à débiter tous ces mensonges, mais elle ne voyait pas d'autre moyen de s'en tirer. Il lui était d'autant plus pénible de tromper son mari qu'elle sentait fixés sur elle les yeux pensifs de celui-ci. Finalement, il se tourna vers le téléphone, le prit et forma sur le cadran le numéro du docteur. Il entendit dans le récepteur la sonnerie ininterrompue, mais aucune réponse ne lui parvint.

— C'est étrange ! dit-il, les sourcils froncés, en raccrochant l'appareil. Pas de réponse ! Même si le docteur était sorti, quelqu'un du personnel aurait pu venir au téléphone.

— Pourquoi perdre, votre temps à téléphoner ? dit Virginia. Est-ce que vous doutez de ce que je vous ai dit ?

— Bien sûr que non. Mais j'aurais aimé avoir quelques détails scientifiques au sujet de ce stabilisateur... Et, en outre, l'état dans lequel vous vous trouvez ne me plaît pas. Je voudrais que Royd vienne vous examiner. En attendant, je crois que vous feriez mieux de vous coucher...

— Oui, peut-être, en effet-

Virginia fit un effort pour se lever, mais elle Vacilla, prise de vertige. Gordon la souleva dans ses bras.

— Je ne sais pas quelle espèce de produit Royd vous a donné, dit-il, mais il faudra qu'il m'explique cette histoire... il porta la jeune femme dans la chambre, au premier étage, l'aida à se mettre au lit, puis recommanda au personnel domestique de veiller sur elle. Ensuite, enfilant rapidement son pardessus, il saisit le flacon de liquide, l'enfonça dans sa poche et sortit. Quelques minutes plus tard, il roulait vers les « Mélèzes » et faisait donner à la voiture son maximum de vitesse dans l'obscurité humide de la nuit d'octobre.

Lorsqu'il arriva en vue des « Mélèzes », il eut un sursaut. Pardessus le sommet des arbres apparaissaient dans le ciel les reflets d'un nuage rouge. Et à mesure qu'il s'approchait, il sentait augmenter sa certitude que ce nuage ne pouvait provenir que de la demeure du docteur.

Un moment plus tard, ses pires craintes se trouvaient confirmées. Comme il braquait dans un tournant de l'avenue, il eut brusquement sous les yeux le spectacle entier du sinistre. Des flammes énormes montaient de la résidence de Royd et des constructions

annexes.

Gordon lança la voiture à toute vitesse dans l'allée carrossable et vit qu'il était impossible d'entrer par la porte principale, il courut derrière la maison, à la porte du laboratoire qu'il connaissait bien. Elle brûlait et elle s'effondra sous les coups de pied qu'il donna dans le battant. Il enleva son pardessus, s'en entoura la tête pour se protéger, puis plongea dans la fumée et les flammes.

— Docteur Royd ! hurla-t-il. Doc ! Où êtes-vous ?

Aucune réponse ne lui parvint. Les yeux exorbités, il regarda autour de lui. Les produits chimiques du laboratoire crépitaient avec fureur en émettant toutes sortes d'odeurs méphitiques qui rendaient l'air irrespirable ; mais les flammes n'avaient pas encore atteint le centre de la pièce et là il aperçut le docteur Royd étendu apparemment sans connaissance, les poignets et les chevilles solidement entravés par une corde et attachés à l'un des montants de bois massif de l'établi.

Gordon enleva sa veste qui gênait ses mouvements et prit son canif. D'un seul geste, il trancha les liens du docteur et le souleva dans ses bras. Trébuchant, il l'emporta, par la porte ouverte, hors de la maison, dans l'air froid de la nuit. Royd eut un léger mouvement lorsque l'air pur lui fit reprendre connaissance.

— Les domestiques... là-bas, bégaya-t-il, la langue pâteuse. Essayez... essayez de les détacher !

Gordon eut un regard horrifié et courut derrière la grande maison. Mais il savait déjà que c'était en pure perte. La bâtisse tout entière des « Mélèzes » était la proie des flammes et le feu faisait rage à l'intérieur. Il était impossible de sauver quelqu'un dans un tel brasier.

Il revint, transpirant et le visage sombre, à l'endroit où il avait laissé Royd. Il vit que des villageois, attirés par l'incendie, étaient venus sur les lieux. Il entendit au loin le son de plus en plus puissant des sirènes d'alarme, tandis que les pompes à incendie de Reading, sans doute appelées par les villageois, fonçaient vers le sinistre.

— J'emmène le docteur Royd chez moi, dit Gordon à l'un des hommes. Vous me connaissez ? Je suis Gordon Fryer.

— Oui, je vous reconnais, répondit l'homme.

— Je crois que quelques-uns des domestiques ont été pris dans l'incendie... Malheureusement...

Le savant était revenu à lui, mais il se ressentait encore de la secousse. Gordon l'aida à traverser la pelouse et l'installa dans la voiture.

— Que diable s'est-il passé ? demanda Gordon, bouleversé. On vous a attaqué chez vous, n'est-ce pas ?

— Quatre hommes, répondit Royd. Et ils étaient tellement sûrs

que j'allais mourir qu'ils ne se sont pas gênés pour me dire qu'ils agissaient sur l'ordre de Blessington.

— Quoi ? Vous voulez dire qu'ils ont volontairement mis le feu chez vous ?

— Exactement. Et je crains fort qu'ils n'aient tué les domestiques, ils les avaient ligotés dans la cuisine. Ils se sont jetés sur moi et m'ont réduit à l'impuissance... Ils surveillaient sans doute mes mouvements depuis un moment.

— Mais pourquoi les amis de Blessington ont-ils éprouvé le besoin de vous attaquer ? demanda Gordon. Logiquement, ils devaient s'en prendre à moi.

— Et c'est ce qu'ils feront ! Ils me l'ont affirmé ! Il faudra que vous vous teniez sur vos gardes, Gordon, à moins que la police ne puisse les pincer. Je me souviens très bien de leur tête à tous les quatre...

Gordon garda un instant le silence, les mains crispées sur son volant.

— Encore heureux que je sois arrivé à temps ! dit-il... Virginia était souffrante à cause d'une espèce de drogue que vous lui avez donnée ; je voulais savoir de quoi il s'agissait. Je veux parler de ce produit stabilisateur que...

Gordon enfonça une main dans la poche de sa veste, puis poussa un juron et grommela :

— J'oubliais que j'avais mis le flacon dans mon pardessus. Et je l'ai laissé tomber quelque part dans les flammes, chez vous.

— Le sta... Oh ! Le stabilisateur ! Balbutia Royd qui, les sourcils froncés, réalisait soudain que c'était le nom que la jeune femme avait donné au liquide. Ne vous a-t-elle pas expliqué pourquoi vous deviez le prendre ?

— Autant qu'elle l'a pu, oui, mais on ne peut guère lui demander de réciter des formules chimiques. Au vrai, je n'ai pas saisi pourquoi il était nécessaire de diminuer la solidité des cellules tout en conservant la longévité. Je préfère garder les deux.

Le silence de Royd était excusable, il essayait de comprendre quelle espèce d'histoire Virginia avait inventée.

— Ainsi, Virginia est malade ? demanda-t-il enfin. Je l'avais prévenue. J'ai souffert, moi aussi, de la même indisposition. C'est une simple réaction naturelle, du reste. Dans deux jours, elle se portera très bien, et vous aussi.

— Que voulez-vous dire ? Moi aussi ? Mais je n'ai pas encore pris le produit. Je ne le ferai qu'à une condition, c'est que j'aie la certitude que c'est obligatoire. Vous savez bien que je compte sur la solidité de mes cellules pour franchir le cap de la « date » fatale.

— Bien sûr, mais... Vous n'en avez pas pris vous-même ?

— Non. Je vous apportais ce qui en restait, et je l'ai perdu quelque part dans l'incendie. Si c'est d'une importance vitale, vous en fabriquerez une autre ration ; mais, franchement, je préférerais m'en passer.

L'obscurité relative qui régnait dans la voiture suffisait pour cacher l'expression angoissée de Royd. D'un effort considérable, il parvint conserver à sa voix un ton normal.

— Je ne suis plus en mesure d'en fabriquer une nouvelle ration, Gordon. Il était composé avec un produit qui provient d'une distillation spéciale. A la base de ce produit, il y avait une racine que j'avais trouvée en Amérique du Sud il y a très longtemps. Il me serait aussi difficile d'en trouver d'autres que d'y retourner pour ramasser une herbe particulière. J'avais une bonne provision de ces racines, mais elles ont disparu dans l'incendie, comme tout le reste.

— Vraiment ? fit Gordon, dont l'attention se porta un instant sur la route. C'est peut-être tout aussi bien. Je ne désire pas changer les choses.

Royd se passa la main sur le front d'un air las. Gordon lui jeta un coup d'œil.

— Vous vous sentez mal, Doc ? Nous allons arriver...

Dix minutes plus tard, ils étaient chez Gordon. Ce dernier aida le savant à s'installer au salon et lui apporta un verre de brandy. Royd retrouva ses forces, mais son regard conservait une expression d'angoisse et de désespoir. Royd était atterré par le fait ahurissant que Virginia et lui avaient absorbé l'antidote, tandis que Gordon s'était jeté dans un piège sans le savoir.

\*

\* \*

Le lendemain, Virginia se portait mieux et Royd avait complètement retrouvé son équilibre après une nuit de sommeil, bien qu'il se sentît absolument perdu sans sa maison et son laboratoire. Il ne parla plus de l'antidote car il ne savait quoi dire. Tout s'était effondré et il lui faudrait encore en informer d'une façon quelconque Virginia.

Dans la matinée, le représentant de la brigade des pompiers vint leur apprendre que les « Mélézes » avaient été complètement détruits.

— Il n'en reste rien, dit-il. Nos hommes ont été appelés beaucoup trop tard. J'ai appris, par les policiers qui étaient sur les lieux ce matin que, dans cette affaire, il y a incendie volontaire et tentative de meurtre.

— Exactement, reconnut Royd, sombre. J'en ai informé la police la nuit dernière...



— Nous avons trouvé des corps carbonisés. Les domestiques. Nous avons pourtant fait tout ce que nous pouvions...

Royd indiqua d'un geste qu'il n'en doutait pas et, quelques minutes plus tard, le représentant de l'autorité se retira. Une demi-heure après son départ, l'inspecteur en chef Bland, ami personnel de Gordon à Scotland Yard, se présentait.

— C'est le docteur Royd que je viens voir, expliqua-t-il. Je voudrais avoir une description des quatre hommes qui l'ont attaqué ou, mieux encore, il nous rendrait service s'il pouvait venir voir dans nos archives au Yard s'il reconnaît ses agresseurs parmi les photos d'incendiaires que nous possédons.

— Le docteur Royd est, pour l'instant, à Reading, répondit Gordon, il a perdu ses lunettes quand on l'a attaqué et il est allé en acheter des nouvelles. Dans tous les cas, je ne pense pas que les amis de Blessington puissent avoir des dossiers de criminels. Ce serait une perte de temps que de chercher leurs photographies dans vos archives, ne croyez-vous pas ?

— Il y en a un qui est certainement un incendiaire expérimenté, déclara nettement Bland. Les inspecteurs des compagnies d'assurance et nos propres experts ont épluché les décombres ; toute l'affaire était préparée scientifiquement depuis un certain temps. Dans ce qui reste des caves, nous avons trouvé les traces des trucs habituels aux incendiaires. De toute façon, il me faut des témoignages. Il y a eu meurtre, ne l'oubliez pas. Quand le docteur Royd reviendra-t-il ?

— D'un instant à l'autre. Le mieux que je puisse faire est de lui dire d'aller vous voir au Yard. Je l'y ferai conduire.

— Bien, acquiesça Bland.

— Un mot encore, ajouta Gordon. Je désire la protection de la police pour ma femme, ma maison, moi-même et, en y réfléchissant, pour le docteur Royd aussi. Les bandits qui ont voulu l'assassiner savent évidemment qu'il a échappé à l'incendie de la nuit dernière, les journaux ne parlent que de cela. Il se pourrait donc qu'ils fassent une nouvelle tentative.

— Pour quel motif exactement ? demanda Bland. J'ai compris, d'après notre conversation téléphonique, que vous les soupçonnez d'être de connivence avec Blessington. Blessington se venge en se servant de tueurs professionnels, je suppose ?

— C'est en partie cela. Mais la haine de Blessington vient aussi, je crois, de l'Œil Fryer que tout le monde connaît maintenant. Cette invention a ruiné Blessington à tout jamais. Je crois qu'il a vendu son usine...

— Cette usine continuait, je l'ai vérifié moi-même, pour notre gouverne.

— L'explication que je vous ai donnée est donc la bonne, conclut

Gordon. Blessington a perdu en même temps son affaire et sa liberté. Il nous en rend évidemment responsables, le docteur Royd et moi, qui étions associés pour la création de l'œil synthétique. Très bien, inspecteur, je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Prenez seulement des dispositions pour que j'obtienne la protection de la police. Je vous enverrai le docteur Royd sans tarder.

Gordon tint parole. Il expédia le savant à Londres dès que celui-ci revint de Reading. Il venait à peine de le mettre en voiture, et il réfléchissait en déjeunant, solitaire, lorsque, à sa grande surprise, Virginia entra dans la pièce. Elle était pâle, mais elle paraissait bien mieux que la veille au soir.

— Vous n'auriez pas dû vous lever si vite, chérie, lui dit Gordon en lui arrangeant confortablement sa chaise longue.

— Oh ! Je n'en mourrai pas, dit-elle brièvement. N'oubliez pas le Scruteur !

— Je voudrais bien pouvoir l'oublier !

— Pardonnez-moi, Gordon. J'ai parlé d'une manière stupide... Quelles nouvelles avez-vous de l'incendie ?

Gordon raconta tout par le détail et, finalement, Virginia le regarda avec curiosité.

— Je suis surprise de vous voir debout, malgré le stabilisateur. Je croyais que vous seriez aussi mal en point que je l'ai été.

— Je n'en ai pas pris, grommela-t-il. D'abord, je ne voyais aucune raison de le faire et par la suite je ne l'aurais pas pu, même si je l'avais voulu. J'ai perdu le flacon de liquide dans l'incendie et le docteur ne peut pas en fabriquer d'autre.

— Quoi ? s'écria Virginia, les yeux écarquillés.

Mais Gordon se contenta de hausser les épaules.

— Pourquoi vous tracasser ? Je préfère que les choses demeurent ce qu'elles sont. Je m'accommode de ma solidité et je n'ai nullement l'intention de m'en défaire... Pour moi, c'est comme une assurance contre le Scruteur.

— Pourtant, Gordon...

— Quoi donc ?

— Rien, répondit Virginia, calme.

Mais elle avait dans les yeux une ombre que Gordon ne pouvait comprendre.

\*

\* \*

Au cours des jours et même des semaines qui suivirent, aucun signe ne vint montrer que le problème devant lequel se trouvaient placés Virginia et Royd allait se résoudre.

Gordon avait installé le docteur près de lui. Il lui avait fait bâtir et équiper un laboratoire pour rendre en partie à son ami les bienfaits qu'il en avait reçus des années auparavant. Là, Royd aurait pu travailler avec joie s'il n'avait toujours eu dans l'esprit une inquiétude qui le rongait.

De temps en temps, Virgie et lui discutaient de la question ; mais ils ne pouvaient écarter ce fait impitoyable : impossible de fabriquer un autre antidote, puisque les ingrédients qui en formaient la base avaient été détruits. Même en gaspillant tout l'argent du monde à des expéditions en Amérique Centrale, rien ne garantissait que la racine spéciale qu'avait utilisée Royd pourrait jamais être retrouvée.

Il ne leur restait plus qu'à dire la vérité à Gordon. Mais que se passerait-il alors ? Le grand espoir qui le soutenait, son évidente et croissante conviction que son incommensurable résistance physique lui permettrait de duper le Scruteur, tout serait balayé et il sombrerait dans un état de désespoir mental complet.

— Non, ce n'est pas une solution, dit Virginia avec amertume, à la fin d'une de leurs conférences. Si la fatalité doit suivre son cours, mieux vaut qu'il l'apprenne à la dernière minute plutôt que d'en être prévenu des années auparavant.

— C'est ce que je pense, soupira Royd. Je me rends compte, ma chère enfant, de ce que vous éprouvez, et vous pouvez mesurer mon chagrin d'après la profondeur du vôtre. En fabriquant ce Tensile X, la seule chose qui, je le pensais, pouvait résoudre notre problème, j'ai créé l'élément même qui allait amener la fin de Gordon ! Les mystères de la destinée dépassent les limites de l'intelligence... ils convinrent donc qu'il ne fallait rien dire, et Gordon fut laissé dans l'ignorance. Plus d'une fois, par la suite, il s'étonna de la mélancolie que manifestaient sa femme et le docteur.

Sur d'autres plans, les événements évoluèrent avec une extrême rapidité. Le docteur Royd avait pu identifier l'un des hommes du groupe qui l'avait attaqué, ce qui avait apporté à l'inspecteur-chef Bland tous les renseignements dont il avait besoin et, un mois plus tard, les quatre hommes étaient incarcérés. Aucun attentat ne fut perpétré contre Gordon, Virginia ou la petite Louise.

Des semaines passèrent, puis des mois, et une paix appréciable commença à émerger des efforts frénétiques et presque chaotiques des années antérieures, du moins en ce qui concernait Gordon. Il était fort, riche, il possédait une femme dévouée et une fille qui poussait rapidement. Toutes ces satisfactions contribuaient à renforcer sa conviction qu'il pourrait mettre en défaut la terrible prédiction du Scruteur.

Il passait son temps à voyager au gré de son caprice, emmenant toujours avec lui Virginia et Louise. Il ne demeurait en Angleterre que

le temps nécessaire pour s'occuper des choses essentielles de ses affaires. Celles-ci restaient plus ou moins à la charge du docteur Royd qui avait toute liberté pour prendre les décisions qu'il jugeait utiles.

Pourtant, deux ans après l'incendie des « Mélézes », Gordon se trouva soudain pris au dépourvu, et ce fut pour lui un rude choc et un rappel lugubre.

C'était une journée étouffante du mois de juin, au cours d'un été qu'il avait, pour une fois, décidé de passer chez lui. Il se trouvait assis au salon. Les fenêtres étaient ouvertes sur la pelouse inondée de soleil. Au dehors, Virgie jouait avec la petite Louise qui faisait avancer et reculer une balle aux couleurs vives. Soudain, l'enfant lança la balle qui passa par la fenêtre ouverte et tomba sur le journal que Gordon tenait à la main.

Celui-ci se leva, souriant, renvoya la balle à Louise et leva la main pour que l'enfant la lui lançât de nouveau. C'est alors qu'il sursauta et eut un frisson.

— Virgie, s'écria-t-il, Virgie !... Venez un moment...

Surprise, Virginia se leva et accourut, tandis que l'enfant, joyeuse, continuait à jouer.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, le visage anxieux.

— La... la quatrième photo vient de prendre forme !...

Gordon baissa la tête et articula d'une voix sombre :

— Pourquoi, au nom du ciel, ces choses continuent-elles à se réaliser ? Chaque scène survient d'une manière tellement naturelle et inopinée ! En quelle... en quelle année sommes-nous ?

— En 1967, naturellement !

Gordon hocha la tête avec découragement.

— Et à la date du dix juin. Oui, c'est bien cela. J'avais oublié ce maudit Scruteur !

Virginia gardait le silence, vaguement frappée d'horreur devant cette nouvelle manifestation de l'inéluctable. Gordon la quitta un instant pour passer dans son bureau. Il revint, apportant les photographies dans leurs chemises cartonnées ; il les avait rangées chez lui quand il avait pris possession de la maison, aussi avaient-elles échappé à l'incendie.

— C'est celle-ci, dit-il en indiquant un cliché où l'on voyait en effet la pelouse. Oui, les vêtements sont identiques ; la balle rayée, et tout ! Cette photo n'aurait pas pu être plus exacte si elle avait été prise il y a quelques minutes et non quatre ans auparavant.

Virginia acquiesça lentement.

— Voulez-vous que nous regardions celles qui, d'après le Scruteur, devraient se réaliser plus tard ?

— Non, répondit Gordon, résolu, en fermant le dossier. Tout mais pas cela ! Je ne suis d'ailleurs plus photographié avant septembre

1970, et l'événement a un rapport direct avec l'A.O.B... Virgie, je finirai par devenir fou ! ajouta-t-il, les yeux fixés sur la lumière du soleil.

— Non, Gordon, je vous en prie, implora-t-elle en posant sa main sur le bras de son mari. Vous ne gagnerez rien à vous laisser dominer par l'épouvante... Voyons les choses en face : il est temps, je pense, que nous prenions des dispositions pour que les autres photographies ne puissent se vérifier.

— Comment ? Ricana-t-il.

— Je ne peux pas vous répondre a brûle-pourpoint ; il faut que je réfléchisse... Mais vous admettez que si nous avions été plus vigilants en ce qui concerne la photo d'aujourd'hui, et si nous avions pris note de la date, nous aurions pu aller nous promener à la campagne... n'importe où, loin d'ici. Et nous aurions empêché l'événement d'avoir lieu, cela me semble indiscutable.

— Mais nous ne l'avons pas fait, Virgie ! Nous ne l'avons pas fait ! C'est ce qui rend toute l'affaire si abominable ! Nous nous jetons tête baissée dans ces choses et nous ne nous en rendons compte que lorsqu'elles sont terminées. C'est terrifiant !

Cette fois, Virgie garda le silence. Elle avait un fardeau mental plus lourd encore à porter, si l'on peut dire, que celui de Gordon. De quelque façon qu'elle envisageât le problème, elle ne voyait aucune manière de le résoudre.

— La prochaine fois, nous ferons attention, dit-elle enfin avec un petit sourire plein de courage.

Et elle jugea qu'il valait mieux laisser tomber le sujet.

Gordon, de son côté, n'en parla plus, pas même au docteur Royd. Constamment préoccupé, le savant continuait à se livrer à des expériences interminables, plus ou moins vaines, pour s'efforcer de défaire le piège que son Tensile X avait tendu.

En l'espace de quatre années, le docteur Royd avait vieilli ; et ces signes visibles de vieillissement impressionnèrent Gordon qui conservait dans l'idée que le Tensile X était une garantie de longévité. Toutefois, il n'en dit rien ouvertement avant le mois de janvier de l'année suivante... 1968.

Une nuit d'hiver, lorsque Louise eût été mise au lit et que les conditions parurent favorables à Gordon pour une conversation, il mit le sujet sur le tapis en feignant tout d'abord de plaisanter.

— Vous êtes toujours convaincu, Docteur, que vous vivrez jusqu'à quatre-vingt-treize ans ?

Royd, immédiatement sur la défensive, le regarda pardessus ses lunettes, tandis que Virginia, les yeux fixés sur le feu, écoutait, les nerfs un peu crispés.

— C'est ce qu'a prétendu le Scruteur, répondit Royd, haussant

les épaules. Je l'affirme donc aussi.

— C'est exact, enchaîna Gordon. Mais lorsque vous avez fabriqué le Tensile X, vous m'avez suggéré que vous aviez peut-être commis une maladresse en utilisant le Scruteur et qu'il fallait malgré tout envisager la possibilité d'une erreur mécanique, erreur qui pourrait me permettre de reculer la date fatale. S'il en est ainsi pour moi, pourquoi en serait-il autrement en ce qui vous concerne ?

— En effet, reconnut Royd. Mai... où voulez-vous en venir ? J'avoue que je ne vous suis pas très bien...

— Je veux en arriver à ceci : pour parler franc, le Tensile X ne me paraît pas agir sur vous comme il le faudrait. Vous escomptiez une longévité de deux cents ans, le Scruteur a affirmé quatre-vingt-treize. D'après les apparences, je ne vous vois pas vivant encore vingt ans, quelques efforts d'imagination que je puisse faire.

— Pour arriver à quatre-vingt-treize ans, je n'aurais pas à vivre vingt ans encore.

Gordon sursauta.

— Non ? Que voulez-vous dire ?

— Simplement que j'ai maintenant soixante-treize ans. Vous m'avez toujours cru beaucoup plus jeune parce que, jusqu'à ces derniers temps, je ne paraissais pas mon âge. Maintenant, cela commence à se voir...

— Soixante-treize ans ! s'écria Virginia, je ne l'aurais jamais cru, docteur !

— De toute façon, je reviens à mon idée, votre âge ne devrait pas se marquer, insista Gordon. C'est là le point crucial. Le Tensile X aurait dû vous maintenir approximativement dans l'état où vous vous trouviez quand vous l'avez absorbé. Sinon, comment pourriez-vous vivre encore un siècle et demi environ ?

Royd ne répondit pas. Il regardait pensivement le feu. Gordon reprit :

— Il y a des tas de choses que je ne comprends pas, docteur... Virgie et vous, vous vieillissez tous deux avec les années, tandis que je reste tel quel, je me sens solide et en pleine forme, aussi dynamique que le jour où j'ai bu le Tensile X. Par contre, vous deux, vous avez changé depuis l'époque où vous avez pris ce stabilisateur. Pourquoi diable vous êtes vous, crus obligés de chercher des ennuis avec ce produit ? Il apparaît, à vous regarder, qu'il a bel et bien gâché l'effet du Tensile.

— C'est possible, soupira Royd. Avec une drogue pareille, on ne peut guère prévoir quels en seront les effets précis. A en juger par mon état actuel, je ne vivrai sûrement pas jusqu'à deux cents ans, ni même jusqu'à cent ans. Et n'oubliez pas que nous n'avons pas tenu compte des maladies !

Gordon jeta un bref regard vers Virginia, tout juste à temps pour saisir l'expression de son visage tandis qu'elle avait les yeux fixés sur Royd. Cette expression faite pour moitié d'horreur et pour moitié d'attente, était difficile à analyser.

— Il y a une idée que je ne peux pas me retirer de l'esprit, continua Gordon. J'ai depuis longtemps l'impression que vous me cachez tous les deux quelque chose. Je ne sais pas ce que c'est, et peut-être le faites-vous pour mon bien. Mais... il n'empêche que cette attitude ne me plaît guère. N'auriez-vous pas tous deux, par hasard, fait une découverte ? Vous avez perdu sans doute la puissance que donne le Tensile X, et vous ne voulez pas me le dire ?

— Oui, c'est cela, répondit Virginia, saisissant au bond la chance qui s'offrait. C'est exactement cela, Gordon. Nous ne savions comment vous l'expliquer ; mais puisque vous l'avez découvert par vous-même, voilà qui est fait. Comprenez notre situation ! Il nous fallait vous dire que vous pourriez vivre deux cents ans alors que personne d'autre au monde ne peut avoir une perspective semblable.

Gordon garda longtemps le silence, puis il dit, plaisantant à moitié.

— C'est donc cela ? Vous avez fait une expérience manquée avec ce stabilisateur, n'est-ce pas, Doc ? Il aurait mieux valu faire comme moi : rester dans l'état où vous étiez.

Il laissa brusquement tomber la conversation et la tension se relâcha.

Virginia, qui avait pris la ligne de moindre résistance, pensait que son mensonge était justifié. L'explication avait apparemment satisfait Gordon, car il n'en parla plus ce soir-là. Son attitude, cependant, commença lentement à changer. Il avait une expression d'amertume et montrait moins de tolérance à l'égard de Virginia et du Docteur. Il éprouvait, semblait-il, secrètement, l'impression qu'ils avaient esquivé l'immortalité, ou du moins une longévité de deux siècles, et qu'ils l'avaient laissé seul dans cette aventure, ce qui, à son avis personnel, était pire que de mourir dans huit ans.

Ainsi s'écoulèrent, sans événements notables, les années 1968 et 1969. Puis ce fut 1970. Louise, qui avait cinq ans, était tout aussi jolie que sa mère. Gordon savait qu'une des photographies portait la date du 6 septembre de cette année. Dès le mois de juin, il commença ses préparatifs en vue d'éviter cette échéance. Royd fut appelé à prendre part à la « conférence » que Gordon tint avec Virgie, un soir du milieu de l'été.

— Nous allons en Australie, dit-il, et nous ne reviendrons pas avant le mois de janvier de l'année prochaine. J'ai pris toutes mes dispositions et, quoi qu'il arrive, je n'apparaîtrai pas le six septembre devant une assemblée de l'A.O.B.

— je suis de votre avis, acquiesça promptement Virgie. D'ailleurs, personne ne vous a demandé jusqu'à présent de vous présenter devant une telle assemblée.

— Nous allons filer au loin et, en septembre, nous serons de l'autre côté du globe. Louise viendra avec nous, bien entendu. Et vous, Doc ? N'aimeriez-vous pas venir ?

— Rien ne pourrait me faire plus plaisir.

— C'est donc entendu, décida Gordon. Je vais faire savoir au capitaine. Il aura ainsi amplement le temps de mettre le yacht en état.

Gordon ne laissa pas traîner les choses, il s'occupa dans les moindres détails de la mise à exécution de son projet et, le 10 juin, Virgie, Louise, Royd et lui s'embarquaient.

Pour Royd, c'était une aventure nouvelle et intéressante ; mais en ce qui concernait Virginia et Gordon, ce n'était guère qu'une répétition d'un plaisir qu'ils avaient goûté maintes fois au cours de leur vie conjugale.

Gordon avait cherché et choisi la plus : longue route possible. De Southampton à Lisbonne, et de là à Madère puis à la Gambie, sur la côte occidentale d'Afrique. Ensuite ils descendraient au sud jusqu'au Cap, et ils entreprendraient le long voyage de cinq mille milles qui les mènerait jusqu'en Australie.

\*

\* \*

Au troisième jour de navigation, au cœur d'un été particulièrement beau, Gordon dit à Royd :

— Voilà qui plongera réellement le Scruteur dans la honte, hein, Doc ! Nous aurions, je pense, pu agir de la même façon plus tôt si nous avions voulu.

— C'est probable, concéda Royd qui n'avait pas envie de discuter la question.

Le soleil était chaud, la mer calme et scintillante, les chaises-longues du pont merveilleusement confortables ; le docteur ne désirait que le silence. C'était un de ces instants d'assoupissement où rien n'a d'importance particulière et où l'univers paraît moins réel... Cette paix, cependant, fut troublée par l'apparition du capitaine Harslake.

— Pardon de vous déranger, Monsieur Fryer, dit-il, s'excusant, pouvez-vous m'accorder un moment ?

— De quoi s'agit-il, capitaine ? demanda Gordon en ouvrant paresseusement un œil. Cela ne peut-il attendre ?

— Je crains que non, monsieur. Et c'est confidentiel. Voulez-vous avoir la bonté de m'accompagner jusqu'à ma cabine ?

Gordon s'arracha avec un soupir de sa chaise-longue, haussa les



épaules à l'intention de Virginia et de Royd, puis suivit le capitaine jusqu'à la cabine.

— je préférerais, Monsieur, dit Harslake en versant à boire, que nous ne nous lancions pas dans ce voyage jusqu'en Australie.

— Vous préféreriez ? répéta Gordon étonné. Et pourquoi, je vous prie ?

— Je ne crois pas que nos moteurs pourront supporter la croisière. Nous avons pas mal voyagé ces dernières années et il est temps que nous mettions le yacht à sec pour le faire réviser, je ne savais pas, avant notre départ, que les moteurs étaient en si mauvais état.

Gordon vida son verre tout en prêtant l'oreille au bourdonnement étouffé et lointain de la salle des machines.

— Je ne perçois aucune anomalie dans le rythme, fit-il remarquer.

— Il n'y en a pas encore, monsieur. Mais le chef-mécanicien vient de me prévenir que notre arbre de transmission principal devait être remplacé... Si jamais nous arrivons en Australie, ce sera un miracle. Et si nous poussons jusque-là, il faudra que nous y restions pour que le yacht soit entièrement révisé,

— Rien de plus facile, dit Gordon. Et c'est ce que nous ferons. Continuez votre route, capitaine. Nous en reparlerons à l'arrivée.

— Si nous arrivons ! Car... que se passera-t-il si nous avons une panne en plein océan ? Dans l'état actuel des moteurs, cela pourrait facilement se produire.

Gordon déposa son verre avec impatience.

— Pourquoi diable ne m'a-t-on pas informé avant le départ ? Vous êtes capitaine de ce yacht, vous auriez dû vous en occuper. Si j'avais su, j'aurais pris l'avion pour l'Australie !...

— Je ne suis pas ingénieur, monsieur, répondit Harslake se défendant, j'étais absolument convaincu, avant que le chef mécanicien ne m'ait prévenu, que nous pouvions prendre la mer. Je vous conseille de vous arrêter à Lisbonne pour procéder à une révision.

— Très bien, consenti Gordon après avoir réfléchi. Nous pourrions rester à Lisbonne jusqu'à ce que le travail soit terminé. Combien de temps cela demandera-t-il ?

— Un mois, je pense...

— Bien. Télégraphiez à Lisbonne pour retenir des chambres dans un hôtel, voulez-vous ?

Gordon quitta la cabine, vaguement ennuyé. Cet accroc à l'itinéraire prévu le troublait beaucoup. Toutefois, tant qu'il demeurerait suffisamment loin de l'Angleterre, le reste n'avait pas tellement d'importance.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Virginia quand il revint à

sa chaise-longue.

— Des ennuis avec le moteur. Nous serons obligés de débarquer à Lisbonne, et peut-être d'y passer un mois. Mais il n'y a pas de quoi s'inquiéter, Lisbonne est tout aussi bien que partout ailleurs en ce qui nous concerne.

Virginia approuva en silence. Elle pensait, comme son mari, que cet incident imprévu était bizarre, et elle ne pouvait réprimer le vague sentiment de frayeur qu'il faisait naître en elle.

Mais les craintes du capitaine Harslake se réalisèrent, cependant, beaucoup plus rapidement que le chef mécanicien et lui ne l'avaient imaginé ! Dans la nuit même qui suivit, le temps calme fit place brusquement à la pluie, au vent, et, au large de la côte nord de l'Espagne, ils se trouvèrent en panne.

Harslake signala sa position par radio et fusées, tout en faisant de son mieux, à l'aide d'un gréement de fortune à l'avant et à l'arrière » pour empêcher l'embarcation désemparée de se jeter sur les rochers de la côte espagnole. Grâce à son expérience de la navigation, il y réussit et, à l'aube, la tempête se calma et permit de voir un caboteur qui répondait aux S.O.S.

Les questions de navigation n'étaient pas de la compétence de Gordon. Il ne pouvait donc qu'attendre des nouvelles.

— C'est agréable ! marmonnait Gordon avec un regard furieux. Un yacht d'un million de livres, et nous voilà en panne !... De quoi vous rendre malade !

— Nous avons pu quand même trouver quelqu'un pour nous en sortir, dit Virginia, et nous devons, je pense, en remercier le ciel.

Gordon ne répondit pas. Il avait le visage assombri. Ce n'était pas tant l'accident lui-même qui le mettait de mauvaise humeur, que le changement complet de ses projets.

Vers midi, le capitaine Harslake fit savoir qu'il serait heureux de recevoir Monsieur Fryer dans sa cabine. Gordon s'y rendit et trouva réunis dans le poste : Harslake, le chef mécanicien et le capitaine du caboteur.

— Il n'y a pas d'autre solution, Monsieur Fryer, que de nous faire remorquer jusqu'en Angleterre, dit Harslake sans détours.

— En Angleterre ? Vous aviez dit Lisbonne, il me semble ?

— J'avais pensé, en effet, que nous serions à même de faire le voyage jusqu'à Lisbonne, monsieur. Mais c'est impossible, le risque est trop grand. Le Capitaine Rutter se rend à Southampton et il pourrait nous amener avec lui.

— S'il peut nous conduire à Southampton, pourquoi pas à Lisbonne ? demanda Gordon.

Mais le capitaine Rutter, un loup de mer barbu, hocha la tête.

— Je ne peux pas, monsieur, J'ai un horaire à suivre et je me

ferais congédier si je jetais l'ancre au port avec des semaines de retard. La marchandise navigue sous contrat gouvernemental.

— Je m'arrangerai pour que vous ne regrettiez pas de nous avoir conduits à Lisbonne, dit Gordon.

Le mécanicien-chef intervint alors :

— Ce serait inutile, Monsieur Fryer. Il nous faut un nouvel arbre de transmission complet, et Lisbonne ne pourrait nous le fournir. Ce yacht n'utilise pas les machines standard de la marine, vous le savez ; elles ont été spécialement fabriquées à Clydeside. Le seul moyen de nous en tirer, c'est de nous faire ramener en Angleterre. Après, tout sera facile...

— Pas pour moi, murmura Gordon qui, se rendant compte que les autres échangeaient des regards perplexes, reprit son sang-froid. Très bien, dit-il, je suis obligé de m'incliner devant votre opinion d'experts. Mettez-vous à la besogne, Messieurs... Il quitta le poste à grands pas énervés et retourna sur le pont où Virginia jouait avec Louise. Il lui exposa brièvement la situation.

— Ainsi, le sort en est jeté ! Maugréa-t-il. Nous retournons en Angleterre, que cela nous plaise ou non !...

— Nous y serons au début de juillet, dit Virginia. Nous pourrions faire procéder aux réparations et repartir.

— S'il ne dépend que de moi, nous partirons beaucoup plus vite. Dès que ce yacht sera rentré, je demanderai un avion et nous filerons pour Melbourne. Je n'ai pas l'intention de rester en Angleterre un jour de plus qu'il ne faudra.

# CHAPITRE VII

En dépit de ses intentions, cependant, Gordon, arrivé en Angleterre, ne put repartir immédiatement. Il fut obligé de rester une quinzaine de jours pour liquider des affaires urgentes survenues entre-temps. Il put alors s'occuper des préparatifs de son départ pour l'Australie.

Il n'y avait pourtant une ombre au tableau : la santé de la petite Louise n'était pas brillante. L'enfant était fatiguée, pâle, elle manquait d'appétit et d'entrain. Tout d'abord, ni Gordon ni Virginia n'y firent très attention ; ils attribuaient ce changement à une indisposition enfantine passagère. Mais, quand l'état de l'enfant empira, ils se rendirent compte qu'il fallait prendre des mesures. Quoi qu'il arrivât, quelqu'embrrouillé que pût être leur propre sort dans la toile du destin, la petite Louise passait avant tout. Gordon laissa donc ses projets en suspens et appela un médecin, le meilleur spécialiste pour enfants.

— Ce n'est pas grave, dit le praticien, son examen achevé. Elle traverse une crise... L'ennui, c'est que, pour la remettre d'aplomb, ça prendra un certain temps.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Gordon d'une voix anxieuse.

— Eh bien, pour couper court à toute phraséologie technique, je vous dirai simplement qu'elle est débilitée par une trop forte dose de soleil. Où êtes-vous allés dernièrement ?

— A bord de mon yacht.

— Heu... elle a beaucoup joué au soleil sans chapeau ?...

— Je ne pensais pas que cela pouvait lui faire du mal, dit Virginia. Elle est tellement habituée au soleil.

— Vous ne sauriez être trop prudente, au contraire, Madame Fryer. Chez une enfant de cet âge, un excès de rayons ultra-violets peut parfois être dangereux. Bref, c'est cela sa maladie. Une forme de grosse insolation latente, accompagnée d'une légère congestion... Il n'y a toutefois aucun danger, pourvu que nous la prenions immédiatement en main. Il faudra me l'amener à ma clinique pour qu'elle suive un traitement.

— Et combien de temps durera ce traitement ? demanda Gordon.

Le spécialiste réfléchit, songeant aux soins qu'exigeait le cas (et plus encore au fait que Gordon Fryer jouissait d'une richesse fabuleuse !).

— Au minimum quatre mois, répondit-il enfin. Inutile de se dépêcher, vous comprenez, dans ce genre de maladie, ce qui compte,

n'est-ce pas, c'est que je vous la rende, après le traitement, en parfaite santé.

— Naturellement ! Acquiesça promptement Virginia en jetant un regard à Gordon. Peu importe le reste !...

Les mâchoires de Gordon se serraient, mais il maîtrisa sa colère contre le destin. Ce qui l'emportait dans son esprit, c'était le bien-être de sa fille.

— Très bien, dit-il. Prenez les dispositions nécessaires, je vous prie.

— J'espère que vous resterez tous les deux dans les environs ? Très souvent, les enfants réclament leurs parents et je veux avoir la certitude que vous pourrez accourir sur l'heure si les circonstances l'exigeaient.

— Nous ne serons pas loin de votre clinique, promit Gordon.

Le spécialiste, satisfait, se retira. Lorsque la porte se referma sur le valet de chambre, Gordon jeta un regard à Virginia. Ce regard en disait plus long que des mots n'auraient pu le faire.

— Nous voilà revenus à notre point de départ ! Soupira-t-il enfin, la mort dans l'âme et complètement déprimé.

— Ce n'est pas en dernier appel, Gordon. Vous pouvez encore partir seul pour l'Australie et je resterai ici pour m'occuper de Louise s'il en est besoin.

— Quoi ? Quitter Louise, partir sans vous ? C'est impensable ! dit Gordon en marchant avec agitation. Oh ! A quoi bon nous leurrer ? Cette maudite affaire marche à son aboutissement et nous ne pouvons rien pour l'arrêter ! Je ferais mieux d'aller dire au docteur ce qui se passe et le prévenir que la croisière en Australie est annulée...

C'était définitif. Et Gordon ne fit plus aucun effort pour quitter le pays. Les derniers événements l'avaient amené à adopter une attitude de fatalisme total et, par la suite, devenu pleinement conscient de son impuissance contre les décisions du sort, il eut l'air de regarder s'écouler les jours dans une hébétude complète. Hors les obligations essentielles auxquelles il devait se soumettre pour ses affaires, et ses visites régulières à Louise en compagnie de Virgie, rien ne paraissait l'intéresser désormais.

Pourtant, lorsque la radio et les journaux annoncèrent que la production de l'Œil Fryer venait de dépasser le chiffre d'un million et avait permis de rendre totalement la vue à une multitude de malheureux, il ne put rester indifférent. Certes, il acceptait la nouvelle avec flegme ; et il se rendait compte qu'elle ne signifiait pour le public qu'une grande victoire scientifique, humanitaire et commerciale ; mais il y voyait, lui, les premiers signes annonciateurs de l'événement du six septembre !

Le 1<sup>er</sup> septembre, le président de l'A.B.O. (Association d'Optique

Britannique) adressa une cordiale invitation à Gordon pour lui demander d'être son hôte d'honneur au banquet annuel de l'Association, le 6 septembre, et de bien vouloir se préparer à dire quelques mots sur les circonstances qui l'avaient conduit à créer l'Œil de verre.

— La voilà donc, dit-il avec un accent bizarre en montrant la carte à Virginia. Et je ne puis m'y soustraire sans insulter la faculté tout entière. Pour défendre ma vie et démontrer l'erreur du Scruteur, je devrais m'absenter, mais...

Il s'arrêta et réfléchit.

— Bah ! Comme vous l'avez dit, ce n'est pas encore le dernier appel. Je ferais mieux d'y aller.

— En vêtement de cérémonie, bien entendu ?

— Naturellement. Oh ! Je vois ce que vous voulez dire. Nous avons fait le vœu que jamais je n'en porterais. Mais, vous voyez bien qu'il n'y a pas moyen de l'éviter, Virgie. Il faut que j'y aille.

Comme le banquet était télévisé, Virgie put assister à l'ovation dont son mari fut l'objet et entendre le splendide discours qu'il prononça, insistant sur le fait que l'honneur de l'invention revenait pour moitié au célèbre docteur Royd.

Le savant, qui regardait et écoutait aussi, près de Virginia, eut un léger sourire à ce panégyrique. Mais brusquement l'angle de vision changea sur l'écran et il y eut un bref tableau qui présentait Gordon au bord de l'estrade, entouré des personnages officiels, tandis qu'à l'arrière le panneau de l'A.O.B. se dressait, parfaitement lisible.

— La voilà, Virgie, dit Royd, calme. C'est exactement la scène photographiée par le Scruteur.

— Je sais, dit-elle d'une voix qui paraissait lointaine. Dites-moi, Doc, êtes-vous encore d'avis que nous ne devons pas lui parler de l'effet du Tensile et le préparer à cette terrible maladie des tissus osseux. Dans six ou sept ans, n'est-ce pas, il...

— Je n'ai pas changé d'avis, coupa Royd. Le prévenir ne servirait à rien. Il n'est déjà que trop inquiet. A quoi bon augmenter son trouble ? Mais je pense, malgré tout, que nous devrions établir un plan très étudié pour les six années qui restent à courir avant la date fatale. Ce serait un dernier effort désespéré pour vaincre les prédictions impitoyables qui, jusqu'à présent, se sont toutes réalisées.

Le bon docteur Royd donnait ces conseils sans y croire lui-même, car il était arrivé à ce point où, ne voyant pas de solution au problème, il avait adopté dans son for intérieur une attitude de sombre résignation.

Mais il n'en était pas de même pour Virginia. Malgré l'effondrement que devait amener le Tensile X dans quelques années, malgré l'avertissement du Scruteur, elle arrivait encore à sourire et à

tisser des plans grâce auxquels Gordon pourrait avoir au moins le moyen de lutter quand approcherait l'année fatale. Il suffisait peut-être d'amener un changement minime, de provoquer une erreur de détail dans les prédictions du Scruteur pour que le charme fût rompu.

Lorsque Gordon revint chez lui, après avoir été glorifié par l'A.O.B. et avoir reçu un certificat qui faisait de lui un Compagnon de la Société Mondiale d'Optique, il retomba dans son humeur sombre et mélancolique. Il s'occupait de ses affaires, mais sans joie et sans passion. Lorsque Louise, complètement remise, revint à la maison, vers la fin de septembre, son retour fut fêté et Gordon fit de son mieux pour que la petite fête familiale ne fût pas gâchée par sa tristesse. Il évita de parler de la question si profondément implantée dans son esprit.

\*  
\* \*

Au cours de l'été 1971, il put enfin réaliser son projet de voyage en Australie. La croisière fut une réussite, mais il revint, lui, l'humeur aussi sombre que lorsqu'il était parti, déprimé et impatient, avec l'air de livrer contre des fantômes insaisissables une bataille sans espoir.

L'ironie du sort lui paraissait d'autant plus vive que, dans tous les autres domaines, il n'obtenait que des succès. L'argent continuait à affluer et la Compagnie Spiritine avait complètement supplanté les anciennes compagnies pétrolières. Pour ce qui était de la montre « Perpétuelle », elle était maintenant le seul modèle que portaient la plupart des hommes et des femmes du monde entier. Cependant, fidèle aux premières dispositions prises de concert avec Virginia, il n'en avait jamais changé la forme et il avait bien l'intention de ne jamais le faire.

En somme, au cours des années 72, 73, 74 et 75, il fut un homme comblé ; mais il ne possédait pas la paix de l'esprit et ce seul manque faisait paraître tout le reste vide et sans signification.

Lorsque commença l'année 76, Gordon se sentit plus accablé encore par le problème épouvantable du Temps. Le sablier se vidait inexorablement. De son côté, Virginia était d'autant plus inquiète que, d'un instant à l'autre, la force donnée par le Tensile X allait s'effondrer et qu'on pouvait s'attendre au pire. Cependant, le Scruteur avait prévu octobre et, si ses visions étaient véridiques, aucun désastre ne pourrait avoir lieu d'ici là. Par-dessus tout, il fallait prendre les dispositions les plus fermes pour déjouer les pièges du jour fatidique.

En août, Gordon reçut un choc. Les journaux annoncèrent, parmi les faits divers sans importance, la libération de Blessington, ex-fabricant d'yeux de verre, qui avait purgé sa peine de prison. A cause

de son association avec les incendiaires, il avait dû accomplir les douze années de détention auxquelles il avait été condamné.

— Ce qui signifie, résuma Gordon au déjeuner, par une chaude matinée, qu'il va remuer ciel et terre pour m'atteindre. J'ai amené la ruine de son affaire, je l'ai fait jeter en prison et c'est à cause de moi que ses amis ont été arrêtés. J'ai l'impression que rien ne l'arrêtera. Vous aussi, Doc, vous feriez bien de vous tenir sur vos gardes...

Le vieux savant, haussant les épaules, marmonna :

— Je quitte rarement la maison ou le laboratoire, et Blessington n'a aucune chance d'arriver jusqu'à moi sans se faire repérer... Bien entendu, je crois qu'il y a lieu de demander la protection de la police.

— Je le ferai très certainement, ce matin même.

Dès que l'inspecteur-chef Bland fut informé de la requête de Gordon, il lui envoya promptement des hommes en civil chargés de veiller tout particulièrement sur Virginia et sur Louise lorsque celles-ci sortaient de la maison. Gordon, pour sa part, se reposait sur sa propre force et sur sa vigilance. Il était convaincu qu'il serait capable de résister à tout ce que Blessington pourrait tenter.

Vers la mi-septembre, Gordon reçut une lettre de la Société des Inventeurs. Elle arriva au moment même où il projetait de s'en aller au loin pour un temps indéterminé. Après avoir lu la lettre, il la tendit à Virginia.

10 septembre 1976.

*« Cher Monsieur Fryer, la Société des Inventeurs a reconnu, à l'unanimité, que vous êtes l'inventeur le plus qualifié de la présente décennie, principalement pour votre Spiritine, sans parler de votre célèbre Œil de Fryer et de votre collaboration avec le docteur Royd pour la création de l'infailible « Montre Perpétuelle ». Nous vous prions très respectueusement de bien vouloir présider notre dîner qui aura lieu le 19 octobre prochain, à huit heures du soir. Au titre d'invité d'honneur, l'Ordre National du Mérite vous sera remis à cette occasion. Très sincèrement vôtre. Le Secrétaire Principal. »*

— Oui, c'est la date, dit Virginia en rendant le papier à Gordon. Qu'allez-vous faire ? Refuser, bien entendu ?

— Je ne peux pas, répondit Gordon, morose. La Société des Inventeurs est le groupe le plus puissant du pays. Si je refusais cette invitation, je me couvrirais de ridicule. Ce serait un affront à tous mes confrères.

— Mais vous possédez des millions, Gordon, et c'est la date fatale ! Il faut que vous fassiez tout pour éviter de tomber dans le piège.

— je ferai tout mon possible. Quant à mes millions, ils ne sont pas en cause. C'est une question d'honneur, de prestige. Louise porte



mon nom et un scandale serait pour elle un pénible héritage. Non, j'accepterai l'invitation, mais je prendrai toutes les dispositions voulues pour échapper aux prédictions du sort... Voulez-vous avoir la bonté de m'apporter les photos du dernier jour ? Elles se trouvent dans le bureau.

Virginia acquiesça et quitta rapidement la bibliothèque. Elle revint un instant plus tard et Gordon examina attentivement les photos. Maintenant que la conclusion approchait, il se sentait presque détaché de lui-même et il osait envisager les choses avec un froid détachement.

— Dans cette scène de lutte, dit-il, il semble que je porte un chapeau melon... Il est difficile de tirer des conclusions précises d'une silhouette mais, en ce qui concerne le tableau de ma mort, je n'ai rien qui ressemble à ce hideux pardessus et à ce chapeau de feutre. Voilà donc un élément qui peut nous servir... Je possède un habit, c'est vrai, et je le porterai au dîner, mais avant et après, pour venir de Londres et y retourner, j'aurai mon costume de tweed. Je prendrai la voiture et j'éviterai le train. Je ne porte pas non plus de montre-bracelet et n'en porterai jamais, je doute même qu'il existe de nos jours une montre de ce modèle. Voilà un certain nombre de points sur lesquels nous pouvons agir pour changer la situation...

— C'est exact, reconnut Virgie, mais je suis quand même... épouvantée, Gordon.

— Nous allons en sortir ! dit-il durement. Il faut tenir le coup, Virgie, c'est la dernière fois que les dés sont jetés.

— Oui, chuchota Virgie, les lèvres tremblantes. La dernière fois...

\*

\* \*

Finalement, le dix-neuf octobre arriva. Gordon resta chez lui jusqu'au soir afin de s'assurer qu'il avait tout arrangé pour détourner le cours normal des événements. A six heures, alors que le crépuscule lugubre tirait à sa fin, il fit ses adieux à Virginia et à Louise.

— Dieu vous garde, mon aimé, balbutia Virginia en l'embrassant. Je prierai sans arrêt pendant votre absence...

Elle faisait un effort surhumain pour retenir ses larmes.

— Moi aussi, papa, dit promptement la petite Louise, tandis que Gordon la soulevait dans ses bras pour l'embrasser.

— Je reviendrai demain matin, sain et sauf, promit-il avec un sourire forcé en déposant l'enfant. Une vie nouvelle commencera alors et nous aurons prouvé que le Scruteur avait menti ! Au revoir, Doc !...

— Bonne chance, mon fils !... Il y a longtemps que je n'ai plus

prié, mais je ferai de mon mieux, je vous le jure...

Gordon éclata de rire et monta prestement dans la voiture dont le chauffeur tenait ouverte la portière. Un instant plus tard, la limousine démarrait, descendait l'allée et s'élançait sur la grand route.

L'obscurité tombait. Gordon contemplait le paysage, pensif tandis que des milliers d'idées s'entrecroisaient dans son cerveau. Il se demandait comment il avait pu résister à l'action de toutes ces années qui l'avaient conduit à ce jour spécial, à ce jour qui avait dominé sa vie tout entière ! Or ce jour était maintenant arrivé, et il fallait en sortir vainqueur.

Satisfait d'avoir effectué tous les mouvements possibles dans le jeu d'échecs de sa destinée, il se détendit sur les coussins moelleux. La voiture traversa Reading dans un éblouissement de lumière puis, après avoir roulé un long moment dans une campagne peu éclairée, elle laissa derrière elle Wokingham et fila en direction d'Ascot.

Soudain, le moteur eut d'étranges ratés, malgré les efforts que faisait le chauffeur pour maintenir sa vitesse. Finalement, dans une montée de la route, la voiture eut comme un soupir et s'arrêta.

— Qu'y a-t-il, Norton ? demanda Gordon en repoussant la cloison de verre. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sais pas, monsieur. Il faut que je regarde...

— Dépêchez-vous, mon garçon. Mes minutes sont comptées.

Le chauffeur descendit sur la route sombre et alluma une lampe torche avant de soulever le capot. Il tripota pendant quelques minutes le moteur, puis se mit à se gratter la nuque.

— Alors ? demanda Gordon, anxieux.

— Je crains de ne pouvoir rien y faire, monsieur. C'est l'allumage qui est en panne et je ne vois pas comment le réparer. Il faut que je téléphone à un garage.

Gordon sortit sa montre. Il était six heures trente.

— Il n'y a pas de garage avant Ascot, maugréa-t-il. C'est-à-dire à trois milles d'ici. La petite gare d'Ashton est par là, à gauche. Le mieux est que j'y aille et que je prenne le train pour Londres. Vous vous occuperez de la voiture.

— Très bien, monsieur.

— Retirez ma valise du coffre, voulez-vous ?

Le chauffeur obéit et, un instant plus tard, arraché malgré lui à sa quiétude par le tour inattendu que prenaient soudain les événements, Gordon traversa un champ désert et se dirigea vers les lumières qui indiquaient la présence d'une gare, ou, plutôt, d'une station de campagne.

Il l'avait presque atteinte et il longeait un ouvrage de briques en ruine, reste d'un ancien pont de chemin de fer sur lequel passait autrefois la route, quand il crut entendre derrière lui un bruit de pas.

Perplexe, il s'arrêta pour scruter les ténèbres. L'endroit où il se trouvait était assez bien éclairé par la lumière qui provenait de la gare, mais, au delà de la portée des lampes, tout était sombre.

Gordon se demanda un moment si ce n'était pas le chauffeur qui le suivait ; mais il se sentit brusquement saisi par derrière. Sa valise de voyage lui échappa et il lutta à mort avec toute la force énorme qui lui venait du Tensile X. Cette force était en lui, il ne pouvait en douter. Sa puissance ne paraissait pas avoir diminué le moins du monde. D'un coup de poing terrible, il jeta son agresseur au sol, puis, tandis que celui-ci essayait de se relever, il se pencha sur lui.

— Blessington ! s'écria-t-il en reconnaissant les traits de ce visage fatigué, usé, et ce regard traqué.

— Oui, Blessington ! Il y a longtemps que j'attends ce moment, Fryer l'Invincible ! Depuis cette nuit où vous m'avez fait chasser des « Mélèzes » ! J'ai tout essayé, mais vous étiez toujours plus fort que moi... Lorsque j'ai quitté la prison, j'ai décidé de vous suivre constamment, vous, personnellement, pour saisir une occasion propice, comme celle qui se présente actuellement.

— C'est vous qui avez détraqué ma voiture ?

— Naturellement ! Je surveillais votre maison. Je savais où vous alliez, car les journaux en étaient pleins et j'ai pensé, ce qui s'est trouvé exact, que vous seriez seul avec votre chauffeur. Je suis monté sur le coffre, à l'arrière de votre limousine. J'avais bien calculé cette panne d'allumage, mais je croyais que vous resteriez seul dans la voiture pendant que le chauffeur irait chercher de l'aide... Ce qui s'est passé est tout aussi bien ; je vous tiens à ma merci et je vais en finir avec vous.

Gordon attendait, tendu. Ce n'était pas qu'il eût peur de son ennemi, mais il voyait approcher l'avant-dernière scène photographiée par le Scruteur, et il se sentait épouvanté. A l'arrière-plan, les murs en ruine du pont effondré et les lampes de la gare. Ses vêtements eux-mêmes ! Le chapeau, qui dans la photographie semblait être un melon, n'en était pas un en réalité ; en cet instant où les réflexions se succédaient rapidement dans son cerveau, Gordon reconnaissait que le chapeau qu'il portait et celui de la photo étaient de forme identique.

Il y avait ensuite un couteau... Il devait se battre contre son adversaire... C'est exactement ce qui se passa ! Avant même qu'il ne pût s'en rendre compte, Blessington, pris d'un furieux accès de colère vengeresse, s'élançait en avant, un couteau à la main.

— Si j'avais pu avoir un fusil, vous ne seriez pas vivant à l'heure qu'il est ! Haleta l'ancien prisonnier.

Sur quoi il porta à Gordon un terrible coup de haut en bas. L'arme fendit la veste de celui-ci et, dans des circonstances normales, elle lui aurait infligé une terrible blessure à la poitrine. Mais, en l'état

des choses, la résistance extraordinaire de Gordon le sauva.

Blessington parut visiblement surpris que son attaque n'eût pas eu plus d'effet, mais Gordon ne lui laissa pas le temps de la réflexion. Il lui arracha l'arme des mains et l'en frappa à plusieurs reprises, sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, aveuglé par sa volonté démente de se débarrasser de son ennemi.

Blessington poussa un gémissement et, râlant, glissa sur l'herbe. Gordon l'examina, et le couteau lui échappa des mains. Quelques secondes lui avaient suffi pour voir que Blessington, atteint en plein cœur, était mort.

Désemparé, il regarda autour de lui. Son pardessus s'était fendu et taché au cours de la lutte. La jambe de son pantalon de tweed était arrachée au genou, à l'endroit où il l'avait accrochée à une souche. Il n'était pas question de se rendre à la gare dans cet état, à moins de vouloir susciter une enquête.

Il n'y avait qu'une chose à faire. Il enleva rapidement son pardessus et son costume de tweed et revêtit l'habit qu'il transportait dans sa valise. Il remplaça la longue cravate verte qu'il portait, par un nœud qu'il ajusta à son col blanc. Puis il empila dans la valise ses vêtements déchirés et courut aux ruines croulantes du pont pour la cacher derrière un vieux tas de briques. Ensuite, il saisit le corps de Blessington, le traîna jusqu'à l'endroit où il avait placé la valise et disposa les briques tombées de manière à dissimuler le corps aussi bien qu'il le pouvait.

Ceci fait, Gordon s'accorda un bref instant de répit pour reprendre son souffle. Tout était calme. Le sifflement lointain d'un train qui approchait de la gare, le surprit. Il mit d'aplomb son chapeau, rejeta sur son bras, en plaçant la doublure à l'extérieur, son pardessus taché de sang, et courut aussi vite qu'il put à la station. Il y arriva alors que le train entraînait en gare.

— Ce train va-t-il à Londres ? demanda-t-il à l'employé de la gare,

— Oui, monsieur. Aller simple ou aller et retour ?

Le regard de l'employé exprima un léger étonnement à la vue de l'étrange voyageur, vêtu d'un habit de soirée, au visage sali et inquiet.

— Aller seulement, dit Gordon. Et vite !

Il paya, prit son ticket, puis se jeta dans le train une demi-seconde seulement avant le départ. A son grand soulagement, Il vit qu'il se trouvait dans un compartiment vide, il se détendit lentement et réfléchit à sa situation. Il se rendit compte alors que le cours des événements l'avait obligé, après tout, à revêtir un habit de soirée et, soudain inquiet, son regard se porta vers la fenêtre du train. Il poussa un soupir de soulagement. Rien ne suggérerait la présence d'une affiche qu'il verrait à l'envers et sur laquelle serait inscrit le mot « Rugby »,

comme dans la dernière scène photographiée par le Scruteur. Il ne portait pas non plus de bracelet montre.

— Je suis donc en sécurité, marmonna-t-il. Quand ce maudit banquet sera terminé, je jetterai l'habit dans un fossé et je me procurerai d'autres vêtements. Pour ce qui est de Blessington...

Il ne put réprimer une grimace. Déjà, mentalement, il pesait les mots avec lesquels il plaiderait la légitime défense si jamais on relevait des preuves contre lui.

Sa satisfaction aurait sans doute été moins complète s'il avait pu voir la station qu'il venait de quitter. Par la porte branlante qui ouvrait sur le quai, deux hommes vêtus d'imperméables et coiffés de chapeaux melons entraient d'un pas rapide et, finalement, s'adressaient à l'employé qui se trouvait derrière le guichet.

— Avez-vous un homme d'âge moyen, d'allure citadine, qui portait un chapeau sombre et un pardessus brun ?

C'était le plus grand des deux individus qui questionnait de la sorte l'employé, et ce dernier n'était pas rustre au point de ne pouvoir reconnaître deux inspecteurs de police en civil.

Il répondit sans hésiter :

— Oui, un voyageur qui avait le visage sali, un habit de soirée et un pardessus sur le bras.

— Où allait-il ? A-t-il pris un train pour Londres ?

— En effet. Un aller simple.

— A quelle heure y aura-t-il un autre train ?

— Dans une heure.

— Bien, merci.

L'homme fit de la tête un geste à son compagnon et celui-ci le suivit hors de la gare, à travers champs.

— Nous arriverons plus vite à Londres avec la voiture, dit l'homme. Une drôle d'histoire, hein ? On nous donne l'ordre de veiller sur Fryer, et nous tombons sur un meurtre. Il n'y a aucune preuve que ce soit lui, mais ça en a bien l'air, surtout que c'est le corps de Blessington !

— Et que, dans la valise, se trouve le costume de ville de Fryer, ajouta l'autre.

— Hmm... Nous ferions bien de nous presser !

La présence des deux hommes s'expliquait facilement. Délégué par l'inspecteur-chef Bland pour veiller à la sécurité de Fryer, ils avaient suivi la voiture de celui-ci à distance respectueuse quand il était parti en voyage. Ils savaient, tout comme Blessington, qu'il se rendait à Londres pour assister au congrès des Inventeurs. Ils avaient rattrapé la limousine et l'avaient trouvée vide et en panne. Ils venaient à peine d'examiner la voiture que le chauffeur revenait du téléphone de la route. Il ne fallut pas longtemps pour apprendre où était allé

Gordon.

Mais un des deux inspecteurs avait par hasard heurté du pied une lame de couteau dans l'herbe, ce qui avait automatiquement conduit les deux limiers de la police à découvrir le corps de Blessington et la valise abandonnée. De protecteurs, ils devinrent chasseurs. Tout désignait Gordon Fryer comme meurtrier et, quelles que fussent les raisons qui l'y avaient poussé, il fallait l'arrêter.

Pendant ce temps, Gordon maudissait la lenteur du train qui s'arrêtait à chaque station. Ascot... Egham... Staines. Puis enfin Hounslo, Brentford et les environs de Londres. Il lui semblait que jamais il n'arriverait dans la capitale. Finalement pourtant il y parvint et se jeta dans un taxi, plus heureux qu'il n'aurait su le dire de se trouver hors du train sans avoir eu d'accident.

Pour le retour, il prendrait un taxi.

Il était huit heures moins cinq quand il arriva au vaste édifice de la Société des Inventeurs, ce qui lui laissait cinq minutes pour se laver, se brosser, prendre l'attitude d'un homme de bonne compagnie. Malgré le tumulte de ses pensées et de ses sentiments, il paraissait tout à fait calme lorsqu'il fut introduit au sein de l'assemblée.

Le dîner à lui seul lui parut interminable et Gordon aurait certes préféré refuser les plats, mais l'usage ne le lui permettait pas. Les discours lui parurent encore plus longs. De temps en temps, il jetait un regard à sa montre car il se rappelait que l'instant fatal, suivant le bracelet-montre de la photo, était fixé à onze heures trois.

Sa montre indiquait neuf heures quarante lorsqu'il la consulta pour la dernière fois, mais ce ne fut qu'à onze heures moins le quart qu'on le pria de monter sur l'estrade.

Avec un sourire bienveillant, il fit ce qu'on lui demandait et le Président de la Société leva la main pour arrêter les conversations dans le vaste hall.

— Mesdames et Messieurs, dit le Président, comme vous le savez tous, nous nous sommes réunis aujourd'hui, non seulement pour notre dîner annuel, mais encore pour honorer le plus grand inventeur actuel. Aucun autre n'a fait bénéficier l'humanité d'inventions comme la Spiritine et l'Œil Fryer. Cette dernière invention surtout peut soutenir la comparaison avec celles de Röntgen, de Lister, de M<sup>me</sup> Curie et des autres...

— Bravo ! Bravo ! Clamèrent des voix enthousiastes.

— Nous éprouvons...

Le Président continua à déverser des flots de compliments. Le regard de Gordon se détourna de lui pour se porter vers les visages attentifs de l'assemblée et, plus en arrière, vers les grandes portes du fond du hall. Il sursauta en distinguant deux hommes qui avaient, de toute évidence, l'allure de deux policiers en civil. Et près d'eux se

tenait un policier en uniforme !...

— ... pour nous dire quelques mots, achevait le Président.

Gordon, d'un effort, revint à la réalité.

— Seulement quelques mots, Monsieur Fryer, insista le Président.

Gordon était fasciné par les trois silhouettes qui attendaient au fond du hall. Blessington ! Ils avaient sans doute, Dieu sait comment, découvert le cadavre ! Ils attendaient pour arrêter le meurtrier. Il ne pouvait y avoir d'autre raison à la présence dans cette salle de deux inspecteurs et d'un policier. Dans sa panique, Gordon oubliait qu'il avait demandé la protection de la police.

Le Président eut un geste embarrassé. Gordon s'en rendit compte. S'épongeant le front, il sourit et prit la parole.

— Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, je dois d'abord vous demander d'excuser mon agitation apparente de ce soir mais, vraiment, l'ovation dont je suis l'objet est impressionnante. Si j'avais été libre d'agir à ma guise, j'aurais préféré rester chez moi !...

Des rires amusés fusèrent, mais personne ne comprit que Gordon parlait du fond du cœur, et non par humour.

— Que puis-je faire d'autre, continua-t-il, que de vous remercier de tout cœur pour votre bonté et la haute opinion que vous avez de mes capacités d'inventeur ? Si mes efforts ont pu aider au progrès de la civilisation mondiale, j'en suis largement payé par la joie que j'en éprouve... il n'y avait plus aucune raison, de toute façon, pour qu'il continuât à parler car les applaudissements étaient assourdissants. Quand ils s'éteignirent, Gordon vit que le Président, revenu sur l'estrade, tenait à la main une boîte ovale.

— Monsieur Fryer, dit-il, solennel, j'ai volontairement omis de mentionner votre célèbre « montre perpétuelle ». La part qui vous revient dans cette invention réalisée en association avec le Dr Royd, est bien connue, et le public vous doit, à cet égard, une grande reconnaissance. Nous avons pensé, bien que vous vous serviez, je l'ai remarqué, d'une montre de poche démodée, qu'il convenait de vous offrir l'une de vos célèbres montres. Non pas le modèle que le monde entier utilise, mais un modèle unique, établi par notre Association !... Il est fait d'or massif et porte une inscription indiquant qu'il vous est offert par nous.

Gordon, muet, regardait la boîte ouverte. Sur le fond de velours noir se trouvait la montre même qu'il croyait ne jamais devoir rencontrer. C'était celle de la photo ! La...

— Je n'en veux pas, dit-il brusquement. Je ne peux pas porter deux montres, cela n'aurait pas de sens, j'en ai une qui est bonne et je...

— Oh ! Voyons, Monsieur Fryer, dit le Président en se mettant à

rire. Votre modestie vous honore, mais nous serions profondément blessés si vous refusiez notre présent. D'ailleurs, il n'en est pas question ! ajouta-t-il résolument.

Avant que Gordon eût compris ce qui se passait, le Président lui avait saisi le poignet gauche et lui avait agrafé le bracelet. Gordon entendit le déclic. Il savait mieux que personne qu'il ne pourrait plus enlever ce bracelet qu'avec une lime.

— Voilà ! dit le Président, radieux.

L'assistance applaudit frénétiquement.

Gordon était pâle. Ses yeux paraissaient écarquillés d'angoisse et de colère, tandis qu'il fixait sans la voir la foule qui continuait à l'acclamer par un tonnerre d'applaudissements.

Le Président parut perplexe. Il n'arrivait pas à comprendre la raison de cette aversion de Gordon à l'égard d'un cadeau si beau et si coûteux. Soudain, Gordon revit au fond du hall les trois silhouettes implacables. Il ne put se dominer plus longtemps. Il tourna sur lui-même et s'élança vers la porte placée derrière l'estrade. Il disparut, tandis que l'assistance, étonnée, se demandait ce qui se passait.

Dès que Gordon se trouva dans le couloir qui longeait le hall, il courut jusqu'au vestiaire en regardant par-dessus son épaule. Craignant d'être poursuivi, il chercha à tâtons son chapeau et son pardessus, s'en saisit et fila à toute vitesse.

Il descendit l'allée en courant et, sans s'arrêter, enfila comme il put son pardessus et se coiffa de son chapeau. Arrivé dans la grand-rue, il fit signe à un taxi. Mais celui-ci, déjà retenu, sans doute, pour une autre course, ne s'arrêta pas. Et il n'y en avait pas d'autre en vue pour l'instant.

Gordon, tout en grommelant, s'élança sur le pavé en jetant de temps à autre un regard en arrière. Il aperçut brusquement, épouvanté, une voiture de police qui se dirigeait à toute vitesse vers lui. Il bifurqua immédiatement dans une rue latérale, grimpa une pente en courant et se trouva soudain devant un grand espace libre qu'emplissaient le tumulte des trains et un fracas de bidons de lait. Il vit que, sans s'en rendre compte, il était entré dans une gare de marchandises. Mais laquelle était-ce ? King's Cross ? Euston ? St-Paneras ? Il n'en avait aucune idée.

Il ralentit son allure jusqu'à s'arrêter et une horreur mortelle l'envahit lorsqu'il comprit qu'il s'était lui-même jeté dans les filets de la Destinée en revenant dans une gare !...

Il fit volte-face pour retourner par où il était venu, mais il vit au loin des hommes qui arrivaient, ce qui le fit changer d'idée. Il jeta autour de lui un regard aiguisé, se faufila dans une ruelle. Un quart d'heure plus tard, arrivé sur une place, il se mêla aux gens qui passaient. Tout en marchant, il regarda la pendule et faillit pleurer de



soulagement.

Il était onze heures quinze ! Douze minutes après l'heure fatale indiquée sur la photo relevée par le Scruteur. Il fut tellement fasciné par l'horloge qu'il s'immobilisa un instant afin de s'assurer qu'elle ne s'était pas arrêtée. Non, l'aiguille se déplaçait d'une façon régulière.

— Onze heures quinze, dit-il à mi-voix. Dieu soit béni ! Le Scruteur s'était trompé !

Il éprouvait une émotion si violente, si délirante, qu'il aurait voulu en faire part à tout le monde ; mais il lui fallait faire face aux difficultés de sa situation.

Pour l'instant, il était arrivé dans le hall de la gare en suivant la foule. Les sorties étaient-elles surveillées ? Le seul moyen de s'échapper, c'était de prendre un train.

« Ça n'a plus d'importance ! pensa-t-il avec une bouffée de joie. Quel imbécile je suis ! L'heure est passée, maintenant. Il est onze heures vingt et la photo indiquait onze heures trois ! Et je suis encore vivant ! Le Scruteur s'est trompé ! »

Il regarda l'horaire des trains affiché au tableau. Il y avait un départ pour Reading à onze heures vingt-cinq, il eut un geste d'approbation et s'éloigna, puis il se rappela qu'il n'avait pas regardé le numéro du quai de départ. Il y avait devant le tableau indicateur un homme qui se déplaça légèrement et Gordon put, avec un effort, voir le numéro qu'il cherchait. Quai numéro deux. Si Gordon avait attendu quelques secondes que son compagnon de voyage se fut écarté, il aurait vu que le numéro de son quai était en réalité « douze ». Mais le premier chiffre, lorsqu'il avait regardé, était caché par la tête de l'inconnu.

Les fils impitoyables tissés dans la trame de sa destinée se resserraient autour de lui. Il acheta un ticket et courut au quai numéro 2. Le train était bien en gare mais il n'y avait pas, comme d'habitude, un employé pour poinçonner les tickets à la barrière. Il monta sur le quai, s'installa dans le train et ferma les yeux pour détendre ses nerfs surexcités.

Il se rendit compte alors que le train tardait à démarrer. Il regarda au dehors par la vitre baissée : l'horloge de la gare marquait onze heures trente. A cet instant, le convoi s'ébranla.

« Cinq minutes de retard, grommela Gordon. Pourquoi diable les trains ne peuvent-ils pas suivre leur horaire ?

Il s'adossa derechef contre le dossier de son siège en respirant à fond et regarda défiler les lumières de la gare. Puis les points d'aiguillage furent dépassés et le voyage commença réellement.

Le compartiment comportait un couloir latéral, chose absolument inconnue dans les trains de banlieue qui menaient à Reading. Cela expliquait du moins pourquoi il n'y avait pas eu de

contrôleur à la barrière ; les tickets seraient vérifiés en route... Pourtant, ce train n'allait pas tellement loin. C'était incompréhensible.

Tout à coup, Gordon tressaillit. Pour la première fois depuis sa fuite fiévreuse, il remarquait son pardessus. Ce n'était pas le sien ! Il lui allait assez bien, certes, mais ce vêtement ne lui appartenait certainement pas. C'était un modèle à carreaux, de teinte neutre, aux épaules raglan. Surpris, Gordon enleva son chapeau. Il était à sa mesure, mais il ne lui appartenait pas non plus.

Les yeux fixés sur sa coiffure, Gordon était trop glacé d'horreur pour raisonner logiquement. Mais, peu à peu, les réponses à ses questions, comme des gouttes d'eau glacée, tombèrent sous son esprit.

Lorsqu'il s'était élancé vers le vestiaire, il avait, par erreur, attrapé le chapeau et le pardessus qui se trouvaient à côté de ses vêtements et, dans sa folle excitation, il ne s'était même pas occupé de vérifier.

— La photographie ! Balbutia-t-il, haletant et transpirant. Ce sont les vêtements de la photo ! Même chapeau, même pardessus !...

Ses yeux hagards se portèrent vers la fenêtre. Il se détendit peu à peu, replaça le chapeau sur sa tête, s'épongea le visage.

« Cela ne peut pas arriver ! se dit-il avec passion. Cela ne peut pas être ! L'heure est passée ! Le Scruteur est en échec...,

— Hé ! cria-t-il vivement en voyant un contrôleur arriver dans le couloir.

— Vous m'appellez, monsieur ? demanda le contrôleur en entrant dans le compartiment.

Il ne pouvait dissimuler sa surprise devant l'expression de détresse du visage de Gordon.

— Où suis-je ? demanda celui-ci. Quel train est-ce ?

— Le onze heures trente en direction de Crew.

— Quoi ? s'écria Gordon en bondissant. C'est impossible ! C'est celui de onze heures vingt-cinq pour Reading, non ?

— Je regrette, monsieur. Vous avez dû vous tromper de quai. Crew, premier arrêt avec correspondances pour le Nord et l'Ecosse...

— Je ne me suis pas trompé ! affirma Gordon. Quai numéro deux, le train de Reading ! J'ai vu distinctement l'indication sur le tableau indicateur.

— Quai douze, monsieur, rectifia l'employé. C'est le train qui va jusqu'à Watford puis retourne vers Reading. Normalement, les trains pour Reading partent de la gare Victoria.

— De quelle gare est donc parti ce train-ci ?

— D'Euston, naturellement ! répondit le contrôleur qui était abasourdi.

— Euston... Euston... murmura Gordon. Oui, je pense que ce devrait être cela.

C'était la station la plus proche de la Société des Inventeurs.

— Est-ce tout, monsieur ? demanda le contrôleur.

— Oui, oui, merci...

— Je reviendrai plus tard pour le supplément que vous aurez à payer.

— Un instant ! Vous dites que ce train est omnibus ?

— Oui, monsieur. A Crew le premier arrêt.

Gordon fit un geste d'approbation, les yeux fixés devant lui. L'employé se tourna à moitié pour s'en aller, puis, hésitant :

— Vous êtes Monsieur Gordon Fryer, n'est-ce pas ? Je vous reconnais maintenant.

— Oui, je suis Gordon Fryer.

— Y a-t-il quelque chose qui vous ennuie, Monsieur Fryer ? Vous... vous sentez bien ?

— Laissez-moi maintenant, merci. Euh... à propos... je vous conseille de tenir les yeux ouverts, il se peut qu'il arrive un accident à ce train.

— Vraiment ? dit le contrôleur, de plus en plus effaré.

— Je n'en suis pas sûr, mais c'est une possibilité. Cela dépend du facteur Temps. Il y a quelque chose qui cloche. Oh ! Tant pis !...

L'employé s'éloigna, les sourcils froncés.

Gordon se mit à contempler d'un œil morne le siège vide qui se trouvait en face de lui,

« C'était à onze heures trois, chuchota-t-il. Il est maintenant... »

Il porta la main à sa poche pour prendre sa montre, puis s'arrêta, se rappelant qu'il portait au poignet la montre qu'on lui avait offerte. Elle s'ajustait si bien qu'il l'avait complètement oubliée. Il aurait eu au poignet la tête d'un serpent en colère qu'il ne l'aurait pas regardée autrement. La montre indiquait exactement onze heures trois ! Il la porta à son oreille pour percevoir le faible bruit du transformateur intérieur, mais la montre était complètement morte. L'aiguille ne bougeait pas. L'explication, de nouveau, se présenta lentement à Gordon. La montre lui avait sans doute été attachée au poignet exactement à cette heure-là. Mais son état physique, qui avait été et qui était encore conditionné par sa terreur extrême, avait empêché la montre de marcher. Il savait mieux que personne combien le moindre défaut dans le rythme corporel pouvait rapidement arrêter le fonctionnement du mécanisme.

Onze heures trois ! Gordon se rendit compte qu'il n'avait eu aucun autre indice sur l'instant de sa mort que celui qui était donné par la montre. Tant qu'elle indiquerait onze heures trois, il pourrait mourir à n'importe quel moment et ce serait conforme au terrible dernier acte photographié par le Scuteur.

Une terreur hystérique s'empara soudain de lui et il tira

sauvagement sur le bracelet. Mais l'objet était si bien fabriqué, d'après le brevet que Gordon avait lui-même imaginé, qu'il ne bougea point. Finalement, Gordon s'arrêta, haletant. Il s'interrogeait pour savoir s'il ne devait pas demander une lime à ongles au contrôleur, mais il ne se sentait pas capable d'un tel effort. Il éprouvait une curieuse sensation, une impression de fatigue mortelle, à croire que ses os s'étaient transformés en gelée. Jamais il ne s'était trouvé dans un tel état. Ces symptômes, chez lui, étaient tout à fait insolites, puisque le Tensile X lui avait donné un corps de fer !

Cependant, il le sentait bien : il ne pouvait pas se mettre debout et il restait assis, affalé plutôt, décontenancé par cette étrange torpeur qui l'envahissait.

Des pas dans le couloir le réveillèrent et, à sa grande surprise, il vit revenir le contrôleur qui portait une longue feuille de papier ovale. Cette feuille paraissait humide.

— Excusez-moi de vous déranger, dit-il, mais il faut que je colle cette feuille à la fenêtre. Cette partie du train, après Crew, sera dirigée sur Rugby. Vous devrez changer de compartiment, monsieur.

D'un effort surhumain, Gordon tourna la tête. L'affiche adhéra à la vitre, tandis que le contrôleur l'enduisait de colle en la tenant à l'envers sur la partie inférieure de la fenêtre. Puis l'employé quitta le compartiment.

Gordon ne pouvait détourner les yeux de l'affiche. Ses facultés de raisonnement ne fonctionnaient plus correctement. Quelque chose n'allait pas. Ses os étaient comme de l'eau. Voilà qu'il pouvait à peine se tenir assis...

Il y eut une série de cahots lorsque les roues du train passèrent avec fracas sur des aiguillages ; la violence des secousses jeta Gordon sur le côté. Malgré tous ses efforts, il ne put se redresser : il était paralysé !...

Mais il sursauta en entendant le sifflement aigu d'un train qui passait à toute vitesse devant le sien en déversant des nuages de fumée. De l'autre côté, les lumières d'une station passèrent dans une féerie de scintillements et emplirent le compartiment de brèves lueurs éblouissantes.

Gordon comprit alors qu'il était arrivé à l'échéance fixée pour lui dans le Temps. Il n'y aurait pas de collision. La lumière provenait d'une station et la fumée était émise par un train qui allait vers Londres... Heureux de se détendre dans le flot de ténèbres qui déferlait sur lui, il eut un demi-sourire et ferma les yeux. La paix définitive pénétrait en lui, dans son âme inquiète, dans son cœur torturé, dans son corps fauché par la subite maladie... Il mourut sans le savoir, sans rien éprouver...

Son bras ballant se balançait d'arrière en avant, suivant le

mouvement incessant du train et, sur les rails, les roues semblaient répéter à l'infini : onze heures trois... onze heures trois... onze heures trois...

**FIN**